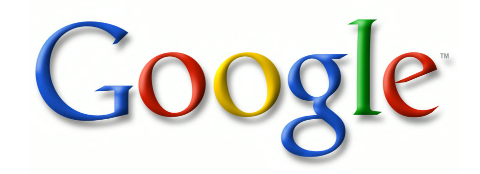
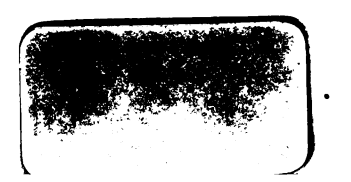

Google



Fr. Tessi







Bibliothèque de l'université d'Oxford
hommage respectueux de l'auteur
Bajot

ÉLOGE

DE

LA PAUME.

ÉLOGE

DE

LA PAUME,

ET

DE SES AVANTAGES

Sous le rapport de la santé et du développement des facultés physiques,

PAR M. BAJOT,

Officier de la Légion d'honneur.

> L'homme veut des plaisirs; mais leurs pures délices
> Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
>
> (J. Delille, *l'Homme des champs.*)

Quatrième Édition.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, 56.

1854

poëme, considérablement augmenté, était précédé d'un discours et suivi de notes historiques et littéraires. Plusieurs journaux en parlèrent avec indulgence (1).

Une troisième édition, sans notes ni discours préliminaire, parut en 1824 (2).

Trente ans se sont écoulés. L'auteur cède encore à son idée fixe, et pour la quatrième et dernière fois fait réimprimer ce qu'il appelle toujours son poëme, avec tout ce que de nouvelles recherches, fruits de ses loisirs,

---

(1) Le *Moniteur universel* du 13 juin 1806.

Le *Glaneur littéraire* du 12 avril 1806.

Le *Journal de Paris* du 20 octobre 1806; 27 mai 1816; 30 mars, 24 juillet et 29 août 1820; 12 janvier, 20 mars, 31 juin et 25 septembre 1821; 11 et 15 mars 1822, et après la 3e édition du poëme, les 11 juillet et 3 octobre 1825.

(2) *Éloge de la Paume et de ses avantages*, etc., avec cette épigraphe :

> Il faut que le cœur parle ou que l'auteur se taise;
> Ne célébrons jamais que ce que nous aimons;
> Ou chantons nos plaisirs, ou quittons les chansons.
>
> (VOLTAIRE, *épître sur l'Agriculture.*)

Grand in-8° de 28 pages, beau papier. De l'imprimerie de Firmin Didot, imprimeur du roi, rue Jacob, n° 24.

l'ont mis à même d'ajouter aux anciennes notes et au discours préliminaire.

La gymnastique, surtout la sphéristique, et principalement la Paume, ne sont pas, comme on le verra ci-après, étrangères à la politique, à la philosophie, à la morale, à la religion elle-même. Elles sont les plus puissants auxiliaires de l'hygiène et de la thérapeutique; elles ont leur législation, leur architecture, leurs antiquités, leur universalité, leur perpétuité.

Il n'a jamais existé de peuple sans musique, sans poésie, sans gymnastique. La musique, c'est l'âme; la poésie, c'est le cœur; la gymnastique, c'est le corps. Ces trois arts appartiennent à l'homme comme inhérents à sa nature. L'histoire du monde est là pour attester qu'ils sont de tous les siècles, de tous les pays et de toutes les situations. On pourrait ajouter que la musique et la poésie sont la gymnastique de l'esprit (1).

---

(1) « Platon, livre IV *des Lois*, dit que les préfectures de

« la musique et de la gymnastique sont les plus importants « emplois de la république. » (On sait que les poëtes étaient exclus de la République de Platon.)

(MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, titre I[er], livre IV, chap. VIII, p. 56, édition de l'an IV (1796); imprimerie de Plassan.)

« Platon dit aussi qu'à Athènes, le cours des études com- « prenait la musique et la gymnastique, c'est-à-dire tout ce « qui a rapport aux exercices de l'esprit et du corps. »

(J. J. BARTHÉLEMY, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, tome III, page 15; imprimerie de Didot jeune.)

N. B. A la fin de l'année 1853, M. le ministre de la guerre, considérant que certaines aptitudes physiques sont indispensables pour suivre avec succès la carrière des armes, que ces qualités doivent être exigées surtout des jeunes gens qui veulent acquérir l'instruction militaire donnée à l'École de Saint-Cyr, en vue de devenir officiers dans l'armée, a décidé qu'indépendamment des connaissances littéraires et scientifiques déterminées par le programme joint à l'instruction pour l'admission à l'École impériale militaire, il serait tenu compte aux candidats des connaissances qu'ils peuvent avoir en équitation, en natation, en escrime et en gymnastique.

(Voir, pages 45 et 46, la supériorité de la Paume sur tous les autres exercices.)

A MON PETIT-FILS

GUSTAVE POIRRÉ,

ÉTUDIANT EN MÉDECINE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Homère, au 6e livre de l'*Odyssée*, s'exprime ainsi (1) :

Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτου τάρφθεν δμωαί τε καὶ αὐτή,
Σφαίρῃ ταίτ' ἄρ' ἔπαιζον, ἀπὸ κρήδεμνα βαλοῦσαι·
Τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς.
Οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα,
Ἢ κατὰ Τηΰγετον περιμήκετον, ἢ Ἐρύμανθον,
Τερπομένη κάπροισι καὶ ὠκείῃς ἐλάφοισι·
Τῇ δέ θ' ἅμα νύμφαι, κοῦραι Διὸς Αἰγιόχοιο,
Ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
Πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
Ῥεῖά τ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δέ τε πᾶσαι·
Ὣς ἥγ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πάλιν οἶκόνδε νέεσθαι,
Ζεύξασ' ἡμιόνους, πτύξασά τε εἵματα καλά·
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Ὡς Ὀδυσσεὺς ἔγροιτο, ἴδοι τε εὐώπιδα κούρην,
Ἥ οἱ Φαιήκων ἀνδρῶν πόλιν ἡγήσαιτο.

(1) Tout le monde sait qu'Homère florissait vers l'an 300 après la prise de Troie, et 980 ans avant J. C.

Σφαῖραν ἔπειτ' ἔῤῥιψε μετ' ἀμφίπολον βασίλεια·
Ἀμφιπόλου μὲν ἅμαρτε, βαθείῃ δ' ἔμπεσε δίνῃ·
Αἳ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄϋσαν. Ὁ δ' ἔγρετο δῖος Ὀδυσσεύς.

« Le repas fini, la princesse Nausicaa et les « nymphes qui l'accompagnaient quittent toutes « leurs voiles et commencent à jouer à la paume. « Telle qu'on voit Diane parcourir les sommets « du vaste Taygète ou du sombre Érymanthe, et « se divertir à chasser le sanglier ou le cerf, sui- « vie de ses nymphes, filles de Jupiter, qui ha- « bitent toujours les campagnes ; la joie remplit « le cœur de Latone ; car, quoique sa fille soit « au milieu de tant de nymphes, toutes d'une « beauté parfaite et d'une taille divine, elle les « surpasse toutes en majesté et en belle taille : « telle Nausicaa paraît au-dessus de toutes ses « compagnes.

« Quand elle fut en état de s'en retourner au « palais de son père, et qu'elle se préparait à « faire atteler les mules, après avoir plié les « robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse « se réveillât, et qu'il vît la princesse, afin qu'elle « le menât à la ville des Phéaciens. Nausicaa, « prenant donc une balle, voulut la pousser à « une de ses femmes ; mais elle la manqua, et « la balle alla tomber dans le fleuve. Elles jet- « tent aussitôt de grands cris : Ulysse se réveille. »

« Eustate (1), » dit madame Dacier, dont j'ai emprunté à dessein cette traduction, « croit que c'est « le jeu appelé ἐφέτινδα et φεννίς, où l'on ne cher- « chait qu'à se surprendre; car on faisait sem- « blant de jeter la balle à un des joueurs, et on « la jetait à un autre qui ne s'y attendait pas. « Sophocle avait fait une tragédie sur ce sujet « d'Homère, qu'il appelait πλυντρίας et où il re- « présentait Nausicaa jouant à ce jeu. Cette « pièce réussit fort. Je voudrais bien que le « temps nous l'eût conservée, afin que nous vis- « sions ce que l'art pouvait tirer d'un pareil sujet. « Au reste, ce jeu de la paume, tel qu'Homère « le décrit ici, était ordinaire, même aux « femmes. »

Je partage bien sincèrement les regrets de madame Dacier sur la perte de la tragédie de Sophocle. Avec quelle satisfaction, et sans doute quel avantage, j'aurais suivi les traces d'un si grand maître, même en marchant sur un autre plan! Néanmoins, si je n'ai plus de modèle, l'exemple me reste. Homère et Sophocle, voilà les deux premières autorités qui m'absoudront du reproche auquel je m'attends d'avoir choisi un sujet aussi ingrat que frivole et puéril. Quant

(1) Évêque de Thessalonique dans le XII[e] siècle.

à la manière dont je l'ai traité, si elle ne présente pas tout l'intérêt dont je l'ai cru susceptible, j'espère au moins en avoir assez fait pour prouver que c'est la faute de l'auteur et non du sujet.

« La paume, que les Grecs appelaient *sphéristique* (1), embrassait tous les exercices où l'on employait une balle, en grec σφαῖρα, globe, à cause de sa figure ronde ou sphérique; en latin *pila*. Les lieux consacrés à ces exercices se nommaient *sphæristeria*, jeux de paume; et les maîtres qui faisaient profession de les enseigner, *sphæristerici*. Parmi les divers exercices où l'on se servait de balles, il y en avait plusieurs qui ne s'exécutaient qu'en plein air et dans les endroits les plus spacieux des gymnases, tels qu'étaient de grandes allées découvertes qu'on appelait *xistes*; d'autres s'exécutaient dans quelques salles convenables de ces gymnases. (Ne voilà-t-il pas, dès lors, nos jeux de longue paume et de courte paume bien distinctement établis?)

« La matière des balles était de plusieurs es-

(1) La majeure partie de ce morceau, jusqu'à ces mots : « Au delà « de cette ligne qui bornait le terrain des antagonistes, » est tiré du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, du modeste et savant Furgault, édition de Paris, 1 vol. gr. in-8, pag. 445 et suivantes.

pèces de peaux souples et corroyées, ou d'étoffes cousues ensemble en manière de sac, que l'on remplissait tantôt de plume ou de laine, tantôt de farine, de graine de figuier ou de sable. Ces diverses matières, plus ou moins pressées, composaient des balles plus ou moins dures. Les molles étaient d'un usage d'autant plus fréquent, qu'elles pouvaient moins blesser les joueurs, qui les poussaient ordinairement avec le poing ou la paume de la main. On donnait à ces balles différentes grosseurs ; il y en avait de petites, de moyennes et de très-grosses; et ces différences dans la pesanteur et dans le volume, ainsi que dans la manière de les pousser, établissaient diverses sortes de *sphéristiques*. »

« Quant aux instruments qui servaient à pousser les balles, outre le poing et la paume de la main, qui étaient les plus ordinaires, comme on vient de le dire, on employait les pieds dans certains jeux. Quelquefois on se garnissait les poings de courroies qui faisaient plusieurs tours, et qui formaient une espèce de gantelet ou de brassard, surtout lorsqu'il était question de pousser des balles d'une grosseur ou d'une dureté extraordinaire. Ces sortes de gantelets ou de brassards tenaient lieu aux anciens de nos raquettes et de nos battoirs, qu'ils n'ont jamais connus. »

« Les exercices de la paume, qui étaient en grand nombre chez les Grecs, peuvent se rapporter à quatre espèces principales, dont les différences se tiraient particulièrement de la grosseur et du poids des balles. Il y avait donc l'exercice de la petite balle, celui du ballon et celui du *corycus*. De ces quatre espèces de paume, celle de la petite balle était la plus ordinaire, et l'exercice en était recommandé par les médecins, qui le jugeaient très-utile pour la santé.

« Il y avait trois espèces différentes dans l'exercice de la petite balle, non-seulement par rapport à la diverse grosseur des balles avec lesquelles on jouait, mais aussi par la diverse manière de s'en servir. Dans la première, où l'on employait les plus petites balles, les joueurs se tenaient assez près les uns des autres; ils avaient le corps ferme et droit, sans s'ébranler de leur place; ils s'envoyaient réciproquement les balles de main en main, avec beaucoup de vitesse et de dextérité. Dans la seconde, où l'on jouait avec des balles un peu plus grosses, les joueurs, quoique assez voisins les uns des autres, déployaient davantage les mouvements de leurs bras qui se croisaient et se rencontraient souvent; ils s'élançaient çà et là pour attraper les

balles, selon qu'elles bondissaient ou bricolaient différemment. Dans la troisième, où l'on se servait de balles encore plus grosses, on jouait à une distance considérable. Les joueurs se partageaient en deux bandes, dont l'une tenait ferme en son poste et envoyait avec force, et coup sur coup, les balles de l'autre côté, où l'on se donnait tous les mouvements nécessaires pour les recevoir et les renvoyer. Les Grecs avaient encore plusieurs sortes de jeux de la petite balle, dont Pollux (1) a conservé la description, et qui étaient inconnus aux Romains. Il faut en excepter celui qu'ils appelaient ἁρπαστόν, comme on le verra plus bas.

« L'exercice de la grosse balle était différent de celui de la petite, non-seulement à cause du volume des balles que l'on y employait, mais parce que les joueurs tenaient toujours leurs mains élevées au-dessus de leur tête, se dressant même souvent sur la pointe du pied, et faisant divers sauts pour attraper les balles qui leur passaient par-dessus la tête. Les courses, les sauts et les violentes contorsions que l'on y faisait rendaient ce jeu très-pénible et très-fatigant.

(1) Jules Pollux, grammairien de Naucrate, en Égypte, vers l'an 180 de J. C., fut professeur à Athènes.

« La troisième espèce de sphéristique des Grecs était l'exercice du ballon appelé σφαιρακίνη, parce qu'il était rempli d'air. Ces ballons étaient faits à peu près comme les nôtres. On leur donnait une grosseur énorme, ce qui rendait le jeu difficile et fatigant. Les médecins défendaient cet exercice à cause des mouvements trop violents qu'il exigeait.

« L'exercice du *corycus* consistait à suspendre au plancher d'une salle, par le moyen d'une corde, une espèce de sac que l'on remplissait de farine ou de graine de figuier pour les gens faibles, et de sable pour les plus robustes. Ce sac descendait jusqu'à la hauteur de la ceinture de ceux qui s'y exerçaient. Alors les joueurs, chacun à leur tour, prenaient ce sac à deux mains et le portaient aussi loin que la corde pouvait s'étendre; après quoi, lâchant ce sac, ils le suivaient; et lorsqu'il revenait à eux, ils se reculaient pour céder à la violence du choc; puis, le reprenant encore à deux mains, ils le poussaient en avant de toutes leurs forces et tâchaient, malgré l'impétuosité qui le ramenait, de l'arrêter, soit en présentant leurs mains, soit en opposant leur poitrine, les mains étendues ou croisées derrière le dos; de sorte que, pour peu qu'ils négligeassent de se tenir fermes, l'effort du sac qui revenait

leur faisait lâcher pied et les contraignait à reculer.

« Les Romains, qui avaient imité les gymnases des Grecs dans la construction de leurs thermes et de leurs palestres, y avaient aussi établi des sphéristères ou jeux de paume où ils prenaient cet exercice comme en Grèce. Pline le Jeune nous apprend que la paume était si fort du goût des Romains, qu'ils s'y exerçaient non-seulement dans les thermes ou gymnases, mais aussi dans leurs maisons de ville. « *Apodytorio*, dit-il en « faisant la description de sa maison de Toscane « (lettre VI du livre V, édition de Barbou, 1788), « *superpositum esse sphæristerium, quod plura* « *genera exercitationis, pluresque circulos capit.* « Au-dessus de la chambre où l'on quitte ses ha- « bits pour le bain, est un jeu de paume où l'on « peut prendre différentes sortes d'exercices, et « qui, pour cela est partagé en plusieurs ré- « duits. »

« Au livre II, chapitre XVII, décrivant également sa maison du Laurentin : « *Nec procul* « *sphæristerium quod calidissimo soli, inclinato* « *jam die, occurrit.* Assez près de la salle de bain « est un jeu de paume, percé de manière que le « soleil, dans la saison où il est le plus chaud,

« n'y entre que sur le déclin du jour, lorsqu'il « a perdu sa force. »

« Les Romains avaient donc emprunté des Grecs quatre espèces de paume toutes différentes :

« Le ballon (*follis*), la balle trigonale (*pila trigonalis*); la balle villageoise (*pila paganica*); la quatrième était appelée *harpastum*. Elles sont toutes exprimées dans ces quatre vers de Martial :

Non pila, non follis, non te paganica thermis
Præparat; aut nudi stipitis hebes :
Vara nec injecto ceromate brachia tendis,
Non harpasta vagus pulverulenta rapis.

« Il y avait deux espèces de ballons, l'un grand et l'autre petit. On poussait le grand avec le bras garni d'un brassard, comme les Grecs, et le petit avec le poing, ce qui lui avait fait donner le nom de *follis pugilaris* ou *folliculus* (1). La lé-

(1) C'est de ce ballon que Plaute veut parler lorsqu'il fait dire à un valet par un marchand d'esclaves, dans sa comédie qui a pour titre *Rudens* :

.... Extemplo, hercle, ego te follem pugilatorium
Faciam, et pendentem incursabo pugnis, perjurissime.

« Je te ferai sauter en l'air comme un ballon, et je te poursuivrai « si bien à coups de poing, que je ferai en sorte que tu ne tombes « pas à terre, maudit parjure ! »

(Acte III, scène IV, édit. des Deux-Ponts.)

gèreté du petit ballon mettait cet exercice à la portée des personnes les moins robustes, tels que sont les enfants, les vieillards et les convalescents.

« La paume trigonale (*trigonalis*) ne s'appelait point ainsi à cause de la figure de la balle, qui était ronde, mais parce qu'on s'avisa d'y jouer à trois qui étaient disposés en triangle et qui se renvoyaient la balle l'un à l'autre. Celui qui manquait à la recevoir ou qui la laissait tomber perdait la partie. (Martial, livre XII, épigr. 83.)

« La paume de village (*pila paganica*) n'était pas tellement la paume des paysans, qu'elle ne fût aussi admise dans les thermes et dans les gymnases. Les balles de cette sorte de paume étaient faites d'une peau remplie d'une plume bien foulée et bien entassée, ce qui leur donnait une dureté considérable; d'ailleurs elles étaient fort grosses, et leur dureté jointe au volume ajoutait à la difficulté et à la fatigue. (Martial, liv. XIV, épigr. 47.)

« La paume appelée *harpastum* avait beaucoup de choses de notre longuepau me. Ce mot vient de ἁρπάζω, *rapio*, parce que chacun cherchait à arracher la balle à l'autre, dit Pollux (Onomasticon, liv. IX, chap. VII). Les joueurs se divisaient en deux bandes et s'éloignaient

également d'une ligne qu'on traçait au milieu du terrain, et sur laquelle on posait une balle de la grosseur des nôtres. On tirait ensuite derrière chaque troupe de joueurs une autre ligne qui marquait de part et d'autre les limites du jeu. Après cela les joueurs, de chaque côté, couraient vers la ligne du milieu, où chacun tâchait de se saisir de la balle et de la jeter au delà de l'une des deux lignes qui marquait le but; pendant que ceux du parti contraire faisaient tous leurs efforts pour défendre leur terrain et envoyer la balle sur l'autre ligne; ce qui causait une espèce de combat fort échauffé entre les joueurs, qui, comme le dit Martial (liv. IV, épigr. 48), s'arrachaient la balle, la chassaient de la main, se poussaient les uns les autres, se donnaient des coups de poing et se renversaient par terre. Enfin le gain de la partie était pour le parti qui avait envoyé plusieurs fois la balle au delà de cette ligne qui bornait le terrain des antagonistes. »

Je vois ici que le terrain ou l'aire du jeu était exactement distribué comme il l'est de nos jours pour la longue paume; que les parties se composaient de plusieurs jeux, comme cela se pratique également chez nous; qu'on jouait à nombre égal; que les balles, enfin, étaient sem-

blables aux nôtres pour la forme et le volume. Il ne manquait que l'ingénieux instrument dont la découverte était réservée à des temps postérieurs, ainsi que tant d'autres arts utiles et agréables par lesquels les modernes l'emportent sur les anciens : je veux parler de la raquette, qui ajoute autant à la facilité et à la noblesse du jeu qu'à la force et à la grâce des joueurs. Nous verrons bientôt comment on fut conduit à cette découverte.

Voilà ce que les antiquités grecques et romaines nous apprennent sur la paume. Je renvoie ceux qui voudront de plus amples détails à la dissertation de M. Burette sur la *Sphéristique* des anciens et aux autres ouvrages analysés à la fin de cette monographie. La dissertation de M. Burette est insérée tout entière dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ce n'étaient pas seulement les gens d'une condition privée, c'étaient les personnages les plus illustres qui jouaient à ce jeu.

Horace, dans la description de son voyage de Rome à Brindes (Satire 5, liv. I[er], vers 47), dit :

Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Lusum it Mæcenas, dormitum ego Virgiliusque :
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis.

« De là, nous venons faire reposer nos mules « à Capoue. Mécènes va jouer à la paume; « Virgile et moi nous allons dormir : car la « paume ne vaut rien, ni pour les yeux malades, « ni pour les mauvais estomacs (1). »

Nous trouvons dans Pline le Jeune une lettre charmante (c'est la première du livre 3) où il fait à un de ses amis le tableau de la vie de Spurinna, homme du plus rare mérite, qui avait rempli des charges importantes, gouverné des provinces et justement acquis, par les fatigues publiques qu'il avait soutenues, le repos dont il jouissait. Il le représente se déshabillant tous les jours vers deux ou trois heures, et jouant à la paume longtemps et violemment, opposant ce genre d'exercice à la pesanteur de la vieillesse. Par là, ajoute-t-il, ainsi que par la régularité de sa vie, Spurinna s'est conservé, à soixante-dix-sept ans passés, la vue et l'ouïe entières et le corps

---

(1) Ce pauvre Horace, cet aimable épicurien, qui aimait tant à jouir, était donc privé de l'exercice qui donne le plus de ressort à l'organe de la santé, source de toutes les jouissances. Que ne se conformait-il à l'adage :

Lude pilâ ; corpus format pila. Crudus es ? Ergo
Lude parùm. (*Sylva moralium distichorum.*)

dans toute sa force, sans avoir rien de la vieillesse que la seule prudence (1).

« Hanc regulam Spurinna constantissime ser-
« vat : ubi hora balnei nunciata est (est autem
« hieme nona, æstate octava) in sole, si caret
« vento, ambulat. Deinde movetur pila ac diu;
« nam hoc quoque exercitationis genere pugnat
« cum senectute. Inde illi post septimum et sep-
« tuagesimum annum, aurium oculorumque vi-
« gor integer; inde agile et vividum corpus, sola-
« que ex senectute prudentia. Ille quoque, quoad
« honestum fuit, obiit officia, gessit magistratus,
« provincia rexit, multoque labore hoc otium
« meruit. »

L'empereur Vespasien avait un sphéristère ou jeu de paume dans son palais, et c'était là qu'au rapport de Suétone, il se faisait frotter la gorge

---

(1) Voici ce qu'écrivait au *Journal des Débats* du 26 mai 1853 un des joueurs de paume les plus assidus de la fin du siècle dernier, M. le général Théodore de Lameth, député à la première assemblée constituante :

« Château de Busigny, le 2 mai 1853.

« . . . . . . Je reste seul vivant de sept frères et une sœur, et
« j'aurai, non pas quatre-vingt-douze ans, mais quatre-vingt-dix-
« sept ans le 24 juin prochain, si je dois y arriver. »

Signé « Théodore de Lameth. »

et les autres parties du corps un certain nombre de fois.

Alexandre Sévère s'exerçait aussi très-souvent dans son sphéristère, au rapport de Lampridius.

Dans les *Réflexions morales* de Marc Antonin, imprimées en l'an IX (1800), 1 vol. in-folio, page 10, je lis que « Marc Aurèle Antonin aima « beaucoup la course, la lutte, la paume et la « chasse, qu'il ne regardait pas tant comme des « divertissements que comme d'innocents re- « mèdes que la nature ordonne pour conserver « la santé. Il était même persuadé, comme So- « crate et Aristippe, que l'exercice n'est pas « inutile pour acquérir la vertu. »

Saint Clément d'Alexandrie (1), ce philosophe platonicien qui se soumit aux lumières du christianisme, conseille, dans un de ses plus beaux ouvrages, de s'exercer le corps, surtout dans la jeunesse, et propose la paume comme moyen certain de remplir cet objet.

En fait de monuments numismatiques, je vois dans le Dictionnaire encyclopédique quel-

(1) Il florissait sous l'empereur Sévère, 134 ans après J. C., et gouvernait l'école d'Alexandrie. L'ouvrage cité est intitulé : *Le Pédagogue*, abrégé de toute la morale chrétienne.

ques médailles grecques, rapportées par Mercurial (1), sur lesquelles on distingue trois athlètes nus qui s'exercent à la balle, au-devant d'une espèce de table qui porte deux vases, de l'un desquels sortent trois palmes, avec une inscription au-dessus ; ce qui prouve que les anciens décernaient des récompenses aux vainqueurs. Une médaille de l'empereur Gordien III (au troisième siècle), rapportée par le même Mercurial, présente ainsi sur le revers trois athlètes nus, ceints d'une espèce d'écharpe, lesquels soutiennent de leur main gauche une balle ou un ballon qui paraît une fois plus gros que leur tête, et qu'ils semblent se mettre en devoir de frapper du poing de leur main droite, armée d'un gantelet.

La paume, cultivée avec tant de soin par les anciens et dans le moyen âge, reparaît avec le même intérêt dans les temps modernes. Sans

---

(1) Jérôme Mercurial, célèbre médecin, appelé par quelques-uns l'Esculape de son temps, naquit à Forli, en 1530, et y mourut en 1596, âgé de 66 ans. Un de ses principaux ouvrages est celui : *de Arte gymnastica libri sex*, à Venise, 1587, in-8o, et à Amsterdam, 1672, in-4o, avec des planches. Des recherches curieuses sur les jeux d'exercices des anciens, de savantes explications et de très-bons préceptes font le mérite de ce livre, dont nous donnerons plus loin une analyse.

pouvoir préciser l'époque où l'usage s'en établit en France, nous voyons, vers le commencement du XIVe siècle, que les hommes de notre nation les plus distingués par leur courage et leurs rares qualités, les princes et les rois eux-mêmes, en faisaient leur principal délassement.

En 1316, Louis X, dit le *Hutin,* s'étant extraordinairement échauffé à jouer à la paume dans le bois de Vincennes, se retira dans une grotte, où il fut saisi d'un froid qui lui glaça le sang et lui donna la mort (1). (Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas le jeu qui le tue, mais la grotte.)

Dans le même siècle et sous le roi Jean II, le fameux Duguesclin s'amusait un jour à regarder une partie de longue paume sur la place de Dinant, ville alors assiégée par les Anglais, lorsqu'on vint l'avertir qu'un de ses frères avait été fait prisonnier contre les lois de la guerre. Duguesclin quitte le jeu, monte à cheval, et va punir comme il le méritait l'insolent ravisseur (2).

En 1399, Charles VI, au moment de partir du Mans pour aller faire la guerre au duc de Bre-

(1) *Histoire de France*, par Villaret, tome VIII, page 46.

(2) *Vie de Duguesclin, connétable de France*, par Guyard de Berville, tome Ier, page 110.

tagne, tombe en démence. On le ramène à Paris, où il revient à lui, quelques jours après, et va de là au château de Creil-sur-Oise. On fit à la fenêtre de sa chambre un balcon environné de barreaux de fer, d'où il voyait jouer à la longue paume dans les fossés du château (1).

Les anciens actes déposés à la chambre des comptes de Paris ont conservé une description exacte et détaillée de l'hôtel Saint-Paul et des hôtels d'Étampes, de la Pissotte, etc. On y comptait six préaux, douze galeries, huit grands jardins, plusieurs cours, dont une si spacieuse, qu'elle servait aux joutes et aux tournois, et on l'appelait *la cour des joutes*. Sous Charles VI, le logis se composait d'une antichambre, d'une salle à manger, que l'on nommait la chambre à parer ou chambre de Charlemagne, de deux cabinets, d'une garde-robe, d'une chambre des nappes, de celle du gîte du roi, des tourterelles, des étuves (on appelait cette dernière *chauffe-doux*) d'une volière et d'un jeu de paume.

1485. Richard de Wassebourg, dans ses *Antiquités de la Gaule belgique,* folio VC., xxx, raconte ce qui suit :

---

(1) *Histoire de France,* par Villaret.

« Dauantaige nous trouuons, et l'ay ouy reciter à mon pere, se
« disant estre present, qu'enuiron ce temps un jour le duc d'Orleans
« estant à Paris, jouoit à la paulme à Néele, ou entre les deux halles
« (car je n'ay retenu le lieu), en la presence de plusieurs seigneurs
« et dames, où estoit Mme de Beaujeu, et fut question d'un coup de
« paulme qui fut demandé aux assistants, duquel Mme de Beaujeu
« jugea contre le duc d'Orléans, dont il se despita, et en cholere
« dit qu'elle auoit menty, auec quelque parolle mal sonante, dont
« la dicte dame, fort courroucée, s'escria à M. de Lorraine estant pre-
« sent et jouant : Ha cousin, me laissez-vous ainsi injurier. Et alors
« le dict duc de Lorraine bailla un grand soufflet au dict duc d'Or-
« leans. Sur quoy les princes assistans se leuerent et les separerent.
« Et des lors le dict duc d'Orléans prit grosse hayne contre le dict
« duc de Lorraine. »

Je lis, dans l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, tom. XVI, sect. 119, p. 433, qu'en 1498, le 7 avril, Charles VIII, qui résidait depuis quelque temps dans son château d'Amboise, prit la reine par la main pour la conduire à une partie de paume qui devait se jouer dans les fossés du château, et qu'ils y demeurèrent à voir cette partie jusqu'à deux heures après midi.

Louis Guyon (1), dans ses *diverses leçons*, rapporte qu'un certain moine, jouant à la paume avec François Ier contre plusieurs seigneurs, fit un coup adroit qui décida la partie en faveur du

---

(1) *Leçons de Louis Guyon*, 3 vol. in-8°, imprimés à Lyon en 1625, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

roi : « Voilà un coup de moine, dit le prince. — « Sire, reprit finement le moine, quand vous « voudrez, ce sera un coup d'abbé. » La première abbaye vacante fut pour lui.

« Henri II, dit Brantôme, jouoit à la paume, et « très-bien ; mais jamais il ne vouloit tenir le « jeu, mais secondoit ou tierçoit, qui sont les « deux places les plus difficiles et les plus dan« gereuses. Aussi estoit-il le meilleur tiers ou se« cond (mais meilleur tiers) de son royaume, et « s'y affectionnoit fort. Il se plaisoit fort quand « la reyne sa femme, Madame sa sœur et les « dames le venoient voir jouer, comme souvent « elles y venoient, et qu'elles donnassent leur sen« tence comme les autres, des fenestres d'en « haut (1). »

Le même Brantôme, en parlant du duc de Nemours, dit : « Il aymoit toutes sortes d'exer« cices, et si y estoit si universel qu'il estoit par« fait en tout... Il jouoit très-bien à la paulme et « au ballon (2).

« J'éprouve la plus vive satisfaction, écrivait

---

(1) *Mémoires de Brantôme*; édition d'Amsterdam, 1722, vol. II, page 46.

(2) *Mémoires de Brantôme*, vol. III, page 2.

« le cardinal Bembo (1) à un de ses amis (Chris-
« tophe de Longueil), en apprenant que votre
« passion pour l'étude ne vous empêche pas de
« songer à votre santé. L'exercice de la paume,
« auquel vous vous livrez avant de vous mettre
« à table, est excellent. Je vous jure qu'à mes
« yeux, tous les honneurs, toutes les dignités de
« Rome ne valent pas vos délassements enchan-
« teurs. »

« Litteræ tuæ me summopere delectaverunt,
« cepique ex iis maximam voluptatem quod te
« video ita incumbere litteris, quarum est multo
« avidissimus, ut valetudini etiam servias. Pilæ
« ludus, quo te, ante cibum, exerces, mihi valde
« probatur. Peream si omnibus romanis præfe-
« cturis magistratibusque non præfero deambu-
« latiunculas illas vestras, sermones, concursa-
« tiones de quibus scribis! »

Charles IX jouait à la paume lorsqu'il apprit l'assassinat de Coligny : « Par la mort Dieu! dit-« il, ne serai-je donc jamais tranquille? »

« Nompar de Caumont, depuis maréchal et duc
« de la Force, était à Paris à la Saint-Barthélemy,

---

(1) Bembo, né à Venise en 1470, littérateur et savant du XVIe siècle, fut d'abord secrétaire du pape Léon X, et ensuite promu au cardinalat par Paul III.

« d'où il fut sauvé miraculeusement; car, ayant « été laissé entre les morts, un paumier s'aperçut « qu'il vivait, le retira et le conduisit à l'arsenal « chez le vieux maréchal de Biron, son parent. Il « reconnut bien ce grand service, et donna à cet « homme une pension qui lui fut bien payée (1). »

On lit dans le Journal du règne de Henri IV, par Pierre l'Estoile, grand audiencier en la chancellerie de Paris (2) : « Le vendredi 16 septem- « bre 1594, le roi joua à la paume tout le long « de l'après-dînée, dans le jeu de paume de « la Sphère, avec M. d'O.

« Le samedi, 24 du même mois, le roi joua tout « le long du jour à la paume dans le jeu de la « Sphère. Il estoit tout en chemise, encore estoit- « elle déchirée sur le dos, et avoit des chausses « grises à jambes de chien, qu'on appele, ne « pouvant bien aller à l'esteuf parce qu'il estoit « las, et, dit-il, qu'il ressembloit aux asnes qui « faillent par le pied; puis, à l'instigation de l'a- « vocat Duret, qui dit à Sa Majesté que, si elle

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, article Maréchal de la Force, 2e édition, tome III, page 223.

(2) Édition de la Haye, chez les frères Vaillant, 1741, tome II, pages 104, 109, 129 et 360. L'Estoile, écrivain véridique, dit également le bien et le mal; le bien avec plaisir, le mal avec naïveté.

« vouloit avoir du plaisir, elle fit fouiller un nac-
« quet (1) qui faisoit le mitouard sous la galerie
« et qu'on lui ôtât son manteau, on lui trouveroit
« une grosse de balles qu'il avoit dérobées, com-
« manda à M. d'O de ce faire, et lui ayant été
« trouvé ce qu'il avoit dit, le roi en rit bien et
« fort, et ayant fait venir le nacquet, l'arrai-
« sonna assez longtemps et en tira du plaisir. »

« Le jeudi, 27 octobre même année, le roi ayant
« gaigné 400 écus à la paume, qui estoient sous
« la corde, les fit ramasser par des nacquets et
« mettre dans son chapeau, puis dit tout haut :
« Je tiens bien ceux-ci, on ne me les dérobera
« pas, car ils ne passeront pas par les mains de
« mes trésoriers. »

« Sur la fin du mois de mai 1597, le roi en-
« voya quérir des principaux de ses cours et de
« ceux qu'il savait être des plus aisés de la ville
« de Paris, et leur demanda de l'argent d'une fa-
« çon qu'ils se trouvaient bien empeschés de l'es-
« conduire, encore qu'ils en eussent volonté. Ce-

(1) On appelait *nacquet*, dit M. Costes dans ses notes sur les *Essais de Michel Montaigne*, page 375 du tome IX, édition de 1771, le garçon qui, dans le jeu de paume, sert les joueurs, et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *naquetter* ou *nacquetter*, qu'on a conservé dans le Dictionnaire de l'Académie française (de l'époque)

« pendant il passait tout son temps à jouer à la « paume, et était ordinairement à la Sphère, où « madame la marquise et mesdames de Sourdis « et de Sagone se trouvaient tous les jours pour le « regarder jouer; se faisait prêter de l'argent par « madame de Monceaux, laquelle il caressait fort « et baisait devant tout le monde. Et ne laissait « pour cela Sa Majesté de veiller et donner ordre « à tout ce qui estait nécessaire au sujet d'Amiens « pour le mois suivant, lequel étant venu, il « donna congé au jeu et à l'amour et y marcha en « personne, faisant office de roi, de capitaine et « de soldat tout ensemble, et plantant, par ses gé- « néreuses actions, autant d'épouvante au cœur « de ses ennemis comme en celui des siens « d'ardeur et d'émulation de bien faire à son « exemple. »

On lit encore dans le même journal :

« Le roi, souvent et très haut, même en jouant « à la paume, quand il vouloit affirmer une vé- « rité, disoit, afin que tout le monde l'entendît : « Cela est aussi vrai qu'il est vrai que Biron étoit « un traître. »

J'ai peine à croire ce que l'on rapporte dans les *Leçons et modèles de littérature française, ancienne et moderne,* publiées par M. Tissot, que

Passerat (1), l'ami de Baïf et de Ronsard, avait perdu un œil dans un jeu de paume. Est-ce en jouant, ou l'accident est-il arrivé là par une cause étrangère au jeu?

En 1648, Guy-Patin, docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur au Collége royal, écrivait (2) :

« On ne parle ici que de M. le duc de Beau-« fort, pour qui les Parisiens, et particulièrement « toutes les femmes de la Halle, ont une dévotion « particulière. Comme il jouoit à la paume dans « un tripot du Marais du Temple, il y a quatre « jours, la plupart des femmes de la Halle s'en « alloient par pelotons le voir jouer, et lui faire « des vœux pour sa prospérité. Comme elles fai-« saient du tumulte pour entrer, et que ceux du « logis s'en plaignoient, il fallut qu'il quittât le « jeu et qu'il vînt lui-même à la porte mettre le « holà; ce qu'il ne put faire sans permettre que « ces femmes entrassent en petit nombre, les « unes après les autres, pour le voir jouer; et « s'apercevant qu'une de ces femmes le regar-

(1) Passerat a fait la plus grande partie de la *Satire Ménippée*. Il était né à Troyes, en Champagne, le 18 octobre 1534, et mourut le 14 septembre 1602. Il fut professeur au collége Duplessis, puis au collége de France.

(2) *Lettres de Guy-Patin*, tome Ier, page 43.

« doit de bon œil, il lui dit : « Hé bien ! ma com- « mère, vous avez voulu entrer : quel plaisir « avez-vous à me voir perdre mon argent ? » Elle « lui répondit aussitôt : « Monsieur de Beaufort, « jouez hardiment, vous ne manquerez pas d'ar- « gent ; ma commère que voilà et moi, nous « avons apporté deux cents écus, et, s'il en faut « davantage, je suis prête d'en retourner quérir « autant. » Toutes les autres femmes commencè- « rent à crier qu'elles en avoient à son service, « ce dont il les remercia. Il fut visité ce jour-là « par plus de deux mille femmes. »

La Fontaine, dans une lettre qu'il écrivait à sa femme le 9 septembre 1663, lui parlait ainsi d'un de ses parents (1) :

« . . . . . . Quoi que c'en soit, mon parent de « Châtellerault demeure onze heures à cheval « sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre- « vingts ans. Ce qu'il a de particulier et que ses

(1) François Pidoux, médecin et maire de la ville de Poitiers, et très-proche parent de Françoise Pidoux, mère de la Fontaine. Le père de François Pidoux avait été médecin de nos rois Henri III et Henri IV. Il a rendu son nom célèbre par la découverte des eaux de Pougues et par l'application de la douche, inconnue avant lui.

(*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, par Walckenaer. 1 vol. in-8°. Paris, chez Nepveu ; imprimerie de Jules Didot aîné, 1824.)

« parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime « la chasse et la paume, sait l'Écriture et com- « pose des livres de controverse ; au reste, « l'homme le plus gai et qui songe le moins aux « affaires, excepté celles de son plaisir.

« Henri de Bourbon, qu'on appelait M. le « Prince, ne donna pas de gouverneur à son « fils, le duc d'Enghien, qui devait porter si haut « le nom de Condé. Il voulut diriger lui-même « son éducation en se faisant aider par deux hom- « mes d'élite, l'un pour les exercices du corps, « l'autre pour ceux de l'esprit. Le jeune duc fit « ses études chez les jésuites de Bourges avec le « plus grand succès. Il y soutint avec un certain « éclat des thèses de philosophie; il apprit le droit « sous le docteur Edmond Meville ; il étudia l'his- « toire et les mathématiques, sans négliger l'ita- « lien, la danse, la paume, le cheval, la chasse (1). »

Nul doute qu'en France la longue paume n'ait précédé la courte paume, puisque, comme on le voit, c'est dans un bois, ou dans les fossés d'une maison royale, l'espace découvert et sans être borné par des murs, dominé au loin par des fenêtres, et les parties composées d'au moins six

(1) *Jeunesse de Mme de Longueville*, par M. Victor Cousin. vol. in-8°, 1852.

joueurs, que nos historiens nous représentent cet exercice dans ce que l'on pourrait appeler ses premiers âges.

Le désir de pouvoir s'y livrer dans toutes les saisons et nonobstant toute intempérie, peut-être aussi l'exemple des anciens sphéristères, aura fourni l'idée de construire de vastes salles, et, peu à peu, de leur donner la forme et la distribution locale que nous offrent aujourd'hui les jeux de la courte paume. Redevable de son existence à son aînée, elle a su mériter à son tour sa reconnaissance en lui procurant le raquette.

La longue paume, en effet, se joua longtemps avec des battoirs, auxquels l'autre instrument est infiniment préférable.

Le coup de battoir demande un emploi de force qui, nécessairement, nuit à la justesse; il exige un mouvement brusque et précipité; point de développement gracieux de la part du joueur; point de docilité de la part de la balle dans l'action qu'on veut lui imprimer; une volée surprenante, à la vérité, par la violence de la répulsion, mais en cela même hasardeuse, et d'ailleurs aussi dangereuse pour les joueurs que pour les spectateurs.

La raquette, au contraire, a tous les avantages du battoir, sans en avoir les inconvénients;

son coup se prête à la vigueur comme à l'adresse; celui qui sait la manier frappe avec grâce et se développe sans contorsions. L'élégance se joint à la force. La raquette commande à la balle, et celle-ci obéit avec une exactitude qui, par ses effets, exerce sans cesse le jugement de celui qui s'apprête à la repousser et tient en arrêt, mais pourtant sans effort pénible, son œil, son bras, ses jambes et son intelligence.

A la courte paume, avant que la raquette fût trouvée, on ne se servait que de la main. La ruse, mère de l'adresse, conduisit insensiblement à cette intéressante découverte. Voici un passage très-curieux d'un de nos auteurs français à ce sujet :

« Lorsque les jeux de paume furent introduits « en France, on ne savoit que c'étoit de raquette, « et y jouoit-on seulement avec le plat de la « main et de pelotes : chose que je découvre d'un « vieux livre en forme de papier-journal dont je « m'ayde souvent en ces miennes *Recherches* (1).

(1) *Recherches sur la France*, liv. IV, chap. 15, d'Étienne Pasquier, né à Paris en 1528, mort en 1615, à 87 ans, avocat-général de la chambre des comptes sous Henri III ; un des hommes de son temps le plus remarquable par la solidité de son esprit et la vivacité de son imagination.

« *En l'an 1427, dit-il, vint à Paris une femme* « *nommée Margot, aagée de 28 ans, qui étoit du* « *pays de Hainault, laquelle jouoit à la paulme* « *mieux qu'oncques eust veu, et avec ce jouoit* « *de l'avant-main et de l'arrière-main très puis-* « *samment, très-habilement et très malicieuse-* « *ment comme pouvoit faire homme, et y avoit* « *peu d'hommes qu'elle ne gagnast, si ce n'étoit* « *les plus puissants joueurs, et étoit le jeu de Paris* « *où le mieux jouoit en la rue Garnier-Sainct-* « *Ladre* (*Grenier-Saint-Lazare*) *qui étoit nommé* « *le Petit-Temple*. Passage que vous voyez autho- « riser en tout et partout mon opinion, de la- « quelle je me crois davantage, parce qu'autre « fois parlant à un nommé Gastelier, il me fit un « discours qui est digne d'être récité. Cet homme « en sa jeunesse avoit été bon joueur de paulme « et depuis fort longtemps huissier de la cour; « et venant sur l'aage, résigna son état; mais « quelqu'ancienneté d'aage qu'il eust (car quand « il m'apprit ce que je dirai, il étoit aagé de 76 « ans et plus), si ne pouvoit-il oublier son pre- « mier déduict; et de fait, il n'y avoit jour que « s'il y avoit quelque belle partie en son quar- « tier, il n'en voulust être spectateur. C'étoit un « plaisir auquel il finit ses jours, et moi jeune « homme qui n'y prenois pas moins de plaisir

« que lui, le gouvernois de fois à autre par oc-
« casion. Un jour entre autres, il me conta qu'en
« sa jeunesse il avoit été un des premiers joueurs
« de paulme de son temps, mais que le déduict
« en étoit tout autre parce qu'ils jouoient seule-
« ment de la main, et poussoient de telle façon
« la pelote, que fort souvent elle étoit poussée
« au-dessus des murailles, et lors les uns jouoient
« à main découverte et les autres, pour se faire
« moins de mal, y apportoient des gants doubles.
« Quelques-uns depuis, plus fins, pour se don-
« ner quelqu'avantage sur leurs compagnons, y
« mirent des cordes et tendons, afin de jeter
« mieux et avec moins de force la balle, ce qui
« se pratiqua tout communément ; et finalement
« de là s'étoit introduit la raquette telle que
« nous la voyons aujourd'huy, en laissant la so-
« phistiquerie du gant : « Ha! vraiment, dis-je
« alors à part moi, il y a grande apparence d'es-
« timer que le jeu de paulme vient de là, parce
« que l'exercice consistoit principalement au-
« dedans de notre main ouverte, que nous ap-
« pelons paulme ; depuis, lisant le passage que je
« vous ay depuis récité, je fus du tout confirmé.»

Nous voyons par là que la raquette a été inventée vers le milieu du XVe siècle, 50 ou 60 ans avant Pasquier, il y a aujourd'hui environ 400

ans. On trouve encore dans un auteur très-grave de ce temps-là une indication positive de la raquette (1); c'est une délibération entre deux jeunes gens pour savoir comment ils s'exerceront :

NICOLAUS.

Nulla res melius exercet omnes corporis partes, quam pila palmaria; sed aptior hyemi quam æstati.

HYERONIMUS.

Nullum anni tempus nobis parum accommodum est ad ludendum.

NICOLAUS.

Minus sudabitur, si ludamus reticulo.

HYERONIMUS.

Imo *reticulum* (jeu de mots) piscatoribus relinquamus; elegantius est palma uti.

Ce témoignage d'Érasme, dont le temps a précédé immédiatement celui de Pasquier, s'accorde bien avec ce que dit ce dernier de l'époque à laquelle la raquette a été inventée. Si elle datait de plus haut, comme semblerait le soupçonner les savants auteurs de Trévoux, il serait bien étonnant qu'il ne fût pas échappé à nos historiens,

(1) *Les Colloques d'Érasme*, imprimés à Bâle pour la première fois, vers 1527 ou 1528. Érasme, le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle, naquit à Rotterdam, en 1467, et mourut à Bâle, en 1536.

dans le détail des habitudes de leur siècle, quelque citation, au moins indirecte, sur l'existence de l'ingénieux instrument.

Quoi qu'il en soit, l'expression dont se sert Érasme pour désigner la raquette, vient à l'appui de l'étymologie que lui donne Ménage, qui dérive ce mot de *retiquetta*, diminutif de *retis*, *reticus*, *reticulum*.

L'invention de la raquette a élevé la paume au rang des arts. Il faut lire, dans l'excellent traité de l'*Art du paumier-raquettier*, de M. de Garsault (imprimé à Paris en 1767, et copié dans l'Encyclopédie), les détails vraiment curieux que donne ce membre de l'Académie des sciences sur les outils et instruments propres à la fabrication de la raquette; sur les procédés que l'on emploie pour la former, la percer, la brunir et enfin la corder. Voici l'Avant-propos :

« La paume est le seul jeu qui puisse prendre « rang dans le détail des arts et métiers dont la « description a été entreprise par l'Académie « royale des sciences, attendu qu'étant lui-même « un art, il s'exécute par le secours d'un autre art, « qui a ses instruments et sa manufacture particu- « lière. Celui-ci est la fabrique des raquettes et « des balles. Il fut érigé en corps de maîtrise en « 1610, sous le titre de la *Communauté des maîtres*

« *paumiers-raquettiers, faiseurs d'éteufs, pelotes* « *et balles* (1). Ces maîtres ont seuls le droit de « tenir un jeu de paume, et de fabriquer les ra- « quettes et les balles qui servent à ce jeu. Après « avoir indiqué le lieu du jeu et décrit la fabrique « de la raquette et celle de la balle, qui constitue « tout l'art du maître paumier, il paraîtrait que « l'objet est entièrement rempli ; aussi l'est-il à « l'égard du mécanisme, dont le but est de servir « à l'art du jeu même.

« Tous les exercices du corps assujettis à des « règles constantes ont acquis à juste titre le « nom d'art par excellence; l'âme, pour les exécu- « ter, n'a besoin que des seuls ressorts du corps, « aidés de quelques instruments. Tels sont l'art « de monter à cheval, de tirer des armes, etc. « Ainsi ne regardons plus la paume, relativement « à son nom de jeu, ni comme un simple passe- « temps sans utilité, mais comme un art qui, « aidé de peu d'instruments, devient un exer- « cice très-salutaire, au moyen duquel la jeunesse « peut acquérir une santé robuste, et une agilité

(1) Les éteufs se repoussent avec la main ; ils sont faits de bourre recouverte de peau de mouton. Les pelotes sont les balles toutes ficelées, non encore recouvertes. Les balles sont les pelotes recouvertes de drap blanc.

« si nécessaire dans le cours de la vie. Aussi cet « exercice est-il en telle considération, qu'il se « bâtit des édifices exprès, comme il s'en cons- « truit d'autres pour apprendre l'art de monter « à cheval. Le roi a un jeu de paume dans cha- « cune de ses maisons royales, à Versailles, à « Fontainebleau, à Saint-Germain, à Compiègne; « M. le duc d'Orléans en a un à Villers-Cotterets, « et M. le prince de Condé en a un à Chantilly. » (Voir, plus loin, le nom de toutes les villes de France et d'Europe où il existe des jeux de courte paume.)

« On peut comparer l'art de la paume pour « l'infanterie à celui du cheval pour la cavalerie, « et l'officier et le soldat qui l'aurait pratiqué « se trouverait bien supérieur à celui qui ne sait « que son exercice ordinaire et même celui des « armes; car le premier ne débourre que les « bras, et le second ne dirige le corps que dans « un sens; au lieu que les inflexions, les élans et « les courses qu'on est obligé de faire à ce jeu, « le rendent également souple et le rompent, « pour ainsi dire, de toutes les façons. »

Si quelque chose doit nous étonner, c'est l'universalité de ce jeu, dont nous venons de prouver par les faits l'antiquité et la perpétuité.

Parcourons donc maintenant sur les pas des

voyageurs les plus renommés des XVIIe et XVIIIe siècles, des pays peu ou point connus jusqu'alors, et nous pourrions dire, sans exagération, toutes les contrées de la terre. Ce ne sont plus seulement les nations policées, ce sont les sauvages eux-mêmes, ou des peuples tels que les anciens Mexicains, plongés dans l'idolâtrie et la superstition, qui se livrent à cet exercice. Il fait naître chez eux une sorte de civilisation par la nécessité, d'abord de se rapprocher, puis d'établir, pour jouer ensemble, certaines règles dont la pratique devient une source de plaisirs. Non-seulement ils sont amenés naturellement et par une émulation inoffensive à des rapports de bon voisinage, aux sentiments de condescendance mutuelle et de réciproque bienveillance qui n'appartiennent qu'aux hommes en société, mais ils convertissent leurs amusements en hommages rendus à la Divinité, à laquelle leurs prêtres consacrent un jeu de paume comme un temple; l'on n'y joue qu'après avoir commencé par des cérémonies religieuses. Ce culte, ils l'emportent dans l'autre vie, puisque, selon eux, les âmes des morts jouent à la paume. « *Autumant Groenlandi* « *animas defunctorum in æthere pila ludere, quo-* « *ties lumen boreale exoritur.* »

(*Dictionnarium Groenlandicorum danico-latinum*, pagina 17, a Paulo Egede Hafniæ, anno 1750, in-8o.)

« Les jeunes Groënlandais ont donc, outre la danse, plusieurs sortes de jeux d'exercices, comme le jeu de paume en hiver, au clair de lune, et d'autres qu'on n'a pas eu besoin de m'expliquer. Ils y donnent des preuves étonnantes de leur agilité, de leur adresse et de leur fermeté; et c'est le principal but de leurs jeux, qui deviennent par là aussi louables qu'utiles dans la façon de vivre de cette nation. »

(Anderson, *Histoire naturelle de l'Islande, du Groënland*, etc. Tome II, page 225; édition de 1750.)

« Les Groënlandais ont aussi des jeux de paume. Cette partie se fait au clair de lune. Les joueurs se divisent en deux bandes. Un des joueurs jette la balle à l'autre du parti opposé. C'est à qui la recevra et la renverra à son tour. Quelquefois on pousse la balle avec toute la force qu'on peut lui donner, et c'est à qui courra le plus fort pour la saisir. Le plus agile remporte la victoire. »

(De Reste, *Histoire des pêches et des découvertes dans les mers du Nord.*)

« Le jeu de tlatchtli (ou de pelote) était un exercice connu dans la nation des Tlascalans, dans la Nouvelle-Espagne; mais il était réservé à la noblesse, et le peuple n'en avait que le spectacle. »

« L'ancienne sobriété des Mexicains n'empêchait pas qu'ils ne fussent passionnés pour diverses sortes de jeux, et notamment le *tlatchtli*. La scène de cet exercice est une espèce de jeu de paume, et l'instrument, une pelote composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les serres chaudes. On en fait distiller par incision une liqueur blanche et grasse, qui se congèle presque aussitôt, et qui, étant pétrie, devient aussi noire que la poix. Cette pelote, quoique dure et pesante, volait aussi légèrement qu'un ballon qui n'est rempli que de vent. On ne marquait pas de chasses comme au jeu de paume. L'avantage consistait à faire toucher la pelote au mur qui servait de but et dont la partie contraire devait empêcher qu'elle n'approchât. Elle n'était poussée qu'avec les fesses et les hanches, et, pour la faire mieux rebondir, les joueurs s'appliquaient sur les fesses un cuir bien tendu. Ils se présentaient mutuellement le derrière pour la renvoyer à mesure qu'elle s'élevait ou faisait des bonds. On faisait des parties réglées, pour lesquelles on disposait de part et d'autre de l'or, des tapis, des ouvrages de plumes, et les avantages étaient marqués par des raies.

« Les Mexicains jouaient jusqu'à leurs personnes. Le lieu était une salle basse (au rez-de-

chaussée), haute, longue, étroite, mais plus large par le haut que par le bas, et plus haute des deux côtés qu'aux deux bouts. Les murailles étaient fort minces et blanchies de chaux. On y mettait des deux côtés quelques grosses pierres assez semblables à des meules de moulin et percées au milieu, mais dont le trou n'avait que la grandeur nécessaire pour recevoir la pelote. Celui qui l'y mettait gagnait le jeu, par une victoire qui arrivait rarement. Un ancien usage le rendait maître des robes de tous les spectateurs. Le jeu en devenait plus animé, parce que ceux qui étaient couverts de quelques vêtements se mettaient à fuir pour les sauver, et qu'ils étaient ordinairement poursuivis par le vainqueur. Le souvenir d'un si grand succès se conservait jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre, et celui qui devait ce triomphe au hasard plus qu'à son adresse était obligé de faire quelques offrandes à l'idole du tripot et de la pierre. Il y avait toujours deux statues de la divinité du jeu sur les deux basses parties des murs. On choisissait pour les y placer quelque jour de marque, et cette cérémonie était accompagnée de chants qui en faisaient une espèce de consécration. Aussi chaque jeu de paume était-il consacré comme un temple. On n'en bâtissait pas sans y appeler des

prêtres qui le bénissaient avec diverses formules, et qui jetaient quatre fois la pelote dans le jeu.

« Le maître du terrain était toujours un seigneur, qui ne jouait jamais sans avoir commencé par des cérémonies religieuses et des offrandes. Montézuma aimait beaucoup ce spectacle et se faisait honneur de le donner aux Espagnols, qui n'y prenaient pas moins de plaisir qu'aux plus agréables jeux de leur nation. »

(*Histoire générale des voyages*, par l'abbé Prévost, tome XLVIII.)

« Les Lapons, hommes et femmes, jouent ensemble avec une balle de cuir remplie de foin, de la grosseur du poing. Toute la multitude, tant des hommes que des femmes, se partage en deux bandes; l'une tient cet espace et l'autre celui-là, avec quelque distance entre eux. Étant ainsi disposés, tous ceux d'un parti frappent par ordre l'un après l'autre cette balle avec un bâton, et la font voler en l'air de toutes leurs forces, ceux de l'autre parti étant obligés de la recevoir; que si l'un ou l'autre la peut attraper de la main avant qu'elle tombe à terre, le jeu alors se change, et ce parti frappe et renvoie la balle en l'air, et l'autre parti est obligé de la recevoir. Les hommes et les femmes, les garçons et les

filles jouent tous ensemble à ce jeu, et les hommes n'y font pas paraître plus de vigueur que les femmes, ni plus d'adresse.

« Ils jouent encore à un autre jeu avec une pareille balle. Ils tracent deux lignes sur la neige gelée, éloignées l'une de l'autre d'un certain espace ; puis toute la multitude de l'un et de l'autre sexe, indifféremment, se partage en deux partis, dont l'un entreprend de défendre cette ligne, et l'autre celle-là. Ils s'assemblent tous ensuite au milieu de cet espace qui est entre les lignes où ils jettent la balle, laquelle ils s'efforcent aussitôt de pousser avec des bâtons, ce parti-ci vers le parti contraire, et l'autre vers la ligne de l'autre parti. Que si l'un de ces partis peut effectivement, avec ces bâtons (car il n'est pas permis de jeter la balle avec la main), la pousser sur la ligne de l'autre, et se rendre par ce moyen maître de tout l'espace qu'il défendait, il est censé avoir gagné, et sort du jeu victorieux.

« En Laponie, le jeu des hommes et des jeunes garçons se joue ainsi : ils tracent une ligne sur la neige, qui sert comme de borne, et ils mettent un but au delà de cette ligne, dans la distance de quelques pas. Puis chacun d'eux court depuis ce but jusqu'à la ligne, où étant arrivé, il

se lance en sautant le plus loin qu'il lui est possible; et celui qui a, du premier coup, sauté plus avant, a gagné l'avantage sur tous les autres.

« Ils ont un autre jeu, où la lutte n'est pas à sauter le plus loin, mais le plus haut. Deux hommes ou deux jeunes garçons se postent debout, en face et fort peu éloignés l'un de l'autre, et tiennent à leur main un bâton ou une corde, tantôt plus haut, tantôt plus bas, selon que ceux qui jouent sont convenus, et de la hauteur pour l'ordinaire d'un homme; puis ils s'efforcent, l'un après l'autre, de sauter par-dessus ce bâton, prenant leur élan d'un certain lieu marqué. Celui qui saute le mieux remporte tout l'honneur et toute la louange au-dessus des autres. »

(SCHEFFER, *Histoire de la Laponie*, chap. XXIV, p. 256 et 257.)

« Entre autres jeux et exercices, les Mingréliens (la Mingrélie est une des neuf provinces de la Géorgie, par 43 degrés de latitude nord, sur les bords de la mer Noire; ancienne Colchide) ont le jeu de ballon à cheval. Les joueurs sont rangés en files : celui qui est à la tête jette en l'air le ballon, et ceux qui le suivent tâchent de lui donner un coup d'arrière-main avec leurs raquettes, de 4 à 5 palmes de long (la palme a 8 à 9 pouces). Le dernier qui le prend se met à

la tête de la file et recommence cet exercice. »

(*Recueil des voyages au Nord*, tome VII, page 160.)

« Le roi de Perse est fort adroit dans tous ces exercices. Le jeu de paille-mail à cheval est celui-là même qu'ils appellent de *calcio*. Ils font leur partie en se divisant en deux, où chacun en son poste, sans marquer de chasse ni observer de primauté, recevant le ballon, s'efforce de le pousser le plus fort qu'il peut, et de le porter au delà des bornes du parti opposé, parce qu'alors c'est une partie gagnée. Pour ce sujet, il y a deux bornes aux deux extrémités du terrain, à quelque distance des barrières, afin de connaître par ce moyen l'étendue du champ de bataille, et les avantages que les uns gagnent sur les autres. »

(Pierre de Lavallée, *Voyage dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse.*)

« Les Bandanois (île de Banda, une des Moluques, située entre les 4[e] et 5[e] degrés de latitude sud) jouent à la grosse pelote ou au ballon qui est fait de roseaux comme ceux d'Espagne. Les joueurs forment un cercle; un d'entre eux, se tenant au milieu, jette le ballon à ceux qui sont autour de lui, qui le frappent avec le pied, et

le poussent quelquefois si haut, qu'on le perd presque de vue. S'il arrive que quelqu'un le manque et le laisse tomber à terre, tous les autres le sifflent et se moquent de lui, et lui reprochent son peu d'adresse. »

(*Histoire de la conquête des Moluques*, t. II, p. 96.)

« Les Mindanois (insulaires de Mindanao, l'une des Philippines) jouent souvent au ballon, si l'on peut donner ce nom à un panier sphérique de la grosseur d'une tête d'homme, fait avec des baguettes de rotin fendues. Dix ou douze personnes forment un cercle et se renvoient la balle mutuellement, quelquefois avec le pied, d'autres fois avec la main, ou bien avec l'épaule, et souvent avec les genoux, en tenant la balle en l'air, autant qu'il est possible. »

(Forrest, *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée*, p. 339.)

« Les Sumatranois ont un divertissement qui ressemble à celui des Phéaciens décrit par Homère (*Odyssée*, livre VIII, vers 372 et suivants), qui consiste à se renvoyer mutuellement une balle d'osier élastique entre un grand nombre de joueurs. Ils sont très-habiles à ce jeu, renvoyant la balle aussi facilement avec le pied, le talon et les orteils, qu'avec la main. Tantôt ils

la poussent perpendiculairement dans l'air et la rattrapent de nouveau, tantôt ils la lancent obliquement à quelque joueur de la compagnie. »

(MARSDEN, *Histoire de Sumatra*, tome II, p. 75.)

« Il est surprenant que dans toute l'Inde l'enfance ait les mêmes amusements qu'en Europe. On a peine à concevoir comment des jeux qui ne sont pas inspirés par la nature ont été établis chez des peuples qui n'ont pas de relations entre eux. Les enfants de Paris, comme ceux de Siam, s'amusent aux jeux de barres, de toupies, de ballon. »

(TURPIN, *Histoire de Siam*, tome Ier, p. 122.)

« A Goa, les Portugais et les métis n'ont point de jeu de paume, mais seulement ils jouent au ballon avec la main.

« Les insulaires des îles Maldives n'ont point d'autres jeux d'exercice que la balle et la pelote, qu'ils reçoivent et qu'ils jettent avec bien de l'adresse, encore que ce ne soit qu'avec les pieds. »

(PEYRARD DE LAVAL, *Voyage aux Indes;* édition de Paris, 1679, in-4°, 2e partie, chap. VII, p. 67. — Le même, page 136 du chap. XIII de la 1re partie.)

« Le jeu de balle des Chyppeways, qui est leur

amusement favori, est très-fatigant. La balle est de la grosseur environ d'une de nos balles de paume, faite de peau de daim et rembourrée de crin. Elle est lancée de part et d'autre avec de petits bâtons de la longueur d'environ deux pieds et large par le bout comme une crosse, travaillée dans la forme d'une raquette, mais avec des espaces (des mailles) plus larges. C'est avec ce bâton que la balle est renvoyée ; et comme la raquette, qui est faite de nerf de daim, a beaucoup d'élasticité, on peut la lancer à une grande distance. Le jeu se joue à deux. La partie consiste à se ravir le coup l'un à l'autre, et à se lancer la balle d'un bout de la carrière à la distance d'environ 200 verges. Deux perches très-hautes sont plantées à l'extrémité. Elles sont séparées l'une de l'autre par la largeur d'un guichet. Celui qui ajuste la balle entre les deux perches a gagné. Les Indiens sont de très-bonne humeur dans le jeu, et même s'il arrive, dans la chaleur de l'action, que l'un des deux frappe l'autre de son bâton, celui-ci n'en conserve aucun ressentiment. Mais on évite avec soin de pareils accidents. On sait que les coups se donnent avec une violence capable de rompre un bras ou une jambe.

« L'objet de ce jeu est de se rendre robuste, et

de donner, par la transpiration abondante qu'ils se procurent, de la souplesse à leurs mouvements, afin de pouvoir chasser avec plus d'aisance et de légèreté. »

(Lelong, *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, p. 102.)

« Les Miamis ont encore un jeu où l'on marque deux termes comme au jeu de la crosse, et les joueurs occupent tout l'espace qui est entre eux. Celui qui doit commencer jette la balle le plus perpendiculairement qu'il soit possible, afin qu'il puisse plus aisément la rattraper et la jeter vers le but. Tous les autres ont les bras levés, et celui qui saisit la balle fait la même manœuvre ou jette la balle à quelqu'un de sa bande qu'il estime plus alerte ou plus adroit que lui, car, pour gagner la partie, il faut que la balle ne soit jamais tombée entre les mains d'aucun des adversaires. »

(Charlevoix, *Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale*, lettre II, page 318.)

« Le jeu principal des Indiens, et le plus estimé parmi eux, est celui de la balle, qui ressemble assez à celui que les Européens appellent la longue paume. Les balles dont ils se servent sont un peu plus grosses que celles de ce jeu euro-

péen. Elles sont faites d'un morceau de peau de daim, qui, après avoir été mouillé pour être rendu plus souple, est bourré du poil du même animal, et ensuite cousu avec du fil fait de ses tendons. Les raquettes ont environ trois pieds de longueur, et à leur extrémité est fixée une espèce d'empaumure de la largeur de la main, façonnée avec des lanières tirées de la peau du daim. C'est avec ces raquettes qu'ils reçoivent la balle et qu'ils la renvoient à une grande distance, s'ils ne sont pas prévenus par quelques-uns du parti contraire, qui accourent pour l'intercepter.

« Ce jeu se joue d'ordinaire par de nombreuses compagnies, qui quelquefois vont chacune à trois cents joueurs, et il n'est pas rare de voir une peuplade entière jouer contre une autre.

« On commence par fixer deux perches en terre, à environ 600 verges (300 toises) de distance l'une de l'autre, et chacune appartient à un des partis des joueurs. La balle est jetée en l'air au centre de l'intervalle et en ligne droite entre les perches, vers lesquelles chacun des partis tâche de l'envoyer, et celui qui parvient à toucher sa perche gagne un jeu.

« Leur dextérité est telle, que la balle est le plus souvent maintenue en l'air et renvoyée dans dif-

férentes directions sans toucher à terre pendant tout le jeu. Ils courent avec une prodigieuse vitesse les uns après les autres, et, pendant que l'un est sur le point de renvoyer la balle à une grande distance vers sa perche, un autre survient qui la saisit à l'improviste, et, d'un coup de raquette, la renvoie sans toucher terre.

« Ils jouent avec tant de véhémence que souvent ils se blessent les uns les autres au point de se fracturer quelques os; mais ces accidents sont réputés de malheureux effets du hasard, et il n'en résulte aucune querelle ou rancune entre les partis. »

(JONATHAN CRAVER, *des Jeux indiens ; de leur Paume*, chap. IX, page 273. Paris, 1784, chez Pinot, quai des Augustins.)

« Si je vous demandais quel a été le plus ancien des jeux dont l'histoire fasse mention, après le chant, la musique instrumentale et la danse, qui sont des affections naturelles à l'homme, vous me répondriez sans doute, avec votre érudition ordinaire, que c'est le jeu de balle, et vous auriez raison. On ne peut assigner d'inventeur à cet exercice, comme je l'ai démontré dans mon ouvrage sur les Argonautes. Cependant Hérodote croit en voir l'origine, de même que celle

des dés et des échecs, chez les peuples de la Libye. Cette opinion est confirmée par les savants, qui le trouvent en Égypte.

« Or cet ancien jeu de balle n'était pas inconnu des Américains. Oviédo, parlant des indigènes de l'île Hispaniola, où il était, et de leurs usages, dit que, « dans chaque habitation de leur pays, il y « avait un lieu destiné au jeu de balle, qu'ils ap- « pelaient *battei*, mot analogue au mot français « *battoir*. » (*Hist.*, liv. I, chap. 1[er]). Il nous décrit en détail, dans le chapitre suivant, ce jeu, dont il fut souvent spectateur. La balle était faite de certaines racines d'arbre et de sucs qui, bien pétris et desséchés, devenaient un globe très-élastique. Ces gens faisaient leurs parties au nombre de dix ou de vingt, et divisaient, comme chez nous, le terrain ou l'aire du jeu par une légère transversale. Tout le monde s'y réunissait pour être spectateur. Les caciques et les principaux d'entre leurs gens s'asseyaient sur des bancs de bois joliment travaillés et ornés de figures en relief. La singularité qu'il y avait dans ce jeu, c'est qu'on ne rechassait pas la balle avec la main ou avec un battoir, mais avec l'épaule, le coude, les hanches, même la tête ou le genou, et avec tant de justesse et de légèreté, qu'on ne pouvait le voir sans étonnement. Oviédo, qui ne savait pas

y jouer, s'est au moins amusé dans la description qu'il nous en a faite.

« Le jeu de balle a été commun aux deux hémisphères dès les temps les plus anciens, autant qu'on peût le conjecturer des détails de Garcilasso.

« Cook a aussi remarqué le jeu de balle dans les îles de la mer Pacifique. »

(J. R. Carli (comte de), *Lettres américaines*, tome Ier, page 470, 1re édition, 1788, xxviie lettre.)

« Les Chactas sont très-alertes et très-dispos. Ils ont un jeu semblable à celui de notre longue paume, auquel ils se montrent fort adroits. Ils y invitent les villages voisins, en les narguant de mille propos agaçants. Les hommes et les femmes s'assemblent, dans leurs plus belles parures. Ils conviennent d'un but, qui est éloigné de 60 pas, et désigné par deux grandes perches entre lesquelles il faut faire passer la balle. La partie est ordinairement en 16 points; les joueurs sont 40 contre 40, et tiennent chacun en main une raquette longue de deux pieds et demi. Elle a à peu près la même forme que les nôtres, est faite en bois de noyer ou de châtaignier et garnie de peau de chevreuil. Un vieillard jette en l'air, au milieu du jeu, une balle ou un ballon fait de peaux de

chevreuil roulées les unes sur les autres. Les joueurs courent aussitôt à qui attrapera la balle avec sa raquette. C'est un plaisir de voir ces joueurs, le corps nu, peint de diverses couleurs, ayant une queue de tigre attachée au derrière et des plumes aux bras et sur la tête, qui voltigent en courant, ce qui fait un singulier effet. Ils se poussent, se culbutent les uns sur les autres. Celui qui a l'adresse d'attraper la balle la pousse à ceux de son parti; ceux du côté opposé courent contre lui, la renvoient au leur, auquel on la dispute, et ainsi réciproquement; ce qu'ils font quelquefois avec tant d'ardeur, qu'il y a des épaules démises. Ces joueurs ne se fâchent jamais; des vieillards qui assistent à ces jeux se rendent les médiateurs, et concluent que le jeu n'est que pour se récréer et non pour se quereller. Les paris sont considérables; les femmes parient contre d'autres femmes.

« Quand les joueurs ont cessé, les femmes s'assemblent pour venger leurs maris perdants. Les raquettes dont elles se servent diffèrent de celles des hommes en ce qu'elles sont recourbées. Ces femmes ont beaucoup de dextérité, courent les unes contre les autres avec une grande vitesse, et se collettent comme les hommes.

« Après avoir bien joué de part et d'autre toute

la journée, chacun se retire chez soi avec sa gloire ou sa honte, mais sans rancune, se promettant de jouer une autre fois à qui mieux mieux. C'est ainsi que s'exercent tous les sauvages, tant hommes que femmes. Aussi sont-ils fort alertes. »

(Bossu, *Nouveaux Voyages aux Indes occidentales*, 2me partie, page 100. Louisiane. in-12. Paris, 1768.)

« Après le repas, le grand chef fit voir aux Indiens une grosse balle pleine de son, et leur présenta en même temps un fusil avec une aune de *limbourg*, drap rouge ou bleu qui leur sert à cacher leur nudité, qui devait être le prix de celui qui demeurerait vainqueur à cet exercice.

« Aussitôt les sauvages se rangèrent en deux troupes d'environ huit cents hommes chacune, et, le grand chef ayant lancé la balle au-dessus d'un des deux partis, le jeu commença. C'est ce qu'on appelle la *soule* en Bretagne, où depuis très-longtemps ce divertissement est fort commun parmi les gens de la campagne, sans qu'on puisse dire que les sauvages aient pris cet usage des Bretons, ni que ceux-ci l'aient apporté chez eux d'Amérique (1). Quoi qu'il en soit de son

(1) Voir un peu plus loin l'extrait des *Origines gauloises* de la Tour d'Auvergne.

origine, il est certain que les sauvages se plaisent et s'exercent beaucoup à ce jeu, qui consiste chez eux, lorsque la balle est lancée, à empêcher qu'elle demeure entre les mains d'aucun des joueurs, mais à la faire toujours voltiger sans permettre qu'elle tombe à terre. Pour cela, lorsqu'elle est en l'air, on voit chacun des deux partis s'avancer du même côté, et se serrer si fort les uns les autres, qu'une épingle aurait peine à passer entre eux; et quand elle est prête à tomber, tous élèvent aussitôt les bras pour la recevoir, tâchant en même temps d'empêcher leurs camarades de la retenir, et par ce moyen, tenant sans cesse cette balle en l'air, ils se la renvoient de main en main et d'un parti à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin un plus heureux ou plus adroit la retienne et gagne le prix, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de trois heures. »

(DUMONT, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, t. Ier, p. 201.)

« Les guerriers s'empressent aussitôt de sortir de leurs cabanes, et forment deux troupes qui se distinguent par la couleur des plumes dont leurs têtes sont parées. L'une les a blanches, et tient le parti du grand soleil; l'autre les a rouges, et c'est pour le grand chef de guerre. C'est alors que commence le jeu de la pelote, petit

ballon de peau de chevreuil, gros comme le poing, rempli de barbe espagnole. Les deux chefs se jettent quelque temps cette pelote l'un à l'autre ; les deux troupes sont extrêmement attentives à tous leurs mouvements, car, au moment où l'on y pense le moins, le grand soleil la jette dans le plus épais des guerriers, qui sont alors tous mêlés et confondus les uns dans les autres. Il ne faut pas que cette pelote tombe ou soit emportée. On l'arracherait par force à celui qui s'en serait saisi, et personne ne le secourrait. Comme cette pelote a deux buts, savoir, la cabane du grand soleil et celle du grand chef de guerre, il faut qu'elle soit poussée et portée par des coups donnés de la paume de la main à l'une des deux cabanes. C'est un véritable plaisir que de voir voltiger cette pelote, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la place, quelquefois s'entretenir dans le milieu, puis paraître destinée à toucher à l'un des bouts, et, dans le dernier moment, repoussée par une main ennemie dans sa première incertitude.

« L'action des guerriers, et la passion innocente dans laquelle ils entrent pour avoir l'honneur de la partie, ne vont pas sans bruit. La crainte, l'inquiétude et le dépit ont leurs cris différents : celui de la joie l'emporte sur tous. Le jeu dure

ordinairement deux heures, et les guerriers suent à grosses gouttes. Enfin, la pelote touchant l'une des cabanes, le divertissement finit. La troupe qui tient pour cette cabane, ayant ainsi gagné la partie, reçoit du chef du parti un présent considérable, et a le droit, en signe de sa victoire, de porter des plumes qui la distinguent jusqu'à l'année suivante et jusqu'à la première fois que l'on jouera à la pelote. »

(Lesage-Dupratz, *Histoire de la Louisiane*, t. II, chap. xxv, page 378, édition de 1748.)

Dans un article intitulé : *les Deux Rives de la Plata*, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* d'avril 1843, on lit :

« Les Basques établis à Montévidéo restent fort unis entre eux. Déjà trop nombreux pour se mêler dans la population, ils ont leurs bals, leurs jeux de paume, leurs auberges tenues par des femmes du pays.

« Il y a un jeu de paume à Lima, mais il n'est permis d'y jouer et d'y parier que quelques piastres. On y fait sentir à celui qui en risque une certaine quantité, qu'il pourrait ne s'être proposé qu'un divertissement ruineux.

« A Saint-Domingue, le *batos* était une espèce de ballon d'une matière solide mais poreuse, et

si légère qu'il suffisait de le laisser tomber pour le voir bondir plus haut que l'endroit d'où il était parti. Chaque bourgade avait une place destinée à cet exercice. Souvent on se défiait d'une bourgade à l'autre, et la victoire était célébrée par une danse générale. Le ballon se jetait avec la tête, les hanches, les coudes, et surtout les genoux. Celui qui le poussait le dernier comptait un jeu, et la partie consistait dans le nombre de jeux dont on était convenu. Les femmes jouaient comme les hommes. Oviédo dit que le *batos* était fait d'une composition de racines et d'herbes bouillies ensemble, dont on formait une sorte de poix qui, étant sèche, ne s'attachait pas à la main. »

(SOBREVIELA et BARCELO, *Voyage au Pérou*, de 1791 à 1794, t. Ier, p. 224.)

« Le soleil ne commence pas plutôt à paraître que les Indiens destinés aux travaux du jour partent pour s'y rendre. Les Indiens restant au village, et qui ne sont pas de corvée, se rendent en foule au jeu de paume. Ceux qui doivent y jouer se mettent douze d'un côté et douze de l'autre. Ils déposent entre les mains de l'un d'entre eux l'enjeu pour la première partie et pour la partie suivante. Ils établissent pour juges

les vieux Otomaques, et ceux-ci ont soin de décider des coups et de terminer les différends qui surviennent. Outre les joueurs, les spectateurs se divisent en deux parties, dont l'une parie pour et l'autre contre.

« Leur balle est grosse comme une boule de mail, et faite d'une racine appelée *caucho*, qui, à la plus légère impulsion, rebondit de la hauteur d'un homme. Ces Indiens chassent et rechassent la balle avec tant de justesse et de dextérité qu'ils peuvent le disputer aux plus habiles Navarrais. Ce n'est qu'avec l'épaule droite qu'ils doivent faire la chasse et la refaire, et si la balle vient à toucher quelque autre partie du corps, on perd une raie. On ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle ils se renvoient la balle jusqu'à dix ou douze fois de suite sans la laisser tomber à terre; mais ce qui étonne le plus, c'est que la balle venant à raser la terre, l'Indien se jette ventre à terre, et la relève avec une agilité surprenante.

« La continuité de cet exercice leur cause des calus à l'épaule droite, mais aussi s'y rendent-ils extrêmement habiles. Je n'aurais jamais cru qu'une pareille nation jouât à la paume avec autant d'ordre et de justesse. Ce divertissement dure jusqu'à midi, et, pendant que les hommes

jouent, les femmes s'occupent à différents petits ouvrages. Mais, lorsque midi sonne, elles les quittent pour prendre chacune un battoir, et vont jouer à la paume, portant chacune leur enjeu. Ce battoir est arrondi à l'extrémité et large d'un tiers d'aune; son manche est long de trois palmes. Elles saisissent ce battoir à deux mains, et chassent la balle avec tant de roideur qu'il n'y a pas d'Indien qui ose la parer avec l'épaule. Aussi les femmes ne sont-elles pas plutôt entrées pour jouer, qu'il est permis de rechasser les balles qu'elles envoient avec toute l'épaule, et il n'y a pas de jour où quelque Indien ne se retire avec l'épaule démise, ce qui réjouit beaucoup les joueurs. Les Indiennes étant arrivées, celles dont les maris parient commencent à jouer, douze d'un côté et douze de l'autre, et, sur le soir, elles se mettent vingt-quatre dans chaque partie, et cela sans aucune confusion, parce que chacune garde sa place, et que pas une ne prend la balle qui va à une autre, et gardent un silence merveilleux tout le temps que le jeu dure. Il cesse lorsque les bateaux reviennent de la pêche; c'est ordinairement sur les quatre heures du soir.

« Pour éviter les inconvénients qui résulteraient de l'agitation violente du jeu, ils se font des saignées aux membres et se baignent fréquem-

ment. Ces Indiens sont robustes et d'une taille avantageuse, ce qui vient de l'exercice violent qu'ils font tous les jours en jouant à la paume sans se lasser. »

(GUMILLA, *Voyage sur les rives de l'Orénoque, Amérique méridionale*, t. Ier, p. 266.)

« Les Indiens Acaxées des montagnes de Topia, dans la Nouvelle-Espagne, qui sont sous la direction des jésuites, connaissent le jeu de paume, et s'en acquittent avec la même adresse que les Otomaques. »

(P. ROXAS, *Hist. Cineloa.*)

« Les Otomaques qui habitent les hautes rives de l'Orénoque sont plus actifs et plus intelligents que les autres Indiens. Avant que les missionnaires pénétrassent chez eux, ils passaient leur temps dans un continuel exercice et dans une joie dont ils n'interrompaient les démonstrations que par des larmes qu'ils répandaient habituellement tous les matins pour les morts, et par un court sommeil qui durait depuis minuit jusqu'à trois heures du matin.

« Au lever du soleil, tous les Indiens sur lesquels le choix n'était pas tombé pour la pêche ou la culture du jour, se rendaient au jeu de paume,

d'où ils ne sortaient qu'à quatre heures de l'après-midi. Ils jouaient douze contre douze. Leur paume, dont l'usage s'est conservé, est grosse comme une boule de jeu de mail, faite d'une espèce de résine qu'ils appellent *caucho*. La plus légère impulsion la fait sauter à la hauteur d'un homme. On la pousse, repousse et rechasse avec l'épaule droite. On ne peut la toucher avec aucune autre partie du corps sans perdre *un quinze* ou un point. Le merveilleux est qu'ils envoient et qu'ils renvoient ainsi la paume avec autant de facilité et de vélocité que les Basques avec la main. Les parties se jouent aussi régulièrement et aussi décemment que dans le pays basque. Les juges sont également choisis par les joueurs avant de commencer la partie. Leurs jugements sont exécutés sans murmure. Ceux qui ne jouent point parient. Ainsi tout le monde prend intérêt au jeu et y assiste.

« Les femmes passaient la journée à faire de la mauvaise vaisselle de terre, des nattes et autres petits ouvrages. A midi, elles abandonnaient leur travail et allaient se joindre à leurs maris au jeu de paume. Elles entraient sur-le-champ en partie, douze de chaque côté des joueurs, qui étaient déjà douze contre douze; de sorte que, par l'agrégation des femmes, quarante-huit personnes jouaient la

même partie sans qu'il y eût la moindre confusion, parce que chacun restait à son poste et laissait à son voisin la paume qui n'était pas à sa portée. Les femmes jouaient avec une espèce de battoir, dont elles se servaient avec une dextérité incroyable. A quatre heures de l'après-midi, les pêcheurs arrivaient avec leurs canots pleins de poissons. Tout à coup le jeu de paume cessait; tous les Otomaques allaient se laver à la rivière et se retiraient chez eux. Le village prenait l'unique repas que l'on fit par jour, excepté quelques fruits. La nuit arrivée, le bal commençait et ne finissait qu'à minuit. Le même exercice se répétait tous les jours.»

(Depons, *Voyage à la Terre Ferme*, t. I, p. 295.)

« A Caracas, capitale de Vénézuéla, fondée par Diégo Lorada en 1567, il y a trois jeux de paume à la main et au battoir. L'un est situé à l'extrémité de la ville près de la rivière Goayre; le second dans la partie orientale, non loin de la rivière Catucho, et le troisième à l'est, à un quart de lieue de la ville.

« Les Basques ont introduit ce jeu et l'ont abandonné aux gens du pays, qui en observent exactement les règles, et qui, sans développer une adresse aussi admirable que celle des Basques,

le jouent cependant assez bien pour divertir les amateurs qui assistent à leurs parties. »

(Même voyage, t. III, p. 97.)

« Un des jeux des Mexicains était celui de la pelote: c'était comme une grosse balle faite d'une espèce de gomme qui, sans être ni dure ni cassante, bondissait comme un ballon. Ils s'assemblaient un certain nombre dont ils faisaient deux partis, et la balle était quelquefois longtemps en l'air, jusqu'à ce que l'un des deux partis l'eût poussée à un certain but et gagné le jeu. Cette victoire se disputait avec tant de solennité, que les prêtres y assistaient avec une superstition ridicule, avec leur dieu de la balle, et, après l'avoir placé à son aise, ils conjuraient le tripot par de certaines cérémonies, afin de corriger les hasards du jeu suivant leur folle imagination, et de rendre la fortune égale entre les joueurs. »

(Antoine Solis, *Histoire du Mexique*, t. II, liv. 5, chap. xv.)

On voit que Solis et Depons, ainsi que l'abbé Prévost et Gumilla, s'accordent parfaitement au fond, mais avec des détails différents qui ont chacun leur genre d'intérêt.

Là, se borneront nos citations sur la pratique

universelle du jeu de paume, pris dans son acception la plus étendue, pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. A partir du XIXe, il n'en est presque plus fait mention dans les relations de voyages, parce que l'on n'avait plus rien à apprendre, dans les pays lointains, sur cet objet. Aucun des nombreux voyages de circumnavigation publiés par moi dans les *Annales maritimes et coloniales* pendant trente-deux ans, de 1816 à 1848, ne parle de jeux d'exercices.

Rentrons en France, et voyons ce qui a lieu de nos jours dans les départements, et surtout à Paris.

« Après l'exercice de la lutte, celui qui flatte davantage le goût des Bretons est le jeu de la soule (le mot *soule*, dans la langue des Bretons, signifie globe ou ballon) (1). Cet exercice paraît être une imitation de l'ancienne institution des jeux Pythiens que l'on célébrait en l'honneur d'Apollon. Les Bretons, au lieu de lancer horizontalement la soule, la lancent perpendiculairement à une très-grande hauteur. Mille mains, en même temps élevées pour la recevoir, semblent payer un tribut commun d'hommages à

(1) Voir page 62 des *Mémoires historiques* de Dumont sur la Louisiane.

l'astre bienfaisant dont on célèbre le jour. Le ballon est cent fois renvoyé, pris et repris par un des joueurs qui, après s'être débarrassé de la soule, l'emporte en se sauvant à la course. L'on observera que cet exercice n'a lieu que le dimanche, jour consacré au soleil par les Gaulois.

« Dans les jeux Pythiens, le prix qu'on décernait au vainqueur était quelquefois une couronne d'or; ici, l'émulation n'est excitée par d'autre intérêt que celui de la gloire, par l'ambition de s'attirer des applaudissements, et de fixer surtout les regards de celle que l'on aime. Les Bretons ont conservé à tous leurs exercices la forme de leurs anciennes institutions. Le jeu de la soule, affermi par l'habitude de vingt ou trente siècles, a résisté jusqu'ici à toutes les atteintes qui lui ont été portées comme à un reste d'idolâtrie de nos pères. Ce serait encore aujourd'hui une entreprise délicate de vouloir y toucher. »

(La Tour d'Auvergne, *Origines gauloises*, t. CVII, édition de 1801.)

Extrait du programme de la fête qui a eu lieu pendant le séjour du roi dans la ville d'Amiens, le 13 septembre 1827.

Art. 7. La veille de l'arrivée du roi, il y aura des parties de longue paume, de tamis, de bal-

lon et tir à l'arc. Les prix pour les parties de longue paume, de tamis et de ballon consisteront en vingt et une médailles en argent, et vingt et une en bronze, à l'effigie de Charles X. Les parties de longue paume, de tamis et de ballon, qui, dans la lutte préparatoire, auront mérité de jouer avec la partie fondamentale, recevront, soit qu'elles gagnent, soit qu'elles perdent en définitive, vingt et une médailles en bronze à titre de récompense. Il sera accordé trois prix pour le tir à l'arc.

Art. 8. Ces divers exercices seront placés, savoir : le jeu de longue paume dans la promenade de la Hautoye; le jeu de tamis dans le quinconce à gauche de la barrière de Noyon; le jeu de ballon dans la promenade de la Hautoye; le tir à l'arc dans le fossé du bastion de Longueville.

Les personnes qui auront l'intention de concourir à ces divers exercices devront se faire enregistrer à la mairie.

Fait à la mairie d'Amiens, le 13 septembre 1827. *Signé :* Daveluy-Bellencourt. Vu et approuvé par le préfet de la Somme. *Signé :* le marquis de Villeneuve.

(*Journal de la Somme*, le 15 septembre 1827.)

« Le 6 octobre 1844, la clôture du jeu de balle ouvert à Valenciennes à l'occasion de la fête patronale de cette ville a eu lieu, l'après-midi, devant un concours de monde tel que jamais on n'en vit en pareille circonstance. Plus de huit mille spectateurs se trouvaient entassés sur la place verte et dans les entours du jeu de balle. Les remparts voisins étaient couronnés d'amateurs qui semblaient prendre une part très-active à ce jeu si attrayant pour nos populations flamandes. Cette journée devait décider de la victoire. Quarante-quatre parties avaient été inscrites, et avaient obtenu des chances diverses dans cette longue lutte. Il ne restait plus à combattre que la partie de Valenciennes et la deuxième partie d'Andregnies (Belgique), qui avaient successivement battu toutes les autres. Enfin, la partie de Valenciennes resta victorieuse. Des acclamations, des applaudissements presque frénétiques annonçaient chaque beau coup de balle de l'une et de l'autre partie. Les joueurs d'Andregnies se montrèrent dans cette journée aussi loyaux que bons joueurs, et emportèrent en partant l'estime et l'amitié de leurs rivaux. La distribution des prix eut lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville, vers quatre heures après midi, par M. Carlier (Matthieu), maire par intérim, as-

sisté de quelques membres du conseil municipal et des commissaires du jeu.»

(*Écho de la Frontière*, journal imprimé à Valenciennes, reproduit par le *Moniteur universel* du 9 décembre 1844.)

Extrait d'une lettre de Bayonne (août 1846).

« Dimanche 9 août 1846, Irun était, nous ne dirons pas en fête (une fête donne l'idée des plaisirs bruyants, mais qui n'excitent pas l'imagination au delà d'une certaine sphère), mais sous l'impression d'un événement qui remue peut-être plus profondément le peuple des provinces basques que l'attente d'une course de taureaux. Il s'agissait d'une partie de paume qui avait dû avoir lieu la veille, et qui avait été renvoyée au dimanche à cause du temps. Une partie de paume sur la frontière est un événement qui a un retentissement incroyable dans les provinces basques, françaises et espagnoles. C'est une lutte presque nationale, et elle a un attrait que les courses de taureaux ne présentent pas : c'est qu'elle est l'occasion de paris considérables, qui puisent leur exaltation dans tous les sentiments de rivalité, de confiance, d'aveuglement même, qui forment ce qu'on appelle les préjugés nationaux.

« Comme la ville d'Irun était trop petite pour recevoir et loger le déluge vivant qui l'avait envahie, il y eut des campements comme dans une grande émigration. Ce qui faisait en effet ressembler à une émigration, c'est qu'il y avait des bœufs, des cochons amenés par certains spéculateurs qui, n'ayant pas d'argent pour parier, avaient pris dans leur écurie de quoi faire leur enjeu, bien sûrs de trouver d'autres amateurs qui tiendraient le pari avec la même monnaie. Qu'on n'aille pas demander des renseignements exacts, positifs, sur ce qui s'est passé, à ces gens qui ont été spectateurs dans le drame. Aux premières paroles, la fièvre les exalte, et, s'ils sont deux du parti opposé, ce que vous pouvez comprendre, c'est qu'on a joué, que d'un côté l'on a gagné, et que de l'autre on a perdu. Qu'on se figure des hommes tellement entichés de leurs partisans, que, n'ayant ni argent ni bestiaux à risquer, ils ont ouvert des paris sur parole, engageant la récolte du maïs encore sur pied, c'est-à-dire leur vie. On porte à cent quarante mille francs le montant de l'enjeu de cette partie mémorable. Neuf juges avaient été nommés par chacun des partis. Le véritable héros du jour est un Basque français, nommé Gascoenia, de la commune de Hasparen, qui

jouait pour le compte d'autrui, comme les jockeys qui courent sans parier pour eux-mêmes. Au plus fort d'une partie, les Espagnols serrant de près leurs adversaires, une personne engagée dans les paris dit à Gascoenia : « Cou-« rage, il y a une paire de bœufs pour toi, la « plus belle que tu pourras trouver, si tu ga-« gnes. » On dit que cet habile joueur a eu pour sa part quatre mille francs.

« Nos romanciers ne s'aviseraient jamais de peindre un joueur de paume renommé sous la forme de Gascoenia. Il est très-gros; il a les joues tombantes; à le voir en repos, on dirait qu'il peut à peine se remuer. Cependant cet homme, qui a un coup d'œil d'une rare intelligence, suit la balle comme si la balle faisait partie de lui-même, sait toujours où il faut se trouver, et s'y trouve avec une précision qu'on ne se lasse pas d'admirer.

« Un prêtre espagnol était de la partie.

« Gascoenia, dit-on, n'a qu'un rival : c'est un ecclésiastique du diocèse de Pampelune, qui n'a pas paru dans cette grande solennité. On disait que l'archevêque de ce diocèse avait refusé à ce prêtre la permission de s'y rendre. Nous avons des raisons de croire qu'il n'en est rien. Il était malade, à ce qu'il paraît. Il a même écrit

dans ce sens pour expliquer son absence dans cette rencontre. Un autre prêtre a été écarté de la partie moyennant dix onces. On se ferait difficilement une idée des brigues mises en jeu pour assurer le triomphe. Les courses de chevaux peuvent donner un aperçu des cabales employées.

« On parle d'une revanche qui aurait lieu sur le territoire français, à Hasparren. Cela dépendra sans doute des dispositions des plus fameux joueurs de la Navarre, qui, cette fois n'avaient pas voulu se présenter, parce qu'ils croyaient avoir à se plaindre de quelques procédés de leurs concitoyens.

« Ne pouvant faire un tableau complet de cette grande scène, nous avons tenu à en faire une ébauche, tout imparfaite qu'elle est. C'est dommage que la fureur des paris, en descendant dans les moindres conditions sociales, retire à ce spectacle l'attrait puissant qu'il offre. Car, purgé de cette circonstance, et considéré comme une lutte où l'agilité, la souplesse, la force et l'adresse se montrent dans toute leur énergie, c'est un spectacle saisissant, approprié merveilleusement aux coutumes d'un peuple primitif, où tout est innocent, où aucune émotion n'est dangereuse pour les mœurs, et où la palme dé-

cernée aux vainqueurs n'est que la récompense des qualités naturelles qu'on aime à retrouver chez l'homme, que la civilisation n'a pas fait dégénérer et qui peut déployer la force et la vigueur qui avaient tant d'empire dans la société antique. »

(*Journal du Havre* du 18 août 1846.)

« Vers le mois de mai 1842, une partie de paume des plus intéressantes avait réuni au jeu de paume du passage Sandrié, à Paris, l'élite de la fashion parisienne. L'on remarquait parmi les spectateurs MM. les ducs de Valencey, de Maillé et de Mouchy, les marquis de Lavalette et de Contades, le capitaine Ferey et M. Hubard. Les joueurs ont excité au plus haut degré l'attention des amateurs. M. de la Norville s'est montré digne de sa réputation d'amateur, et le célèbre paumier Barre a enlevé, par son jeu plein de grâce et de finesse, le suffrage de toute l'assemblée. »

(*Journal des Débats politiques et littéraires*, mai 1842.)

« Vers le milieu de l'année 1853, en Algérie, une rixe, qui aurait pu dégénérer en un combat sanglant, s'est élevée dans la tribu de Beni-Yala

(subdivision d'Aumale), à l'occasion d'un mariage. Des jeux furent célébrés en deux fractions rivales : les Ouled-Hadjiba descendirent dans l'arène contre les Ouled-Djadja pour s'exercer à un jeu de paume (*el tokhine*). Un des Ouled-Hadjiba ayant frappé violemment un de ses adversaires contre toutes les règles du jeu, les Ouled-Djadja voulurent punir l'agresseur. Les Ouled-Hadjiba vinrent à son secours, et ce fut le signal d'une mêlée générale à coups de pierres et de bâtons. Une trentaine d'hommes furent plus ou moins blessés, et un grand nombre de femmes maltraitées et privées de leurs bijoux. Une amende de 10,000 francs fut imposée à chacune de ces fractions; une de 500 fr. au caïde Boud'han, et de 300 fr. à chacun des cheiks qui étaient restés spectateurs impassibles de cette lutte acharnée. »

(*Akhbar*, journal de l'Algérie; reproduit dans le *Moniteur algérien* et dans le journal la *Presse* du 8 juillet 1853.)

En lisant tout ceci, une question se présente d'elle-même : quel attrait renferme donc un exercice d'un usage si constamment, si généralement, si anciennement pratiqué?

Parmi une foule de jeux, fruit du hasard ou de l'imagination de l'homme, on a dû, dans tous

les temps et dans tous les lieux, préférer ceux qui, tout en donnant du relâche à la pensée, exercent et fortifient le corps, provoquent l'adresse et admettent une émulation toujours nourrie par le succès que donne l'habitude; on a dû préférer généralement (et la nature elle-même l'indiquait) l'exercice auquel tout le monde peut prendre part, où il suffise pour cela que chacun apporte les facultés physiques qu'ont naturellement tous les hommes; l'exercice qui présentât le moins de dangers possible, sans cependant exclure les occasions qui éveillent l'attention et suggèrent l'énergie convenable, tantôt pour se garantir d'une attaque vive et soudaine, tantôt pour repousser l'agression avec tous les moyens dont on est susceptible. Or à quel exercice mieux qu'à celui de la paume trouvera-t-on le secret de développer ses facultés naturelles; de satisfaire l'amour-propre par des progrès successifs; de fortifier la santé sans aucun risque; de prolonger la vigueur et de reculer la vieillesse? Après tant d'autorités produites, tant d'exemples cités à l'appui de cette assertion, il est temps de laisser parler les oracles de la médecine, et de faire voir les effets dans la cause, en rapportant d'abord une thèse soutenue à Paris, il y a plus de cent ans, dans les

écoles de médecine. Elle prouve l'excellence de la paume pour la conservation de la santé.

C'est d'ailleurs une dissertation aussi forte en raisonnements qu'agréable par l'élégance et la variété du style. Je ne prétends aucunement en faire passer les grâces et l'énergie dans ma traduction ; je ne la donne ici que pour faire connaître à ceux auxquels le latin n'est pas familier l'opinion des médecins sur la paume, opinion qui doit calmer, s'il est possible, les inquiétudes, quelquefois un peu trop vives, des dames sur un jeu qu'elles craindront moins sans doute pour les santés qui leur sont chères, en le connaissant mieux (1).

---

(1) Cette pièce, devenue rare, se trouve à la Bibliothèque impériale.

DEO OPTIMO MAXIMO

UNI ET TRINO,

VIRGINI DEIPARÆ, ET SANCTO LUCÆ,

ORTHODOXORUM MEDICORUM PATRONO.

QUÆSTIO MEDICA,

CARDINALITIIS DISPUTATIONIBUS DISCUSSA IN SCHOLIS MEDICORUM, DIE JOVIS PRIMO APRILIS, ANNO DOMINI 1745,

M. Ludovico-Claudio Bourdelin, antiquo celeberrimæ Facultatis decano, chirurgiæ professore, regiæ scientiarum Academiæ socio, in Horto regio chymiæ professore, doctore-medico, præside.

An è rheumatismo recreatis pila prophylacticum?

I.

Dolere et pati humanum est. Hominis vita, etiam beatior, nihil aliud ferè est nisi doloris et indolentiæ perpetua quædam alternatio. Numerosa hominem circumvenit morborum cohors, illiusque sanitati nunquàm non insultat. Felix ille est qui minimis torquetur, sanus qui rarioribus urgetur malis. Inter tot morbos quorum undiquè patemus telis, alii ægrum in vitæ discrimen adducunt, occiduntque non raró; allii (dubium an optabiliorcs, licet peri-

THÈSE DE MÉDECINE,

SOUTENUE LE JEUDI 1er AVRIL 1745, DANS LES ÉCOLES DE MÉDECINE DE PARIS,

Sous la présidence de M. Louis-Claude Bourdelin, doyen de la Faculté, professeur de chirurgie, membre de l'Académie royale des sciences, professeur de chimie au Jardin du roi, docteur en médecine.

La paume est-elle un préservatif contre le rhumatisme?

I.

Souffrir et languir, tel est le sort de l'humanité. La vie où l'on trouve le plus de bonheur n'est, pour ainsi dire, qu'une alternative continuelle de douleur et de non-souffrance. Une foule de maladies assiégent l'homme, et livrent à sa santé des assauts souvent répétés; il est heureux quand ce sont les moins fortes qui le tourmentent; il se porte bien quand elles l'attaquent le moins souvent.

Parmi tant de maladies aux traits desquelles nous sommes en butte, les unes mettent la vie en danger, et quelquefois l'ôtent entièrement; les autres (sont-elles plus désirables pour être

culosi minùs), quam relinquunt ægris mortalibus vitam, eam aut suâ pertinaciâ et diuturnitate miseram faciunt, aut recidivæ metu et frequentiâ precariam. Ex horum genere *rheumatismus* est. Morbus atrox, contumax, curatu difficilis et plethoræ, eamque presso, ut plurimùm, pede sequentis cacochymiæ soboles. Adultos quàm pueros, viros quàm feminas sæpiùs exercet. Pueris corpus, in horas ampliandum, humorum redundantiæ minùs patet, quæ in partium incrementum absumitur. Feminas, licet ætatatis ἀκμὴν adeptas, à plethoræ consectaneis morbis vindicat, quæ ipsius plethoræ effectus est naturalis salutarisque, menstrua purgatio. *Rheumatismi* voce catarrhum quidam intellexerunt. Si ratio habeatur etymi, rheumatismus est materiæ undecunquè ad partem quamvis affluentis appulsus. Voluit tamen usus, loquendi arbiter, ut apud medicos *rheumatismi* nomine intelligantur dolores

moins dangereuses?), en laissant l'existence au malade, la lui rendent ou misérable par leur opiniâtreté et leur longue durée, ou précaire par la crainte d'une récidive et d'une rechute fréquente. De ce genre est le *rhumatisme*, mal rebelle, opiniâtre, difficile à guérir, engendré par la pléthore (1) et la cacochymie, qui la suit de près. Il attaque plus fréquemment les adultes que les enfants, les hommes que les femmes. Dans les enfants, il a moins de prise sur la surabondance des humeurs absorbées par l'accroissement de l'individu; dans les femmes, lors même qu'elles ont acquis tout leur accroissement, les incommodités inséparables de la pléthore leur sont épargnées par les évacuations périodiques, effet naturel et salutaire de cette même pléthore. Sous le nom de *rhumatisme*, quelques-uns ont compris le catarrhe. Si l'on consulte l'étymologie, le rhumatisme est une affluence de matière qui vient de tous côtés s'arrêter à un seul endroit. Cependant l'usage, ce maître de la langue, a voulu que par *rhumatisme* on entendît,

---

(1) Pléthore, du grec πληθώρα, *plénitude*, est une réplétion d'humeurs qui se dit particulièrement du sang. Cacochymie, également du grec κακός, mauvais, et χυμός, *suc*, est l'abondance de toutes les mauvaises humeurs. La pléthore et la cacochymie sont la cause antécédente de toutes les maladies.

erratici, ab efferâ materiâ ultrò citroque pervolitante oriundi. Arthritidi morbus est congener affinisque. Solâ inter se ambo differunt, materiæ similitudine pares, doloris immanitate sæpe æquales. Sublimior est rheumatismus et pomœria corporis obsidet. Profundior arthritis. Ille musculos iisque superinjectas membranas vexat. Hæc articulorum ligamenta occupat, et in ipsum sævit periostium. Quamtumvis inter se consentire videantur, nonnihil tamen discrepant. Arthritidem, præter cruciatuum atrocitatem, significant partis ægræ tumor ruborque. In rheumatismo licet atrociter lancinentur et lacerari quasi sentiantur carnes, nec tument tamen, ut plurimùm, nec rubent. Affectat arthritis quemdam circuitum, et periodicè quasi ex condicto recrudescit. Non item rheumatismus, quantùmlibet pronus sit in recidivam. Quos quidem semel torsit, ii in posterum ab improviso illius insultu vix omninò sunt immunes : at nec statis recurrit temporibus, nec servatâ ullâ circuitus lege, sed prout

en médecine, des douleurs errantes occasionnées par une matière qui court çà et là en faisant beaucoup souffrir. Cette infirmité tient de très-près à la goutte ; elles ne diffèrent entre elles que par le siége du mal : du reste, même matière, mêmes douleurs cruelles. Le rhumatisme réside dans les parties les plus élevées de la surface du corps ; la goutte pénètre plus avant. Celui-là tourmente les muscles et les membranes qui les enveloppent ; celle-ci se jette sur les articulations et sur les membranes mêmes qui couvrent les os. Malgré leur ressemblance apparente, il y a pourtant une différence assez marquée. La goutte, indépendamment de ses douleurs affreuses, se reconnaît à la rougeur et à l'enflure de la partie malade ; dans le rhumatisme, quoique l'on ressente dans les chairs des élancements douloureux et une espèce de déchirement, il ne paraît néanmoins, pour l'ordinaire, ni enflure ni rougeur. La goutte s'établit dans un certain arrondissement du corps, revient périodiquement et comme à époques convenues. Il n'en est pas de même du rhumatisme, malgré sa facilité à se reproduire. Ceux qu'il a une fois tourmentés ne sont, il est vrai, presque plus à l'avenir exempts de son invasion soudaine ; mais il ne reparaît pas à époques fixes et n'a point de régularité :

ad reditum invitant partis quæ ægrotavit debilitas et quodlibet in rebus non naturalibus erratum. Pro variis quas infestat microcosmi regionibus varia infert supplicia, diversaque sortitur nomina rheumatismus. In femore *ischiàs* audit, plebi *sciatica*. Æmulatur in lumbis nephritidem, à quâ tamen vomitionis absentiâ discriminatur. Vocant tùm *lumbaginem*. Ad thoracis costarumque motores musculos delapsus difficilem facit respirationem falsamque nòn malè simulat *pleuritidem*. Nullis demùm parcit partibus, quæ totum aliquandò corpus infestat, et universâ phlogosi deurit tetra lues. Incautis imposuit non semel medentibus falsâ scorbuti similitudine mentientibusque luem veneream nocturnis doloribus. Est ubi eò pervenit morbi feritas, ut, post longos cruciatus, solidis partibus tono suo spoliatis, et evanescente doloris omni sensu, vitatâ Charybdi delabatur in Scyllam æger, et variè intortis contra naturam membris, nec unâ quasi ferruminitatis ἀγκυλώσει, quâdam anticipatæ mortis imagine, omni motu destituatur, silicernio

son retour dépend de l'affaiblissement des parties affectées ou de quelque excès contre-nature. Selon les régions du corps qu'il affecte, le rhumatisme prend différents noms, en occasionnant divers genres de douleurs. Dans la cuisse, on l'appelle vulgairement *sciatique;* dans les reins, il approche de la *néphrétique*, dont il diffère cependant par l'absence du vomissement; on le nomme alors *faiblesse de reins.* Lorsqu'il tombe sur les muscles moteurs des côtes et de l'estomac, il rend la respiration difficile, et imite assez bien la fausse pleurésie. Enfin, ce terrible fléau ne ménage aucune partie : quelquefois même il afflige tout le corps, et lui fait endurer toutes les angoisses d'une combustion interne. Faute d'attention, quelques médecins l'ont traité comme maladie scorbutique, et, à cause des douleurs nocturnes, comme maladie vénérienne. La vérité est que cette cruelle maladie arrive à un degré tel, que celui qui en est attaqué, après avoir longtemps et horriblement souffert, passe d'une extrémité à l'autre, et tombe, comme l'on dit, de Charybde en Scylla. Les parties solides perdent leur ton, tout sentiment de douleur s'évanouit, les membres se tordent contre-nature, et ne présentent plus que des angles soudés, pour ainsi dire, d'une seule pièce. Privé

quàm viventi similior. Tot malorum causa est sanguinis serum salinis plus æquo fetum spiculis, membranaceas nervosasque corporis partes continuò vellicantibus.

II.

Cui morbi indoles probè cognita fuerit, ille de ejusdem causâ minimè dubitabit. Perspectâ in rheumatismo eundi redeundique ab unâ ad aliam partem facilitate, seri fluiditatem et dispositionem ad motum, illius causam esse nasutus quilibet statim odorabitur. Quem aut parùm noverunt, aut minùs accuratè descripserunt rheumatismum, illum pro catarrho habuerunt veteres, nec dubitârunt in caput refundere. Ventriculum alii, alii lienem, hepar ille, hic alia quælibet viscera, prout visum fuit, immerentia culpârunt. Jure an injuriâ, illi viderint qui nôrunt in sano homine, à suscepto repentino frigore, sæpissimè ortum fuisse rheumatismum. Illius causa remota fieri potest quidquid

de tout mouvement, ressemblant plutôt à un spectre qu'à un homme, le malade offre une image anticipée de la mort.

La cause de tant maux est la sérosité du sang surchargé de parties âcres qui, comme autant de dards bien aigus, enfoncent sans cesse dans les nerfs et les membranes leur pointe cruelle.

II.

Dès que l'on connaîtra bien le caractère de la maladie, on n'aura plus d'incertitude sur ce qui l'occasionne. Quand on aura observé dans le rhumatisme la facilité avec laquelle il va et revient d'un endroit à un autre, avec quelque pénétration, on sentira que la cause gît dans le fluide séreux, toujours prêt à se mettre en mouvement. Les anciens, qui ont peu connu le rhumatisme, ou qui l'ont décrit avec peu d'attention, l'ont considéré comme catarrhe, et n'ont point hésité à l'attribuer à la tête. Les uns ont accusé l'estomac, les autres la rate; ceux-ci le foie, ceux-là d'autres viscères. On verra s'ils ont tort ou raison, quand on saura qu'un homme en pleine santé est souvent attaqué du rhumatisme pour avoir été saisi subitement par le froid. Ce

sanguinem densat inspissatque. Hinc victus lautior, calenti corpori subitò impactum frigus, indèque prohibitum salubre adeò perspirationis effluvium, nec tam in sanguinem refluum, quàm effusum intrà muscularium fibrillarum membranarumque vacuola, pessimo huic affectui ansam præbent non raro. Spissior sanguis scilicet vasorum impulsui parùm morigerus, ubivis locorum cespitat. Indè humorum minor tardiorque ad cutis poros appulsus. Constrictæ aliundè, quæ tubulorum perspirationi famulantium apicibus insident epidermidis squamulæ, exhalandis succis eò faciliùs exitum occludunt, quò segniùs ab infaretis organis illi propelluntur. Occluso igitur exitu, negatoque à ponè sequentibus aliis humoribus reditu, quid superest, nisi ut quà data porta effugium quærant, et per minimorum vasorum exilissimas commissuras viam sibi faciant in partium substantiam? Huic operi totus non est par sanguis. Globulosæ illius partes corpulentiores sunt; lymphaticæ intricatiores; viscosiores lentioresque biliosæ; omnium

mal peut avoir une cause éloignée dans tout ce qui condense et épaissit le sang. Une nourriture trop succulente, un refroidissement trop prompt quand on a chaud, ce qui arrête l'effet salutaire de la transpiration, et fait moins refluer la sueur dans le sang qu'elle ne la répand dans les petits vides des fibres musculaires, donnent lieu à cette infirmité. Le sang, épaissi dans ses vaisseaux et retardé dans sa circulation, n'a plus la même activité; les humeurs se portent à la peau plus lentement et en moins grande abondance: d'un autre côté, les petites écailles de l'épiderme qui sont placées au sommet des conduits de la transpiration, se resserrant, empêchent d'autant plus aisément la sueur de s'écouler, qu'elles sont elles-mêmes poussées plus faiblement par l'impulsion ralentie des canaux. Toute sortie étant fermée aux humeurs, qui ne peuvent plus retourner aux endroits dont elles proviennent, parce que d'autres humeurs les chassent, il ne leur reste qu'à s'échapper vers l'issue qui se présente, en s'ouvrant un passage à travers les plus petits vaisseaux, pour aller se confondre dans la masse générale. Le sang ne peut suffire à une si forte élaboration; ses parties globuleuses prennent plus de densité; les parties aqueuses s'embarrassent; les parties bilieuses deviennent plus

aptissimæ seri particulæ. Quæ ploratûs et lacrymularum per vasorum dilatatos poros exprimuntur. Sui juris factæ, pessimo partes inundant diluvio. Morâ fiunt acriores, evolutisque quibus scatent salibus, nervos, membranas et quidquid est in corpore sensûs exquisiti laçessunt continuò punguntque. Rheumatismi causam esse serum ipsius morbi mores probant. Nulla adest in dolente parte coloris mutatio; exiguus illam aut nullus elevat tumor, isque facili negotio discutiendus, licet perseveret dolor. Locum facilè mutant rheumatici dolores, relictâ unâ parte omninò indolente, ad aliam dicto citiùs transeunt. Annon hæc sunt humoris tenuissimi et causæ maximè mobilis indicia? Rheumatismo laborantium sanguis magnæ seri copiæ innatat. Quid verbis opus est? Spontaneo na-

glutineuses et plus pesantes; toutes se trouvent singulièrement propres à acquérir de la sérosité dans les petites parties dont chacune d'elles est elle-même composée; elles s'écoulent par les pores dilatés des canaux, comme des pleurs et de petites larmes. Dès qu'elles ne sont plus contenues, c'est un déluge funeste qui se répand partout. En s'arrêtant, elles contractent une forte âcreté; et les sels dont elles fourmillent venant à se développer, elles harcèlent et dardent sans relâche les nerfs, les membranes et tout ce qu'il y a de plus susceptible d'un sentiment vif et délicat dans le corps humain. Les habitudes de la maladie prouvent que le rhumatisme a son principe dans la substance séreuse : la partie affectée ne subit aucun changement de couleur; il n'y a point d'enflure, ou, s'il en existe une légère, on la fait aisément disparaître sans que la douleur cesse. Les douleurs rhumatismales changent facilement de place, et se transportent plus vite que la parole d'un endroit à un autre, sans que la partie intermédiaire éprouve aucune espèce de douleur. Ne sont-ce pas là les indices d'une humeur très-subtile et d'une cause extrêmement mobile? Le sang de ceux qui souffrent du rhumatisme est mêlé d'une grande abondance de liqueur séreuse. Que dirai-je de plus? Il ar-

turæ victricis conamine morbus sæpissimè sudoribus terminatur. Sudoribus autem quid eliminatur? Serum salsum et acre. Quis æger sudoris in oculum decidui salsedinem non est expertus? Quis, judice et teste linguâ, illud idem de sudore non confiteatur?

III.

Visè rheumatismo sanum te et à pessimi morbi novo insultu immunem præstare? quam monstrat natura viam sequere. Morbum sudoribus sanat sæpissimè; eum sudoribus antevertere ne dubites. Sic et dolori occurres, et medicamentorum individuo comiti, fastidio. Est quidem aliquid æquâ lance pensitatis cibo et potu uti. Est aliquid etiam partitis, ut decet, somni vigiliarumque temporibus indulgere. Nec sanitati parùm confert aerem spirare temperatum purumque, et ita imperare animi affectibus, ut nec veterno mens torpeat, nec æstu continuo excandescat. At illa non omnem implent paginam. Excretorum retentorumque summa illi habenda ratio est, qui vult rheumatismi præcavere

rive souvent qu'en vertu d'un effort spontané de la nature victorieuse, la maladie se termine par des sueurs. Or, qu'entraînent ces sueurs? une liqueur séreuse, âcre et salée. Qui n'a pas été importuné de l'âcreté de sa sueur, quand elle tombe sur les yeux? Qui, je le demande, ne conviendra pas de ce que j'avance sur la sueur?

III.

Quand vous êtes guéri du rhumatisme, voulez-vous garantir votre santé d'une nouvelle attaque de cette détestable infirmité? suivez la route que la nature vous indique. C'est par les sueurs que le mal se guérit; n'hésitez point à le prévenir par les sueurs : ainsi, vous irez au-devant de la douleur, des remèdes et de l'ennui, qui en est inséparable. On fait bien sans doute de boire et de manger avec mesure ; on fait bien encore de partager convenablement le temps du sommeil et de la veille. Il est également bon pour la santé de respirer un air pur et doux, et de commander aux affections de son âme, de manière à ne laisser ses facultés intellectuelles ni tomber dans l'engourdissement, ni se consumer par trop d'*incandescence*. Mais tout cela ne suffit point : il faut par-dessus tout, si l'on veut obvier

reditum. Inter excreta, sive copiam spectes, sive necessitatem, sive perennitatem, primas tenet perspiratio insensibilis. Quandiù perstat, res in vado est. Si varia sit nec sibi constet, sudore compensanda est et labore allicienda, aut, quæ laboris species est, exercitatione invitanda. Exercitii non unum genus complectitur gymnastica, ars veteribus quàm nobis usitatior : nunc pro solo ferè est oblectamento, quæ olìm non raro erat pro medicinâ. Sic luctâ curabat hydropisim *Oribasius*, Gestatione *Ætius*, *Cælius Aurelianus* vociferatione. E numero pluribus quas offert gymnastica exercitationibus, nulla præcavendo rheumatismo aptior est quàm pilæ ludus. Veteribus non ignotus, Græcis et Romanis familiaris, à nostro tamen nonnihil diversus. Arenam in quâ ludentes exercentur *xistum* vocant, desumpto à Græcis vocabulo. Loci distributionem nôrunt omnes; ludi leges conditionesque callent non pauci; salubritatem ignorat nemo. Non inju-

au retour du rhumatisme, avoir égard aux rétentions et aux excrétions. Parmi celles-ci, que l'on considère, ou l'abondance, ou la nécessité, ou la durée, la transpiration tient le premier rang : tant qu'elle est bien établie, tout va bien; dès qu'elle varie ou qu'elle change, il faut y suppléer par les sueurs, l'attirer par le travail, ou l'appeler par l'exercice, qui est un genre de travail. Il y a plusieurs sortes d'exercices compris sous le nom de gymnastique; art que les anciens cultivaient plus que nous. Ce qui n'est aujourd'hui qu'un amusement, on en usait autrefois comme d'un objet de santé. C'est ainsi qu'*Oribasius* guérissait l'hydropisie par la lutte; *Ætius*, par l'agitation du cheval ou de la voiture; *Cælius Aurelianus*, par l'action des cris.

Dans le nombre des divers genres d'exercices qu'offre la gymnastique, aucun n'est plus propre à préserver du rhumatisme que la paume, jeu connu des anciens, et fort en usage chez les Grecs et chez les Romains, quoiqu'un peu différent du nôtre.

Chez nous, l'arène où l'on s'exerce s'appelle (en latin) *xiste*, non tiré du grec. Tout le monde connaît la distribution du terrain : beaucoup de personnes savent quelles sont les règles et les usages de ce jeu; aucune n'ignore combien

cunda est monomachia pilæ ludus. Plures cum pluribus congrediuntur, nisi ortâ inter duos ad pugnam provocatione visum fuerit unum uno concurrere. Ludentium quemque lineum vestit indusium et ejusdem materiæ subucula. Caput obtegit pileus qualis est venantium. Cingit epigastrium nodo uno et altero non laxè post terga revinctum mantile. Linea sunt femoralia et tibialia; calcei è molli alutâ confecti. Sub hâc levi pugnatur armaturâ : quo scilicet ad omnes motus, numeroque propemodùm infinitas inflexiones, habilius celeriusque fiat corpus. Mantile corpori circumdare nullus omiserit, nisi ignarus aut parùm cautus. Illud si quidem habet commodi hoc cingulum, quòd et corpus stringendo firmet, et compressis nonnihil visceribus hepar fulciat; cujus pondere deorsùm tractum diaphragma, inter crebros ludentium subsultus succussusque, respirationem redderet difficiliorem. Necessariæ quidem huic exercitationi sunt vires. Quæ tamen vincendo solæ non sufficiunt; acri opus est oculorùm acie et judicio. Illâ, fulguris instar, adactam pilam prævidebis, eamque

il est salutaire. La paume n'est point une manière désagréable de s'exercer seul avec soi-même.

On entre en lice plusieurs contre plusieurs, à moins que deux joueurs ne se provoquent l'un l'autre, et ne veuillent se mesurer seul à seul. Les joueurs se vêtissent de chemises, camisoles, pantalons, petits bonnets de chasse et de souliers qui, par leur mollesse, se prêtent à tous les mouvements du pied; enfin ils se font une large ceinture d'un mouchoir qu'ils serrent suffisamment par deux nœuds sur les reins. Le combat se livre sous cette légère armure, afin que le corps puisse aisément se prêter à toutes les inflexions qu'il est obligé de faire. Aucun ne doit omettre la ceinture. Elle rend le corps plus ferme, assure les viscères, soutient le foie contre les fréquents élans et les secousses des joueurs, et l'empêche de tirer par son propre poids le diaphragme en bas, ce qui rendrait la respiration pénible.

Cet exercice demande que l'on jouisse de toutes ses forces. Ce n'est cependant pas d'elles seules que dépend la victoire; il faut y joindre encore beaucoup d'adresse, un coup d'œil juste et un raisonnement prompt, pour juger si vous renverrez la balle qui vous est lancée avec rapidité,

aut declinabis, si è re tuâ fuerit; aut curvato, ne te tangat, salutabis corpore, socioque suprà manenti repulsandam conferes. Jam verò quæ motuum varietas! qui decertantium nisus! Modò suprà caput volans pila, non expectato illius resultu, elato brachio excipienda est et demittenda; modò humi repens, eadem submisso reticulo relevanda. Ludentium alter summis intorquet pilam viribus; opponit alter pro clypeo reticulum impavidus. Dùm ille, pronus in ictum, totus est in feriendo, hic stat suâ mole, totus in impetu sustinendo. Peritiæ tamen minùs est in pilâ validè impellendâ, quàm in eâdem ita collocandâ, ut æmuli fallat industriam. Arenam in duo dividit ab unis ad alios prolatus limes, qui pro fune habetur, funisque etiam nomen induit, sulcus quidam gramineus, et ita ad utramque partem conspicuus. Ludit benè, qui suprà; malè, qui infra funem sphæram pellit; eleganter, qui novit ictum ita temperare, ut pila transeundo funem quasi lambat, et ad arenæ hunc illumve angulum non tam currat, quàm rependo quasi emoriatur. Hinc imbellis sphæræ aut minimus aut nullus resultus;

ou si, en ployant le corps ou le retirant en arrière de peur qu'elle ne vous touche, vous la laisserez jouer à celui qui est derrière vous. Maintenant, quelle variété de mouvements! quels efforts parmi les combattants! Tantôt, le bras levé, ils repoussent la balle prête à passer sur leurs têtes, sans attendre sa chute; tantôt ils la reprennent à ras terre et doivent la relever pardessus la corde. Un joueur lance la balle de toute sa force, l'autre l'attend de pied ferme, et ne fait que lui opposer sa raquette comme un bouclier : pendant que l'un rassemble ses forces, l'autre, sans s'ébranler, va les rendre vaines et inutiles. Cependant l'habileté ne consiste pas tant à pousser la balle avec vigueur qu'à la diriger de façon à tromper la sagacité de l'ennemi. Le jeu de paume est divisé en deux par un sillon de gazon qui tient la place d'une corde, et qui en porte le nom. On joue bien quand on fait passer la balle par-dessus; et mal si elle donne sous la corde; mais celui-là joue encore mieux quand il pousse sa balle en sorte qu'elle rase le dessus de la corde, et qu'il sait modérer son coup de façon qu'au lieu de l'envoyer droit, elle coupe le jeu d'un côté ou d'un autre, en formant un angle relativement à la direction du terrain, et n'arrive qu'en mourant : la balle alors,

urgens proìndè ludenti corporis celeriter inflectendi necessitas; excipiendæ pilæ major industria, parque remittendæ ejusdem difficultas. Sine technis et dolo non luditur. Artis est unum oculis et corporis etiam conversione ac situ locum affectare, et mutatâ subitò docilis manûs directione alium impetere: sic ictu deluditur hostis insperato. Ad eam, quam attingere velle te simulasti arenæ partem ruit celeriter, fugientem verò aliorsùm dùm videt pilam, et insequi studet, sese subitò summoque nisu recolligit, indè rediturus quò eum error egerat præcipitem. At ille par pari referet, dolumque dolo compensabit vicissìm. Fraudis memor, hostis in eum quem mox deserueris locum sphæram mittet, quam tu non nisi veloci poplitum auxilio, anhelusque attingas. Quid plura? In eo singulari certaminis genere, totus ferè, nec sine voluptate laborat homo; exercentur intuitu oculi, impellendo brachia, manus stringendo, vociferatione et crebrâ respiratione pulmones, multiplice inflexione lumbi, femora, tibiæ et pedes cursu, ipsaque mens, dùm versat dolos, ratiocinatione.

ne faisant que très-peu de bond, oblige l'adversaire à s'élancer et à se ployer avec promptitude, et il est très-difficile de la reprendre et de la renvoyer.

Ce jeu est rempli d'art et de finesses, comme de feindre du corps et des yeux que l'on a dessein de jouer d'un côté, et de changer tout à coup de direction en jouant ailleurs. L'adversaire trompé, qui s'était avancé rapidement où vous aviez paru disposé à porter votre coup, est obligé de revenir précipitamment et à perte d'haleine d'où son erreur l'avait conduit. Il vous rendra bientôt la pareille; bientôt, se ressouvenant de la supercherie, il enverra la balle à la place que vous venez de quitter, et vous serez contraint à votre tour de courir et de vous essouffler pour y revenir. Ce singulier genre de combat ne se donne pas sans plaisir; quoique l'homme y travaille presque tout entier, ses yeux sont perpétuellement occupés, ses bras dans un mouvement continuel; ses mains se serrent; ses poumons sont agités par sa voix et sa respiration fréquente; son corps et ses reins, par la multiplicité d'inflexions qu'il est obligé de faire; ses jambes et ses pieds, par sa course et ses pas précipités : enfin son esprit s'exerce à chercher les différentes ruses qu'il emploiera pour enlever la victoire à son ennemi.

IV.

Sanitati servandæ convenire exercitium nemo non fatetur. Illud quantæ sit in firmando corpore utilitatis ipsa docet natura, quæ infantibus et pueris tantam indidit, pro ratione ætatis, ad motum propensionem. Naturâ duce, currunt, saltant, colluctantur lascivientes illi naturæ palæstritæ. Annon idem in junioribus quibuslibet animalibus observare est? Certo sanè indicio, motum esse corpori fovendo et roborando maximè idoneum ac necessarium : sin minùs, novercam ageret, non matrem, optima natura, quæ nos ad exercitationis ferè continuæ laborem, eâ præsertim ætate impelleret quâ loquenti illi soli libentes auscultamus. *Eatenùs sanum est corpus, quatenùs à plethorâ immune. Plethoram imminuit exercitatio : facilis est et in promptu consequentia.* Labore musculi in validiores cientur motus. Ab iis vasa sanguinem deferentia fortiùs premuntur, et sæpiùs; indè sequitur liquidorum corporis major tritus. Quò illa

IV.

Personne ne peut disconvenir que l'exercice ne soit propre à conserver la santé. La nature elle-même nous apprend combien il est utile pour fortifier le corps, en inspirant aux plus jeunes enfants cette propension à se donner sans cesse du mouvement proportionnément aux forces de leur âge. C'est elle qui les porte à courir, à sauter, à lutter entre eux, à s'exercer de toutes les manières. Ne remarque-t-on pas la même chose dans les jeunes animaux? C'est un indice certain que le mouvement est propre et nécessaire à entretenir et à fortifier les facultés physiques: autrement, la nature, cette mère si tendre, ne serait plus envers nous qu'une marâtre, de nous pousser continuellement vers la fatigue de l'exercice, à un âge où l'on est si docile à ses moindres impulsions. *Moins le corps est sujet à la pléthore, mieux il se porte. L'exercice la diminue : il est facile d'en déduire la conséquence.* Le travail donne aux muscles des mouvements plus rapides et plus développés, qui agitent plus fortement et plus souvent les vaisseaux où le sang circule : il en résulte un battement plus grand dans les parties liquides; plus elles ont

subiguntur exactiùs, eò secretionibus ipsique nutritioni aptiora evadunt. Nec sunt hæc verba vocesque tantùm : à labore etiam duro corpus uberiùs nutritur. Dubitas? Experientiam consule, et ipsis saltem crede oculis. Quâ proportione pars quælibet corporis exercetur et laborat, eâ vires acquirere illam videbis. Quàm lata sunt remigibus pectora! Quales ostentant humeros bajuli! quos dorsi lumborumque habent musculos! Cantatoribus quale pulmonum robur! quæ vox Stentorea! Quàm lacertosa sunt crura et femora lecticariis! Quàm invicta demùm pilâ ludere solitis pugni firmitudo! Hæc omnia quid præstat? labor, exercitium. Quæquidem quâ ratione novi et uberioris pabuli accessione corpus roborant, eâdem eliminandis residuis à nutritione succis, id est, fovendæ perspirationi inserviunt. Rheumatismum facit serum mordax in membranas musculosque delapsum. Extra cancellos errare gestienti sero favet sanguinis spissioris, et idcircò tardioris, mora in vasis capillaribus. Hanc

d'activité, plus elles deviennent propres aux sécrétions et à la nutrition elle-même. Ce ne sont pas là de vains propos et des paroles en l'air. J'ai dit que l'exercice, même violent, contribue à l'accroissement du corps. En doutez-vous? consultez l'expérience, et croyez-en du moins vos yeux. Vous verrez que la partie du corps qui travaille et qui s'exerce le plus prend des forces en raison de son exercice et de son travail. Quelles larges poitrines chez les rameurs! Quelles épaules, quels muscles de dos et de reins chez les portefaix! Quels poumons, quelle voix de Stentor chez les chanteurs! Quels nerfs dans les jambes et dans les cuisses chez les porteurs de chaises! Quelle fermeté de poignet, enfin, chez les hommes qui ont l'habitude de jouer à la paume! D'où cela vient-il? du travail, de l'exercice qui, d'un même moyen, disposent le corps à recevoir une nourriture nouvelle et plus abondante, et favorisent l'évacuation des sucs qui cessent d'être nécessaires à la nutrition, en entretenant la transpiration. Le rhumatisme est l'effet d'une sérosité mordante qui tombe sur les muscles et les membranes. Le sang, devenu plus épais, et conséquemment d'une circulation plus lente dans les vaisseaux capillaires, favorise par son ralentissement les efforts de la liqueur séreuse

sequitur, haud aliter ac in lacte concrescente, seri acrioris, coeuntibus simul aliis sanguinis partibus, expressio et expulsio. Sic solitis vasis exterminatus, inviis invitisque partibus sese insinuat acer ichor, ingratus hospes, triste relicturus extortæ hospitalitatis pretium. Quis sanæ mentis non sentit illum rheumatismi recidivæ minùs futurum obnoxium qui pessimi morbi causæ prospicere noverit, eam conciliando vasorum fibris firmitatem quæ par sit attenuando sanguini : undè liquidorum corporis fluiditas major, faciliorque proindè eorumdem per cutis spiracula exhalatio. Quod à pilæ exercitio contingere nullus non fatebitur.

V.

Pessimè de rheumatismi causâ ille judicat qui caput incusat. Delirantibus aliis partibus, insons alia damnatur. At in capite non raró incipit, qui ad alias partes derivatur deinceps morbus. Indè illius mores inferas, non causam. Ventriculus im-

à s'écarter de ses voies naturelles : elle est de suite pressée et poussée par les autres parties du sang qui s'agglomèrent, ainsi que cela arrive dans la coagulation du lait. Chassée de ses canaux ordinaires, cette liqueur séreuse, âcre et salée, s'insinue de force dans des parties qui ne sont pas faites pour la recevoir, comme un hôte ingrat qui laissera une triste récompense de l'hospitalité qu'il aura prise de force.

Peut-on, raisonnablement, ne pas sentir qu'on sera moins exposé au retour du rhumatisme en sachant prévenir la cause de ce mal détestable, et en donnant aux fibres des canaux une fermeté suffisante pour contenir le sang; ce qui procurera aux parties liquides du corps plus de fluidité, et facilitera davantage l'évacuation à travers les pores de la peau. Personne ne peut nier que l'exercice de la paume fasse obtenir cet avantage.

V.

C'est très-mal connaître la cause du rhumatisme, que d'en accuser la tête; c'est lui donner un tort qu'elle n'a pas. Mais, dira-t-on, il n'est pas rare qu'une maladie qui commence par la tête se répande dans les autres parties du corps. Vous tirerez de là induction pour les habitudes de

fit levior, exercitatos vix fatigat, imò sine lassitudine oblectat. Aliundè verò, est modus in rebus. Non feret bovem qui tulit vitulum. At, instabis, ut quid illud præcavendo rheumatismo adhibere, à quo sæpissimè idem morbus desumit originem? Æstate, etiam immoto corpore et quieto, vel lenior aura zephyri lassitudines inducit et rheumatismum, quantò magis, ubi à violentiore exercitio corpus incaluerit. Nec illud diffitemur. Zephyrum tamen idcircò, aut exercitium ne crimineris. Hoc ubi contingit, solus ille culpandus est qui sudoribus, aliundè salubribus, cum diffluat, non novit sibi à frigore aeris præcavere. Hunc in finem familiaris est pilâ ludentibus cautio quædam, quam omittere fortè crederes. Solent illi, finito certamine, casam arenæ vicinam celeres petere, et citò depositis sudore madentibus ponderosisque indusiis, indusias

vail pénible. Oui, mais pour ceux qui n'y sont pas accoutumés; la pratique le rend léger : il fatigue à peine ceux qui en ont l'habitude; que dis-je? il les amuse sans aucune lassitude. Du reste, il faut de la modération dans tout, et l'usage n'est point l'abus; il ne faut pas porter au delà de ses forces.

Mais, direz-vous encore, vous donnez pour remède préservatif du rhumatisme ce qui précisément peut le faire naître. Dans le beau temps, lorsque le corps est tranquille et dans un repos absolu, le plus léger coup d'air vous cause un refroidissement et un rhumatisme; à combien plus forte raison lorsqu'on se sera échauffé par l'exercice le plus violent! Cela est vrai; mais gardons-nous d'accuser l'air ou l'exercice. Lorsque ce malheur arrive, il ne faut inculper que le joueur, qui, couvert de sueurs, d'ailleurs salutaires, néglige de se garantir des impressions trop froides qui peuvent le frapper. C'est pour cela que les joueurs de paume prennent une précaution que l'on croit peut-être qu'ils oublient. Aussitôt la partie finie, ils courent vite à une petite cabane voisine du jeu, et là, se dépouillant de leurs chemises trempées, chargées de sueurs, ils s'enveloppent de linge bien sec : les pores res-

siccas induere; undè exhalandis humoribus nullus obex, et viæ patentiores.

Ergo è rheumatismo recreatis pila prophylacticum.

Proponebat Parisiis Florentius-Carolus Bellot, Abbavillæus, celeberrimæ Facultatis parisiensis baccalaureus medicus.

A la suite de cette thèse se place naturellement un extrait de l'*Hygiène* du docteur Geoffroy, poëme dont la belle latinité n'eût pas été désavouée par les écrivains du siècle d'Auguste. Que M. Geoffroy soit parvenu à revêtir de tous les ornements poétiques un sujet qui en paraît, au premier abord, si peu susceptible, je ne m'en étonne pas : le dieu de la médecine étant aussi celui de la poésie, le docteur a écrit sous sa double influence ; et l'on ne sait lequel est le plus digne de nos hommages, du médecin ou du poëte.

tent dilatés, et il ne se fait aucun obstacle au complément de la transpiration.

Donc la paume est un préservatif contre le rhumatisme.

DE MOTU.

Adsis diva Salus? non sine numine quondam
Semina morborum, sub corpore condita, nôrant
Graiorum medici assiduo rescindere motu,
Membraque prædurâ sarcire infirma palæstrâ.
Nec minùs hâc grandi medici nunc arte valerent,
Si non imbelles ægrorum solveret artus
Regnities. At nunc quis dives membra movere
Nititur, aut pedibus manibusve inglorius uti?
Ecce valens juvenis rhedâ resupinus inerti,
Orbatus veluti pedibus, defertur, et idem
Vestibus immotus, trepidantibus undique servis,
Induitur : tu sculpta putes simulacra Deorum
Quæ cultu insano exornat devota sacerdos.
Non ea Graiorum invictas vecordia mentes
Mollierat; luctâ, cursu, contendere et armis,
Aut pugnare manu, validis certare lacertis,
Et medios inter populi plaudentis honores
Fessa coronari victrici tempora lauro,
Hæc fuit heroum virtus, hæc gloria. Quantùm

DE L'EXERCICE.

FRAGMENT DU POEME DE L'*Hygiène*, TRADUCTION DU Dr DELAUNAY.

Déesse de la Santé, c'est sans doute par ton inspiration divine que les médecins grecs de l'antiquité prescrivirent l'exercice comme un puissant moyen de détruire les germes cachés des maladies, et firent servir les jeux violents de la gymnastique à fortifier les tempéraments faibles et délicats. Les modernes eux-mêmes ne tireraient pas moins d'avantage de cet art salutaire, si leurs malades n'étaient entièrement asservis au joug de la mollesse. Mais est-il de nos jours quelque homme opulent qui veuille prendre quelque exercice, et qui ne se crût avili de faire un usage tant soit peu laborieux de ses membres efféminés ? Voyez avec quel air de nonchalance ce jeune homme plein de santé se fait traîner dans une voiture à ressorts. Voyez-le à sa toilette occuper une troupe de valets, et se faire vêtir comme un impotent. Qui ne le prendrait pour l'idole d'un dieu du paganisme que la superstition s'occupe à parer de ses propres mains ? La race mâle et courageuse des Grecs ne se laissa point séduire par les vains attraits d'un luxe et d'une mollesse semblables. Leurs plus fameux héros mettaient leur plaisir et leur gloire à se présenter dans la lice, à se disputer le prix de la course, de la lutte et du ceste ; à se voir couronnés vainqueurs au milieu des applaudissements d'une foule de spectateurs. Voilà de quelle manière ils s'ouvrirent les routes de l'immortalité. Ces peuples avaient

Corporis ad vires præstet mentisque vigorem
Motus, ab antiquo servabant Pœone Graii.
At mala, neglecto motu, quanto agmine surgant,
Multiplices quantùm mortalia corpora vexent
Passibus occultis et cæco tramite morbi,
Carmine quis vates unquàm comprendere posset?
Scilicet humorum moles, quæ vasa liquore
Dissimilis vario irrorat, sincera perenni
Stat motu; motu variæ, quas aggerit alveo,
Atque simul cogit, partes conflantur in unam
Materiem, sensìmque sibi similantur, eumdem
Jam referunt succum, tritu cursuque subactæ.
Desinat intereà motus, fluxuque liquoris
Cesset ab assueto moles, disjuncta coibit
Altera pars, tenuis disrupto dùm altera nexu
Mutatâ in vapidam convertitur indole lympham.
Sic et sæpè vides secto de vase cruorem
Fluxibus æquatis, unâque erumpere formâ;
Sanguinis est eadem facies, similisque videtur
Materies; internus ubi calor avolat, idem
Deficiente coit motu, massamque coactus
Efformat, rigidum quæ possit vincere cornu;
Lympha simul massæ discreta supernatat, omnis
Vertitur humoris moles, nec sanguis, at ichor
Ater, et in putrem citò dissolvendus amurcam.
Nec minùs hæc eadem, sed vi majore, perennis
Exerit in vivâ motus compage liquorum.
Ille potest rutilum candenti è lacte cruorem
Elicere; immenso cursu per vasa, per ampla

appris des enfants d'Esculape quels heureux effets produit l'exercice sur les facultés du corps et de l'esprit.

Mais qui pourrait décrire le nombre de maladies dont le défaut d'exercice est la source? Quel poëte pourrait faire assez de vers pour détailler la multitude d'infirmités qui mine sourdement le corps des humains trop adonnés au repos? D'abord, ce n'est qu'à la faveur d'un mouvement continuel que la masse totale des humeurs se conserve dans toute sa pureté, et qu'elle fournit abondamment aux vaisseaux les différentes liqueurs dont ils opèrent les sécrétions. C'est par le mouvement que les parties hétérogènes qui composent cette masse s'unissent, s'assimilent, s'identifient. C'est par leur circulation perpétuelle et par l'action des vaisseaux qu'elles sont atténuées et forment ensemble un suc vivifiant. Que le mouvement cesse, que le cours des liqueurs soit interrompu, leurs principes se sépareront; les uns se coaguleront, tandis que les plus déliés, manquant de consistance, se convertiront en une lymphe sans force et sans énergie. C'est ainsi qu'à l'ouverture d'une veine on voit le sang sortir sous une forme et sous une couleur si constamment les mêmes, qu'on le prendrait pour un liquide simple et sans mélange. Cependant, à peine a-t-il perdu sa chaleur et son mouvement interne, qu'il se fige, qu'il se caille, qu'il devient un corps solide capable de se racornir. En même temps la partie lymphatique, séparée de ce marc épais, lui surnage. La décomposition est manifeste; ce n'est plus du sang, c'est une matière bourbeuse et noire qui sera bientôt infecte et corrompue. Tels et plus puissants encore sont les effets que produit la continuité du mouvement sur les liqueurs qui circulent dans un corps animé. C'est elle qui change une substance blanche et laiteuse en un liquide rouge et vermeil. C'est par une longue suite de

Pectora, per varios artus, cunctique recessus
Corporis affusum subigit, mutatque subactum
Chyliferum laticem, è chylo fit sanguis, eodem
Servandus motu quo primùm nascitur : omnis,
Impulsu stimulante, liquor de fonte cruoris
Exoritur, jecoris subiens oleosa canales
Bilis, et assiduo quem glandula gurgite fundit
Pancreatis liquor, et cerebri purissima lympha.
Sanguinis ad cursum fovet, internosque liquorum
Accelerat motus, quâ corpora nostra moventur,
Actio : si curris, celeri salit impete pectus,
Cor validè pulsat, turgescunt sanguine vasa,
Mentiturque febrem repetito verbere pulsus.
Non secùs inciso stillantem è vase cruorem
Motibus accelerant digiti, fluxuque perenni
Exsilit alterno motûs cruor ordine pressus.
Scilicet oppositis flectuntur membra vicissìm
Funibus; hi, densis fibrarum fascibus, artus
Contracti adducunt; curtatæ crassior exstat
Carnea compages fibræ, vicinaque mole
Vasa premit, motumque alterno promovet ictu.
Pellitur hinc sanguis; pulsi sua vasa liquores
Præcipiti pede percurrunt, attritaque motu,
Hinc subit humorum facilè sua munia moles.

filtration à travers les canaux, la poitrine, les m bres et les parties les plus intimes du corps humain, que le chyle, fortement broyé, se convertit en sang. Celui-ci, lui-même, ne conserve sa nature qu'à la faveur de l'action constante qui le fit ce qu'il est. C'est par le mouvement, enfin, que les différentes liqueurs se séparent de la masse commune; que la bile onctueuse pénètre l'organe du foie; que le suc pancréatique va se perfectionner dans la glande qui le fournit; que la lymphe la plus subtile et la plus pure émane de la région du cerveau. Mais, n'en doutez pas, c'est par l'exercice extérieur du corps que s'entretiennent, et la circulation des humeurs, et leur mouvement insensible de liquidité; le souffle de la respiration est plus vif, les battements du cœur sont plus forts, le gonflement des veines est plus considérable, les pulsations du pouls sont plus fréquentes quand vous courez, ou que vous venez de courir; l'émotion dans laquelle vous êtes imite celle que produisent les accès de la fièvre. Ainsi voit-on que, dans une saignée, le roulement d'un étui dans les doigts accélère l'affluence du sang. La compression alternative que l'action et la réaction des muscles lui font éprouver rend son jet plus fort et plus continu : car nos membres ne se meuvent que par l'extension et le raccourcissement successifs des muscles. Les faisceaux de fibres qui les composent se contractent, pour que le membre puisse se replier sur lui-même. Cette contraction ramasse et gonfle leurs parties charnues. Celles-ci compriment les vaisseaux voisins, et cette compression alternative accroît le mouvement des liquides. Par ce moyen, le sang coule avec plus de rapidité; les liqueurs enfilent plus promptement leurs canaux sécrétoires, et la masse totale des humeurs, mieux travaillée, devient plus propre à remplir les vues de la nature.

Quam juvet assiduo membra exercere labore
Indè vides, puro quò sanguis vasa liquore
Impleat, æquali quò cursu vasa salutet,
Immensosque sinu mittens ex ubere rivos,
Fæcibus expurget nocuis turgentia sorde
Viscera. Sed torpent segni si membra quiete,
Stagnat iners, nullo propulsus verbere, sanguis,
Aggestusque brevì concrescit; vasa tumore
Multiplici surgunt; vix corpore glandula toto
Antiquum tribuit lymphæ jam pervia callem;
At tumet infarctu, et manibus tractata resistit.
Adde quod è toto pellendæ corpore sordes,
Tum quas per renum tubulos urina propellit,
Tum quæ materiem præstant sudoris, hiatu
Multiplici pellis raptæ, tum crassius alvi
Magma, sibi incassùm concessa ad viscera pulsent.
Motus languet iners, hærent; impura cruoris
Immotis repit fex vasibus: unda paludis
Sic stagnat vitiata luto, tetràmque mephitim
Exhalans, latè loca cuncta putredine fœdat.

Inde mali soboles quàm dira liquoribus instat!
Ergo suæ potiùs nunc desidis otia vitæ,
Non fortunam incuset iners, dùm glandula duro
Tubere consurgens, infarctis ilia succis
Obstruit, aut vario moles aggesta liquorum
Viscere decumbens, vomicam inflammata latentem
Excitat. Ille melancholico mœrore gravatus,

Vous voyez par là combien l'exercice habituel du corps est essentiel à la conservation de la santé; combien il est nécessaire, pour que le sang se maintienne dans toute sa pureté, pour qu'il circule d'une manière égale dans les vaisseaux, pour qu'il puisse suffire à cette quantité prodigieuse de sécrétions qui purgent les viscères des superfluités dont ils regorgent. Mais, si vos membres s'énervent dans un lâche repos, le cours de votre sang se ralentira bientôt. Il se coagulera dans les canaux, qu'il engorgera; il y formera des concrétions et des tumeurs opiniâtres et multipliées : à peine restera-t-il dans tout le corps quelques glandes au travers desquelles la lymphe puisse librement circuler. Les autres s'obstrueront et se durciront sensiblement. Autre danger : c'est que les différentes déjections dont il faut que le corps soit purgé se porteront en vain vers leurs organes excrétoires. Ces flots de liqueur qui doivent passer des reins dans la vessie, ces âcretés qui doivent s'exhaler par les voies de la transpiration, le résidu grossier des aliments lui-même, n'auront plus qu'un cours irrégulier et languissant; ils reflueront même en partie dans la masse du sang, qu'ils infecteront. C'est ainsi que, faute de mouvement, l'eau d'un marais devient bourbeuse et répand au loin ses exhalaisons pestilentielles.

Quelle horrible dépravation ne se met pas dès lors dans toutes les liqueurs! Ce n'est donc point à sa malheureuse destinée, mais à son indolence, à sa mollesse, à son oisiveté, que doit s'en prendre ce mortel efféminé, lorsque des engorgements glanduleux viennent à produire des obstructions dans ses viscères, lorsque ses humeurs épaissies forment secrètement dans son intérieur des dépôts inflammatoires. Accablé de tristesse et de mélancolie, et traînant

Siccaque vix croceis condens sub pellibus ossa,
Artis tandem implorat opem, sed sæpiùs eheu!
Ars nequit infixas altè medicamine morbi
Vellere radices; nil jam, nil pharmaca prosunt,
Poculaque et duro stibium cum marte subactum.
Hanc solus potuit motus prævertere labem,
Solus et hanc posset nunc vincere; sed tonus omnis
Deficit in solidis, nec inertia vasa liquores
Concretos possunt dissolvere; quippè quiete
Laxantur nimiâ imbelles, nec jam sua fibræ,
Ut priùs, exercent contractis munia villis:
Languida vix pellunt spissatum vasa cruorem.
Quî possent obices repetito tollere nisu?
Nulla salus superest; at nervis membra solutis
Sæpiùs ignavo languent oppressa stupore.
Sola manet, sed proh! qualis quàmque horrida vita!
Tristis et immiti magis anxia funere vita!
Sic patitur miserandus iners qui mollia motu
Vix lassare levi quondam sua membra volebat,
Antiquasque luit, morbo nunc vindice, noxas.

Ergo age, ne duro timeas compellere motu
Membra, nec assiduis firmare laboribus artus.
Certa tamen motûs lex esto, certa quietis,
Nec fessum lasses nullo moderamine corpus.

à peine un squelette recouvert d'une peau sèche et tannée, ce malheureux implore enfin les secours de l'art. Mais ce n'est, hélas! que trop souvent en vain! souvent il n'est plus au pouvoir de l'art d'arracher les profondes racines qu'a jetées le mal. Les remèdes les plus actifs, les dissolvants les plus vigoureux, le mars (1) et les minéraux eux-mêmes paraissent sans vertu, demeurent sans effets. L'exercice lui seul eût été capable de prévenir de si grandes infirmités; lui seul pourrait encore les dissiper, si les fibres n'eussent entièrement perdu leur ressort, s'il restait aux vaisseaux assez de force et d'action pour dissoudre les concrétions qu'ils renferment; mais le trop de repos, l'inaction trop constante, ont produit un relâchement général; les contractions ne s'opèrent plus au besoin; les fonctions animales sont pour la plupart interrompues. Comment, en effet, les vaisseaux auraient-ils la force de vaincre les obstacles qui se sont formés? à peine ont-ils celle de faire circuler le sang qui s'est épaissi. Le moribond se bercerait donc en vain de quelque espoir. L'affaiblissement de ses nerfs tient ses membres dans l'engourdissement et la stupeur. Il n'a plus qu'un souffle de vie. Mais quelle triste existence que celle à laquelle la mort est préférable! Tels sont les cruels tourments qu'éprouve le lâche sybarite qui craignit autrefois de s'exposer à la plus légère fatigue. C'est avec usure que les maux présents lui font payer ses fautes passées.

Courage donc, ô mortels! ne redoutez pas les exercices même laborieux. Sachez endurcir vos membres par un travail assidu. Soumettez cependant aux lois de la modération l'action et le repos, et n'allez pas, sans règle et sans mesure, vous accabler de lassitude.

(1) *Mars*, dit le Dictionnaire de l'Académie française, dans l'ancienne nomenclature chimique, signifiait *le fer*, et l'on donnait le nom de *mars* à tous les médicaments dans lesquels il entrait du fer : *Il prend de la teinture de mars ; du safran de mars.*

Un médecin a composé ce beau morceau de poésie latine sur les avantages inappréciables de l'exercice : un autre médecin l'a traduit en français; et, pour montrer combien son opinion est conforme à celle de son illustre confrère, il a fait précéder sa traduction des réflexions suivantes :

« Le meilleur régime, les meilleurs aliments, « le genre de vie le plus analogue aux différents « tempéraments, seraient cependant inutiles pour « la conservation de la santé, si les affections « déréglées de l'âme en empêchaient l'heureux « effet, si l'exercice convenable du corps ne le « déterminait. C'est cette considération qui rendit « les médecins de l'antiquité si zélés partisans « de l'art de la gymnastique, qui, tout en for- « tifiant les membres et les viscères, dissipe les « ennuis, charme les soucis et distrait l'imagi- « nation de cette foule de passions auxquelles « l'oisiveté donne tant de consistance. *Hippo- « crate*, qui semble avoir été le médecin des « hommes de tous les âges, de tous les tempé- « raments, de toutes les conditions, de tous les « siècles, et dont les écrits deviennent plus lu- « mineux à mesure que nos connaissances se « fortifient et que l'expérience nous éclaire; « *Hippocrate*, dis-je, recommandait l'exercice en

« santé comme en maladie. Il le regardait comme « un remède préservatif et curatif tout ensemble. « Il en a fait le fondement de son hygiène : il « eut le bonheur d'être écouté. Les anciens Grecs « avaient tant de goût pour les exercices du « corps, que ce père de la médecine n'a pas eu « besoin de leur dire un seul mot sur les moyens « de se garantir du froid en allumant des feux « pendant l'hiver. C'est dans les mêmes vues et « dans les mêmes principes d'un zèle éclairé que « *Galien a fait un traité particulier du jeu de* « *paume*, comme d'un exercice très-salutaire. « Mais en vain les personnes riches de nos jours « s'entendent-elles mille fois répéter par leurs « médecins qu'il faudrait qu'elles prissent plus « d'exercice; que ce n'est qu'à sa faveur qu'elles « peuvent espérer de digérer cette prodigieuse « quantité de nourriture, plus sensuelle que sa- « lutaire, dont elles se remplissent l'estomac : « la mollesse l'emporte sur l'intérêt; la gym- « nastique des anciens, dont *Mercurialis* a fait « un ouvrage si curieux, est regardée par les « modernes comme un recueil d'usages barbares, « indignes d'un siècle poli : il ne nous en reste « que quelques vestiges. Cependant cet objet « mériterait peut-être plus qu'on ne pense « l'attention du gouvernement. »

Depuis notre édition de 1806, et surtout depuis celle de 1824, l'attention générale s'est tournée vers la gymnastique, et la paume n'a pas été oubliée. Les successeurs des docteurs Bellot, Delaunay, Geoffroy, ont suivi le mouvement. Leurs bons conseils ont porté leurs fruits, non pas peut-être autant qu'on aurait pu le désirer, mais assez cependant pour opérer de notables changements dans l'éducation de la jeunesse et faire espérer beaucoup de l'avenir. Il entrait donc dans mon sujet de consigner ici sommairement les écrits de ces hommes de science et de bon sens. Leurs suffrages, si multipliés, si bien exprimés, parleront plus haut que toute mon éloquence poétique.

Bailly, D. M., *Coup d'œil sur l'histoire de la gymnastique*. Paris, impr. de Fain, 1817, in-8° de 16 pages.

Bégin, D. M., *Mémoire sur la gymnastique*, dans lequel on démontre l'utilité des gymnases chez les nations modernes, et l'heureuse influence qu'ils peuvent exercer sur la santé et les facultés morales des hommes. — Brochure de 30 pages in-8°. Paris, imprimerie de Panckoucke, rue des Poitevins, n° 14, 1823.

Clias, professeur gymnasiarque de l'Académie de Berne. Voyez, plus loin, *Callysthénie*.

Daignan, D. M. *Gymnastique des enfants convalescents, infirmes, faibles et délicats*. — 1787. Paris, Lami, quai des Augustins.

Paul Féval a donné un traité de gymnastique, avec figures sur

bois dans la *Santé universelle*, journal mensuel, par le Dr Jules Massé, 1853.

Goubert (Jean-Baptiste), Thèse soutenue le 10 fructidor an XIII (28 septembre 1805), nº 57, in-4º, sur la gymnastique médicale ou l'influence de l'exercice sur l'économie animale.

Honoré (Antoine), *de Exercitatione corporis quoad prophylaxim consideratâ*, *Auctore Honoré*, D. M. — An XI, 2 feuilles in-4º, nº 223.

Journal des sciences médicales. « Le plus beau des exercices de la « gymnastique moderne est le jeu de la courte-paume. — 6e année, 68e numéro, août 1821, page 167.

Junod, professeur de gymnastique, *Considérations sur la gymnastique.* — Paris, in-8º et in-16.

Londe (Charles), D. M. *Gymnastique médicale, ou l'Exercice appliqué aux organes de l'homme, d'après les lois de la physique, de l'hygiène et de la thérapeutique.* — Paris, 1821, 1 vol. in-8º de 351 pages; chez Croullebois, rue des Mathurins, 17.

« L'origine de la gymnastique médicale, » dit M. Londe dans son Introduction, « se perd dans « la nuit des temps. Les Grecs font honneur de « son invention à Asclépias, Ἀσκληπιάς (1). Le « nom de ce grand homme fut défiguré. Les « latins le nommèrent *Æsculapius*, d'où nous est « venu le mot *Esculape*. Tout le merveilleux « des mythologues environne son berceau. Il en

(1) Asclépias naquit en Thessalie, 1321 ans avant notre ère vulgaire. Il avait été disciple de Chiron.

« fut de même de Médée, qui fut considérée
« comme une magicienne, parce que, douée de
« lumières supérieures à celles de son siècle, en
« ramenant, par l'application d'un système bien
« combiné d'exercices, des hommes perdus de
« mollesse à la santé la plus florissante, elle pa-
« raissait, aux yeux du vulgaire, ne les arracher
« que par enchantement aux infirmités d'une
« vieillesse précoce. *Medea hominibus juventutem*
« *restituisse, et in robustiorem eos ætatem re-*
« *traxisse fingitur; propterèaque eam veneficam*
« *fuisse aiunt. At non est ita. Fuit femina pru-*
« *dens, quæ exercitationibus gymnasticis molles*
« *et effeminatos, otioque corruptos, ad integram*
« *sanitatem traduxit* (1). » (Plempius.)

A la page 136 de sa *Gymnastique médicale*, M. Londe se résume ainsi :

« Les différents jeux que nous venons d'exa-
« miner : marche ou promenade à pied, danse,
« course, saut, chasse, escrime, natation, lutte,
« pugilat, pancrace, disque, palet, boules, quilles,
« les exercices de la balle sous leurs différentes
« formes, entretiennent plus ou moins en action
« les muscles du tronc, des membres thoraciques

(1) Plempius, médecin, né à Amsterdam en 1601, a exercé à Bologne.

« et abdominaux. Quelques-uns même perfec-« tionnent l'organe de la vue, procurent une con-« versation agréable, occasionnent même assez « souvent une action assez forte des organes de la « voix, nécessitée par les cris et les appels des « joueurs. La plupart causent beaucoup de gaieté « et conviennent particulièrement aux jeunes gens « à cause de la vivacité des mouvements et de « l'extrême agitation qu'ils occasionnent. On peut, « ajoute M. Londe, appliquer ce que je viens de « dire à la paume des modernes, que je passe sous « silence, parce qu'elle diffère seulement du ballon « des anciens par la raquette qui sert à lancer la « balle et par le volume beaucoup moins consi-« dérable, du projectile (1). »

Telle a été de tout temps l'opinion des médecins sur l'exercice, et notamment sur la paume. Pour moi, j'ai donné sur ce jeu des recherches faites dans des moments de loisirs : j'ai composé quelques vers à ce sujet, sans aspirer, en aucune

(1) Voici l'opinion de la Faculté de médecine de Paris sur l'écrit de M. Londe : « C'est la gymnastique étudiée dans ses rapports avec l'hygiène et appliquée à l'homme sain, qui fait l'objet de cet ouvrage. Il est divisé en huit chapitres ; dans les six premiers, l'auteur traite du mouvement en général, classe les exercices, indique les effets généraux propres à chaque classe. Il passe ensuite à l'examen des exercices compris dans chacune ; il donne leur origine, en dé-

manière, à la réputation de poëte : *Nomen adoratum quondam*, dit le père Vanière, *nunc penè procaci monstratum digito.* Enfin, dans ce petit ouvrage, j'ai moins eu en vue de convertir les personnes d'un âge mûr, qui n'aiment pas les exercices, que d'en inspirer le goût salutaire aux jeunes gens, et surtout de justifier aux yeux des amateurs leur amour pour un jeu dont l'origine se perd dans la nuit des temps; que l'on voit en vigueur chez tant de peuples; recommandé par les oracles de la médecine; pratiqué par tant d'illustres personnages; célébré par les plus grands poëtes et les meilleurs historiens, tant anciens que modernes; consacré enfin par une disposition spéciale du Code civil, lequel protége, en termes formels : « *Les jeux propres à exercer au fait des armes, les courses à pied ou à cheval, les courses de chariot*, LE JEU DE PAUME. » (*Titre* XII, *chapitre* Ier *du Code civil.*)

Cette disposition législative, en vigueur de-

---

crit les procédés pratiques, en spécifie les effets. Ce travail est d'autant plus intéressant, que les ouvrages de gymnastique anciens ne sont pas au niveau de la science, que le petit nombre d'écrits modernes ne présente qu'un recueil d'exercices sans aucune indication de leurs rapports avec l'hygiène, par conséquent privés de leur plus grand intérêt.

Signé : « CHAUSSIER, ESQUIROL ET DUMÉRIL. »

puis un demi-siècle, n'est que la continuation de celles de temps plus reculés ; nous citerons seulement les suivantes :

Lettres patentes du roi François Ier, du 9 novembre 1527, portant que tout ce qui se jouera au jeu de paume sera payé à celui qui gagnera comme une dette raisonnable et acquise par le travail, et que, pour éviter les procès qui pourraient naître pour raison de ce jeu, Sa Majesté établit un maître gardien général des gages pour toutes les villes du royaume, lequel commettra gens solvables par tous les jeux de paume, dont il répondra. Ordonne que ces gardiens seront tenus de payer deux jours après les parties dont ils auront répondu ; qu'en cas de contestation, la preuve se fera par témoins au nombre de quatre, et qu'ils auront d'attributions quatre deniers par livre.

(Tome II des *Bann. du Châtelet*, folio 232.)

Autre ordonnance du roi, du 8 octobre 1588, qui défend à tous maîtres de jeux de paume de recevoir ès heures du service divin, ès dits jours, aucuns personnages, de quelque qualité qu'ils soient.

(Tome IV, page 222, des Ordonnances des rois de France, recueillies et mises en ordre par Fontanon, en 4 vol. in-fol.)

Règlements, sur la fin du règne de Louis XIII,

qui permettent la paume, le mail et tous les autres jeux semblables qui exercent le corps, le fortifient et le conservent en santé.

(Tome Ier, pages 480 et 487 du *Traité de la police*, de Delamarre, 4 vol. in-fol., 1723.)

L'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, par le président Hénault, nouvelle édition (mars 1821) augmentée de notes par M. Walckenaër, membre de l'Institut, tome Ier, p. 374, contient l'observation suivante :

« Sous le règne de Charles V, ordonnance « rendue en 1369, qui défend les jeux de hasard, « dés, tables (dames), de palme (paume), de « quilles, de palet, de billes (billard) et excite à « tous les jeux d'adresse et de force capables de « former le corps et d'exercer aux armes. Cette « ordonnance se sent bien du temps où la na- « tion n'était que guerrière. Mais, dans l'énumé- « ration des jeux défendus, on est étonné de « trouver des jeux qui n'étaient pas des jeux de « hasard, et qui appartiennent à l'esprit ou peu- « vent contribuer à dénouer le corps des jeunes « gens. »

A certaines époques, il est vrai, le jeu de paume n'était permis aux ecclésiastiques et aux magistrats que sous certaines réserves :

Ainsi (Concilium Senonense, 1429, cap. 20) : « Provideant episcopi contrà clericos qui, depositis suis vestibus in ludis vel camisiis, in *publicis locis*, ad palmam ludunt. »

Ainsi, dit M. Gaillard, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans l'*Histoire de François Ier*, t. I. p. 68, Louis XII « reprocha « vivement l'oubli des graves bienséances à deux « magistrats qu'on avait trouvés jouant à la paume « dans *un lieu public.* » C'était en 1515.

Mais il faut remarquer que le même roi Charles V, que nous venons de voir prohiber, en 1369, les jeux de paume, en fit construire un dans les dépendances de l'hôtel de Beautreillis, qui faisait partie de son hôtel Saint-Paul, dont nous avons parlé page 29. Ce jeu, placé à l'est du cimetière Saint-Paul, auquel il était contigu, avait quatorze toises et demie de long. Il fut détruit en 1554, lorsqu'on ouvrit la rue Beautreillis, sur l'emplacement de l'hôtel de ce nom.

(SAUVAL, tome III, page 470.)

La cour et les parlements pratiquaient eux-mêmes ce qu'ils défendaient aux autres. En effet, deux jeux de paume furent établis à l'entrée du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, au moment même où il n'était pas permis

d'en construire de nouveaux dans Paris. Expulsés de la ville, les amateurs se jetèrent sur les faubourgs, et principalement sur celui de Saint-Marceau. Mais ils comptaient sans le parlement, qui, le 24 mars 1530, comprit les faubourgs dans l'interdiction dont la ville était frappée, et qui, l'année suivante, rendit encore un édit portant défense d'en bâtir, sous peine de démolition de l'édifice.

(*Histoire physique, civile et morale de Paris*, Dulaure, édition de Paris; Guillaume, 1821, 7 vol. in-8, tome III.)

Dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, Paris ne s'en couvrit pas moins de jeux de courte paume.

Quant à la longue paume, nous n'avons lu nulle part qu'à aucune époque l'autorité se soit opposée à son exercice.

ÉLOGE

DE

LA PAUME[1].

PREMIÈRE PARTIE.

Muse, vous êtes jeune; il ne faut pas encore
Célébrer les héros qu'on craint ou qu'on adore.
En chaussant le cothurne on s'expose aux faux pas,
Vous craignez de tomber, ne vous élevez pas.
Du simple brodequin la forme est décevante,
N'y touchez point; trop tard naîtrait votre épouvante.
Pour vos forces prenez quelque sujet léger,
Avec un peu de gloire offrant peu de danger.
Muse, chantez la Paume. O vous dont le sourire
Accueille avec dédain le sujet qui m'inspire,
Suspendez, fiers mortels, vos graves jugements.
Le sage, comme un autre, a ses amusements (2).
Caton même jouait à la paume dans Rome (3):
N'allez pas condamner l'exemple d'un grand homme.
Quand Pope a célébré la boucle de cheveux,

Je ne chanterais pas le plus noble des jeux!
Boileau pour un lutrin emboucha la trompette;
Un lutrin, quel qu'il soit, vaut-il une raquette?
Virgile, avant *Tytire*, et les *Champs* et *Didon* (4),
Virgile, jeune encor, chantait un moucheron.
Je ne suis ni Boileau, ni Pope (5), ni Virgile;
Mais mon sujet est d'or, si mes vers sont d'argile.
Pindare éternisa par ses divins accords (6)
Les travaux glorieux, les généreux efforts
De ces triomphateurs dans les jeux Olympiques.
Pour braver d'un seul mot les rires sardoniques,
O toi qui d'Ilion as chanté les revers,
Toi dont le nom remplit tout le docte univers,
J'ose ici t'invoquer! Le choc affreux des armes,
L'horrible bruit des chars, les mortelles alarmes,
Occupent-ils toujours tes sublimes pinceaux?
C'est pour les délasser que tu peins tes héros
S'envoyant un ballon qui jusqu'aux cieux s'élance,
Retombe, et rebondit, et retombe en cadence (7).

Mais quel accord charmant vient s'offrir à mes yeux?
J'invoque des humains, et c'est parmi les dieux
Que l'objet de mes chants trouve un heureux auspice!
Dieu des vers, n'es-tu pas le dieu de l'exercice?
Tu présidais toi-même au maintien de tes lois
Dans ces jeux Pythiens où brillaient à la fois (8)
La grâce et la vigueur, et la force et l'adresse,
Présents de la nature aux enfants de la Grèce.
Comme un gage d'amour, tu leur donnas, dit-on,

Ce monument superbe où, vainqueur de Python,
Sous les traits d'un mortel ta céleste attitude
Présente à l'art moderne une éternelle étude (9);
Des Grecs dégénérés il échut aux Romains;
Il reçut quelque temps le culte de nos mains.
Dieu des jeux, dieu des vers, c'est donc sous ton empire
Que je fais résonner la raquette et la lyre.

Sortant d'un long repos, quand le chantre des bois
Fait avec les beaux jours ressusciter sa voix,
Lorsque les noirs frimats qui couvraient les montagnes
Cèdent aux doux zéphyrs errants dans les campagnes,
Quand la terre reçoit le germe des moissons,
Amateurs de la paume, écoutez mes leçons!

Heureux qui peut trouver pour ce noble exercice
Un lieu qui soit en tout à ses desseins propice,
Dont le sol aplani, mais élastique et dur,
Facilite au joueur un bond juste, un coup sûr.
Éole sur un mont souvent vous contrarie (10),
Vous craignez la naïade au fond d'une prairie;
L'un l'autre, également trop sec ou trop fangeux,
Si vous pouvez choisir, est peu propre à vos jeux.
Emparez-vous plutôt d'une belle vallée;
Dans un parc, dans un bois occupez une allée
Dont les arbres touffus, par leur ombrage frais,
Joignent à vos plaisirs le plaisir des forêts,
Aux chants du bûcheron, au bruit de l'herminette,
Quel charme d'allier les sons de la raquette!

Incliné doublement à l'aide du cordeau,
Votre plan ne craint pas qu'un sévère niveau
Tienne l'onde captive, à sa fuite s'oppose.
De cent soixante pas sa longueur se compose.
Dans un moins vaste champ votre bras raccourci
Lancerait à regret un coup trop rétréci;
Un champ plus spacieux serait peu nécessaire;
Notre force est bornée, et pour la satisfaire,
Il faut jusqu'à la fin, comme il faut au début,
Que l'on puisse viser, qu'on puisse atteindre au but,
Que de chaque côté laissant vingt pas entre elles
(Cette largeur suffit), règnent deux parallèles,
Légers sillons formant le rigoureux pourtour
De l'enceinte sacrée objet de votre amour.
De l'un à l'autre, au centre, établissez la corde
Qui sépare les camps. Repoussez la discorde,
Quand la balle est jouée, ou dessus, ou dessous,
Quand on prononce enfin ou pour ou contre vous.
Ainsi l'aire du jeu s'aligne et se partage.
D'une moins vive ardeur la reine de Carthage
De sa ville naissante élevait les remparts (11);
Mais laissons là Didon, et, sans plus de retards,
Ouvrez, amis, ouvrez votre belle carrière.
La foule se répand autour de la barrière,
Aux doux empressements d'avides spectateurs
Cédez et paraissez, jeune élite d'acteurs!
Athlètes vigoureux, au milieu de l'arène,
En deux nombres égaux le plaisir vous entraîne.
Déjà plus d'une balle a parcouru les airs :

Poussée et repoussée en mille sens divers,
Tantôt elle s'élève, et tantôt sur la terre
Frappe, bondit, retombe, et roule encor légère (12).
Les postes sont marqués. On voit six combattants
Avec ordre rangés; trois gardent les devants,
Marchent de front, bravant le sifflement des balles;
Au centre sont placés, à distances égales,
Deux voltigeurs: leur bras, aussi prompt que l'éclair,
Sans attendre le bond, prend la balle dans l'air;
Le coup en est plus fort, la chance plus certaine,
La balle perce et rend la résistance vaine.
Enfin paraît au fond celui qui, plus adroit,
D'occuper cette place a mérité le droit.
Lui seul il les vaut tous; il dispose, il gourmande,
Et, sans cesse en haleine, il presse, agit, commande.
C'est ainsi que l'on voit, dans l'ordre des combats,
Un général guider les efforts des soldats;
Il court, se précipite au fort de la mêlée;
Sa raquette fulmine et prend *quinze* d'emblée.
D'un côté, c'est *Vafrin*, *Ludiphile*, *Agathon* (13),
Pilore, *Eutrophe*, *Altus;* de l'autre, c'est *Euthon*,
Le jeune *Palmigène* et le vaillant *Pilandre*,
Romaléon, *Podoque* et le fier *Alexandre:*
Bel ensemble où paraît, entre chaque moitié,
La victoire indécise et non pas l'amitié.
Tous unis par leurs goûts, par leurs mœurs, par leur âge,
De leurs loisirs ainsi font le plus digne usage.
Palmigène a servi, mais son bras furibond,
N'ayant pas empaumé, n'atteint pas jusqu'au *fond*.

Eutrophe se présente à la *demi-volée;*
Son embonpoint le gêne, et la balle filée
Était *quinze* perdu si le rusé Vafrin,
Qui se doutait du coup, n'eût accouru soudain :
D'un heureux *entrebond* il relève la balle.
Alexandre s'avance, et, d'une ardeur égale,
Veut la rendre à Pilore. Agathon l'a prévu,
S'en empare et l'envoie à Podoque, accouru;
Mais Pilandre la pousse au distrait Ludiphile.
Altus a vu de loin ce coup trop difficile :
Sur ses rivaux Altus a cent moyens divers
Pour jouer à propos l'*avant-main*, le *revers*.
Il court à Ludiphile : « A moi, la *balle force*, »
Dit-il; et, sans attendre, il enfonce avec force
Un coup déterminé. C'en était fait, le sort
Semblait déjà sourire à ce brillant effort,
Lorsque Romaléon, maître de son courage,
Frémit et se dispose à venger cet outrage.
Il s'élance en arrière, il se plie, il atteint
La balle qui fuyait; en même temps il feint
De vouloir la *terrer*. Chacun tremble et recule:
Du jeu Romaléon est l'Achille et l'Hercule,
On le trouve partout; il joint la force à l'art,
Et pour lui dans les bonds il n'est point de *hasard*.
Il ajuste *au défaut*, par un coup limitrophe,
Non le rusé Vafrin, mais le replet Eutrophe,
Qui, surpris et pressé, redouble en vain d'efforts,
Prend la balle *du bois* et la jette au dehors.
De ce coup imprévu dépendait la partie.

Tel nous lisons qu'Énée, aux champs de Lavinie,
Rappelant la victoire et fixant les destins,
Enlevait à Turnus l'empire des Latins.

En attaque, en défense, en arrêt, en riposte,
Soit qu'on aille en avant ou qu'on garde son poste,
Dans tout ce que l'on fait il faut être attentif.
Loin d'ici ce joueur indolent, inactif,
Qui, du combat au sort abandonnant l'issue,
Se promène à pas lents, se morfond où l'on sue!
Parasites maudits, votre inutilité
Est partout le fléau de la société!

Méfiez-vous pourtant de cette pétulance
Qui souvent contre soi fait pencher la balance,
Et ne prenez jamais un coup mal à propos :
Pour tout événement soyez toujours dispos,
Le coup le moins prévu peut être le plus proche.

Ne soyez pas non plus trop sensible au reproche;
Tel vient vous gourmander, qui n'aurait pas fait mieux :
Le malheur est toujours coupable à certains yeux.

Redoutez ces joueurs qui seuls veulent tout faire,
Courent sans savoir où, frappent en sens contraire,
Pensent jouer beaucoup sans jouer jamais bien,
Se démènent sans cesse et n'arrivent à rien (14).
Tantôt, dans les accès d'une humeur indiscrète,
Ils accusent la balle et tantôt la raquette.
Compagnons importuns, aux doux plaisirs d'autrui

Que vous sert de mêler la tristesse et l'ennui?
« *Nous n'en savons pas plus.* » Eh bien! restez tranquilles,
Horace vous l'a dit; que n'êtes-vous dociles
A ses sages conseils? Quels plaisirs, quels appas
A donc pour vous un jeu que vous ne savez pas?
Mais non, si de la paume on vous prescrit l'usage,
Si vous l'aimez enfin, le parti le plus sage
Est d'aller vous instruire, et, par quelque leçon,
Des autres amateurs vous mettre à l'unisson (15).
Que de ses facultés chacun prenne avantage;
De ses dons la nature a voulu le partage:
L'un obtint la souplesse et la dextérité;
L'autre la force; un autre eut la légèreté.
Je vois l'un dominer par sa grande stature,
L'autre, plus ramassé dans sa courte structure,
N'en est que plus nerveux; l'un atteindra plus haut,
Mais l'autre franchira plus d'espace en un saut,
Celui-ci sans efforts se déploie avec grâce,
Se dessine en jouant; celui-là reste en place;
Son corps est immobile, et son bras seul se meut;
Sous ces divers aspects ne s'offre pas qui veut:
Les préceptes sont bons; meilleure est la pratique,
Et c'est sur le terrain qu'on apprend la tactique.

Qu'un ensemble parfait des mouvements du corps
Dans un juste équilibre agite ses ressorts;
Jouez d'aplomb; ce n'est qu'en dernière ressource
Qu'on peut risquer de prendre une balle à la course.

Placez-vous à la balle; ayez le *jugement*:

Des plus brillants succès il est le fondement;
Et, puisqu'il est encor le fruit de l'habitude,
Qu'il devienne aussitôt l'objet de votre étude.

Combinez vos efforts; ne vous roidissez pas
Comme Entelle ou Darès frappant l'air de leurs bras.
Gardez de déployer une force inutile.
Le coup le plus gêné doit avoir l'air facile.
Voyez ces campagnards plus forts que des lions :
Tout leur zèle s'épuise en démonstrations.
La balle vient vers eux, ils s'apprêtent, s'efflanquent,
La menacent d'avance; elle arrive... ils la manquent.
Essoufflés, chancelants, perdant pied, aux abois,
Ils tombent, et la terre a gémi sous leur poids.
Comme on entend au loin rire la galerie!
C'est eux que l'on immole à la plaisanterie.
Ne risquez donc jamais, instruits par leurs défauts,
Quand vous frappez trop fort, de ne frapper qu'à faux.

Mais n'allez pas non plus, par un excès contraire,
Pousser trop mollement : un habile adversaire
Prévoit la feinte, accourt, et renverse soudain
L'imprudent qui lui donne une balle à la main.

Vous avez la vigueur, acquérez la justesse;
Si vous manquez de force, ayez de la finesse.
Mais vous n'en manquez pas : vous pratiquez un jeu
Où l'homme en prend beaucoup s'il en apporte un peu.

L'art consiste à savoir garder la défensive,

Ou reprendre à propos une prompte offensive.
Ici tout est physique; et pourtant d'un rival
Vous saurez à dessein connaître le moral.
Tel d'un succès léger augure votre perte,
Que le moindre revers, qu'un *hasard* déconcerte.
Car les pauvres mortels sont faibles en tous points,
Et c'est surtout au jeu qu'ils se cachent le moins (16).
Sachez en profiter, cette ruse est permise,
L'un aux dépens de l'autre à son tour s'indemnise;
Ce n'est pas qu'on ne puisse être fier d'un succès,
Mais d'abord la victoire, et vantons-nous après.
Écoutez un vainqueur reprochant sa jactance
Au vaincu désolé qui l'écoute en silence :
« Le voilà donc puni, ton incroyable orgueil!
« A l'éclat de ta joie a succédé le deuil;
« Le découragement a remplacé l'audace...
« Mais je vois dans tes yeux renaître la menace!
« Il te reste, je crois, dans ton malheureux sort,
« Un triste et vain espoir... ta revanche... aura tort.
« Ma force bien connue à ta folle faiblesse,
« Du triomphe, un moment, avait permis l'ivresse;
« Mais, écoute-moi bien : si dans ta vanité,
« Ne te connaissant plus, hors de toi transporté,
« Tu voulais engager une nouvelle lutte,
« Je jure que jamais plus effroyable chute
« N'aura pu signaler mon trop juste courroux.
« Tout pâle et hors d'haleine, accablé sous mes coups,
« *N'ayant pas pris un jeu,* baissant bien bas l'oreille,
« Tu diras, mais trop tard : *Faut-il baiser la vieille* (17)! »

Ainsi parle un vainqueur, et, dès le lendemain,
Il subit à son tour les rigueurs du destin.

Ne vous portez jamais qu'aux balles décidées;
On ne se trouve à rien quand on a deux idées.
Un amateur novice échoue à cet écueil,
Mais l'athlète exercé l'évite d'un coup d'œil :
Il prend sans hésiter le bond ou la volée.

Souvent on se reproche une *balle volée*
Par un zèle indiscret ou par distraction.
Redoutez les effets de trop d'ambition;
Permettez que chacun ait part à la victoire,
Et n'envahissez pas tout le champ de la gloire.
D'ailleurs on rend ainsi les coups trop hasardeux,
Car quelquefois la balle échappe à tous les deux.

Je hais l'ambition, mais non pas la prudence.
J'aime à voir ce joueur qui suit l'autre et s'avance
Derrière lui, tout prêt à s'emparer du bond
Si le coup de volée échappe à son *second*.

Loin de se gourmander, je veux qu'on s'encourage;
Tout va mieux quand l'un l'autre à bien faire on s'engage.
Il est des cas pressants : au fort de l'action,
On va passer de l'ordre à la confusion.
Le coup s'est répété; les joueurs se déplacent;
Ils confondent leurs rangs, se mêlent, s'embarrassent;
La balle tombe au *tiers*, revole jusqu'au *fond*,
Est prise à la *volée*, *au bond*, à l'*entrebond;*

Combattants, prenez garde: en ce péril extrême,
Vous allez succomber, si chacun, de soi-même,
Ne revient à son poste, et n'offre aux assaillants
Un front calme et bientôt terrible aux plus vaillants.
Des Français au combat connaissent tous leur place;
Chez eux l'intelligence accompagne l'audace (18);
Attaqués brusquement, ils ne sont pas surpris :
De l'ordre et du sang-froid connaissez donc le prix.
Les Parthes en fuyant calculaient leur retraite,
Et souvent au vainqueur renvoyaient la défaite.

Pourquoi chanter la Paume et parler de combats?
A des joueurs pourquoi comparer des soldats?...
Non, ne me l'ôtez point, cette image m'est chère!
Eh! mon jeu n'est-il pas l'école de la guerre?
Ne retrace-t-il pas les vaillants jeux de Mars,
Où chaque jour du sort on brave les hasards?
Que pourrait exiger la sévère Bellone
De ses plus fiers enfants, que mon jeu ne le donne?
Ne vous l'ai-je pas dit, c'est la dextérité,
L'audace, la vigueur, l'impétuosité (19)
Qui forment mon joueur. Fait à la patience,
Observateur de l'ordre et de l'obéissance,
Il affronte les coups, rit avec les douleurs;
De Sirius en feu les plus vives chaleurs
Impriment sur son front la mâle et noble trace
Des forces qu'il acquiert sans altérer sa grâce :
Aux rayons du soleil quand on puise son fard,
On ne regrette point un teint fade et blafard (20).

C'est mon dernier précepte : évitez l'équivoque
Sur les coups de limite; empêchez qu'on n'invoque
L'aveugle jugement d'ignorants spectateurs (21).
Vous mêmes jugez-vous. Ayez de bons marqueurs;
Que leur voix de Stentor dans le jeu retentisse;
Que tout, dans les détails de ce grand exercice,
Soit digne des acteurs et frappe les témoins;
Avec usure il va récompenser vos soins.

Vers le soir, libre enfin de travaux et d'affaires,
Vous courez, vous volez à vos jeux salutaires (22).
Là, dans le mouvement vous trouvez le repos (23).
Quelle heureuse sueur vous baigne de ses flots!
La raquette est pour vous le sceptre d'Esculape.
De votre corps fumant chaque coup qu'elle frappe
Chasse une maladie, et détourne le cours
De la source des maux qui fondraient sur vos jours :
C'est le catarrhe affreux, c'est la goutte cruelle,
Le fréquent rhumatisme, aussi terrible qu'elle;
Fléaux qu'en votre sein entassait sourdement
Des stagnantes humeurs le dangereux ferment (24).

Ainsi, par le plaisir affranchi des souffrances,
Votre corps se prépare à d'autres jouissances.
Allez, ne tardez point, la table vous attend.
Le plus simple des mets pour vous est succulent;
L'appétit l'assaisonne, et l'on trouve à la paume
Un secret que n'a pas tout l'art du gastronome,
Inconnu des gourmands dans leur bel almanach,
De flatter le palais sans tuer l'estomac (25).

La nuit vous a livré dans les bras de Morphée,
La paume le soumet à son pouvoir de fée :
Elle ordonne, et ce dieu, pendant votre repos,
Vous enivre à longs traits de ses plus doux pavots.

Vous, Muse, il faut aussi vous laisser prendre haleine,
Car vous n'avez fourni que moitié de l'arène.

DEUXIÈME PARTIE.

Du bonheur à son gré l'on se forge l'image.
Plutus dans ses palais lui vole notre hommage;
On pense le tenir quand on presse Bacchus;
On croit l'atteindre, enfin, dans le sein de Vénus.
Tristes illusions! on embrasse un fantôme.
Où donc est le bonheur? Je ne sais : mais la paume
Eut pour moi, soixante ans, mille charmes divers;
Soixante ans mon bonheur fut la paume... et les vers,
Non pas les miens, mais ceux qu'une Muse divine
Inspirait à Voltaire et surtout à Racine,
Ou bien ceux qu'à Delille a dictés Apollon;
Car on ne peut toujours s'occuper de ballon,
De balle, de raquette. Afin de les reprendre
Suspendons nos plaisirs : l'amante la plus tendre,
Quand on la voit toujours, cesse de nous charmer,
Et souvent on se quitte afin de mieux s'aimer (1).
Si le corps a ses jeux, l'esprit a sa culture.
Remplissons pour tous deux le vœu de la nature,
Et mêlons sagement l'action au repos.
Tel le grand Scipion partageait ses travaux.

Ce héros, qui vainquit et Carthage et Numance,
Avec la gymnastique accordait la science,
En sortant du Lycée allait au Champ de Mars,
Et cultivait les jeux, les lettres et les arts (2).
Maître, tu peux citer l'exemple à ton élève.
Qu'ai je dit?... mon sujet s'ennoblit et s'élève.

L'homme entre dans la vie en proie aux passions :
Vain jouet des erreurs et des séductions,
A-t-il atteint le temps marqué par la nature,
Son cœur soudain s'éveille, il s'agite, il murmure (3);
Il demande pourquoi tant de vagues désirs?
Quelle voix lui répond? C'est la voix des plaisirs.
Malgré toi, cher Mentor, elle se fait entendre;
On n'y résiste point. Quel parti vas-tu prendre?
Dans un si jeune cœur faire entrer la raison?
Mentor, ses fruits sont faits pour une autre saison?
Mettre à tous ses penchants entrave sur entrave?
Tu veux former un homme et tu fais un esclave.
Le laisser libre enfin, et, sans l'importuner,
Dans la société sans frein l'abandonner?
Tu ne le pourrais pas, toi, son ami, son père:
Mieux eût valu pour lui ne pas voir la lumière.
Que d'imprudents, hélas! tombent dans ces excès!
L'un ne voit que l'esprit, n'en veut que les succès.
Pour le cultiver seul, laisser le corps débile,
C'est verser sa liqueur dans un vase fragile.
Qu'avec peine on les voit, tous ces petits savants,
De talents, de raison, prodiges à douze ans!

Parvenus jusqu'à vingt, leur raison est blasée;
D'un cerveau sans vigueur la fibre s'est usée.

Un autre, d'un enfant prétend faire un Caton,
Le contraint d'en avoir la démarche et le ton:
Ce sage que l'on dresse à grands coups de férule (4),
A trente ans ne sera qu'un pédant ridicule (5),
De la philosophie affectant les dehors,
Et de sa nullité maudissant les efforts.

De ces deux beaux projets voilà donc tout le vide!
Mais si ton jeune enfant court au plaisir sans guide,
Que va-t-il devenir dans ce monde pervers,
Où de tous les côtés dans cent piéges ouverts,
Le vice plein d'adresse et quelquefois le crime
Attendent jour et nuit leur crédule victime?
Qu'il choisisse, s'il veut, de ces lieux empestés
Où germent les douleurs au sein des voluptés,
Où des femmes sans mœurs, hideuses danaïdes,
Font payer à flots d'or leurs faveurs homicides;
De ces antres obscurs où d'affreux libertins
Goûtent dans les remords leurs plaisirs clandestins.
Qu'il préfère, s'il peut, la fange des tavernes,
Ou ces brillants tripots, véritables cavernes,
Repaires de brigands sous le nom de joueurs (6).
Bientôt s'abandonnant à toutes ses fureurs,
Il sera trop heureux qu'une mort volontaire
Le dérobe aux forfaits, à leur digne salaire!

Ah! cesse, me dis-tu, ces tableaux accablants!

Hélas ! qu'opposerai-je au délire des sens !
Peut-on de ces tyrans qu'aucun ne l'asservisse ?
Oui, Mentor; à ton aide appelle l'exercice :
Enchanteur bienfaisant, doux charme du loisir,
Il éteint tous les feux d'un dangereux désir,
Il calme les élans d'une fougue indocile;
Le corps est agité, l'âme est toujours tranquille.
Les muscles cependant, les organes plus forts,
Acccumulent en lui, sans maux et sans remords,
Et la vigueur morale et la vigueur physique.

Pour atteindre ce but que la nature indique,
Je ne l'ignore pas, nous pouvons parmi nous
Suivre plus d'une route, et chacun a ses goûts (7).
L'un, le fleuret en main incessamment s'escrime,
Dans tous ses mouvements c'est *tierce*, *quarte* ou *prime*.
L'autre, léger coureur provoque ses rivaux,
Et cherche à déployer sa vigueur par des sauts.
Celui-là sait conduire un char dans la carrière (8) :
Celui-ci d'un coursier guide l'ardeur guerrière;
D'autres enfin s'en vont, Hippolytes nouveaux,
Des hôtes des forêts troubler le doux repos.
Le son lointain du cor, la meute haletante,
Les cris du faon plaintif et la poudre tonnante
Égalent leurs plaisirs à ceux même des rois (9).
Mais qui n'a pas de char, de coursiers ni de bois,
Doit rechercher des jeux où l'on puisse, je pense,
Prodiguer la vigueur et non pas la dépense (10).
Paume, modeste jeu, digne objet de mes chants,

Que ne les connaît-on tes attraits si touchants!
On peut les posséder dans une humble fortune,
Comme au sein des grandeurs dont l'éclat importune,
Dans tout rang, tout état ou novice ou doyen,
Magistrat, militaire ou simple citoyen (11).

« Vraiment, de cet auteur j'admire la constance,
« De la paume à ce point pour vanter l'importance, »
Dira certain railleur. « Sur ce ton sérieux,
Hors la paume il n'est pas de secret d'être heureux;
Sans la paume sur nous tous les maux s'en vont fondre! »

Tu m'embarrasses trop, je ne sais que répondre,
Redoutable plaisant!.... Mais de l'antiquité
Si la voix te faisant ouïr la vérité,
Et, parlant par ma bouche, ici venait t'apprendre
Que des jeux d'exercice on vit souvent dépendre
La perte ou le salut de cent États divers (12);
Que ces jeux, honorés des peuples les plus fiers,
Les formaient dans la paix au grand art de la guerre;
Qu'à Sparte, dans Athènes et dans la Grèce entière
Le gymnase enfantait les plus vaillants soldats
Volant du stade au camp et des jeux aux combats;
Que, parmi la jeunesse, au Champ de Mars, à Rome,
D'ans et d'honneurs chargé l'on voyait un grand homme
Un Pompée, un César, Caton ou Marius,
De la simplicité rehaussant les vertus,
Prouver à tous les jeux que dans un corps robuste,
Dans un corps digne d'elle était leur âme auguste (13),

Croiras-tu que je vante un sujet important?
Mais, tu voudras peut-être un exemple plus grand?
Du héros immortel qui règne sur la France
Ici, comme partout, connais donc la prudence,
Protecteur de ces jeux amis de la santé,
Loin des plaisirs trompeurs, loin de la volupté
Qui dégrade le cœur et flétrit le courage,
Ses lois à ses sujets en permettent l'usage (14),
Ils le bénissent tous, et, déjà dans Paris,
De la paume un grand nombre est noblement épris.

Aux lieux où sont plantés ces jardins magnifiques
De l'auguste cité majestueux portiques,
Où la nature et l'art triomphent à la fois,
Boulevard digne enfin du palais de nos rois,
D'antiques fictions se sont réalisées.
Là règnent en effet ces beaux champs Élysées
Qu'on espérait jadis au delà du trépas,
Pour lesquels on vivait et qui n'existaient pas.
Là, c'est un ciel plus pur, ce sont des jeux moins sombres
Et des plaisirs plus vrais qu'au vain séjour des ombres.

Dès l'aube matinale, on y voit des guerriers
S'exercer aux combats; de vigoureux coursiers,
Des chars resplendissants font voler la poussière;
Et quand l'astre du jour achève sa carrière,
La ville en foule accourt, sous la voûte des cieux,
Respirer dans ces champs un air délicieux.
Là, Paris de sa pompe étale les spectacles,

La beauté ses attraits, le luxe ses miracles.
Ce n'est là cependant aux regards étonnés
Qu'un côté seul offert de ces champs fortunés.

De l'autre, contemplez la folâtre jeunesse
Qui court, s'entre-poursuit et lutte de vitesse,
Et ces heureux vieillards qui lancent gravement
Ou leur buis arrondis ou leurs palets d'argent (15),
Et ces milles ballons, qui, dans les jours de fêtes,
Exercent tant de bras, menacent tant de têtes.
Mais parmi tous ces jeux quel jeu plus amusant
Offre d'un noble accord l'aspect plus imposant!
De quels cercles nombreux l'arène est entourée!
Ah! l'on te reconnaît, paume tant désirée,
Passion du jeune âge, idole des vieillards (16),
Qui du beau sexe même attire les regards.

Dans cette foule immense, à mes yeux s'est offerte
De jeunes écoliers la troupe vive, alerte,
Vrais enfants de la balle, et dont la paume un jour
Par d'innocents attraits réclamera l'amour.
Ils sont ce que j'étais; peut-être mon histoire
Un jour sera la leur. Temps chers à ma mémoire,
O jeux de mon enfance! ô moments fortunés!
Trop tard vraiment connus, trop tôt abandonnés,
Votre seul souvenir de joie encore m'enivre!
Ma balle dans ma poche, et sous mon bras un livre
Je courais au collége. O bon pays latin,
Alors tu n'avais pas vu changer ton destin;

Ils n'étaient pas encor ces temps de barbarie (17)
(Ils ne sont plus, le ciel a sauvé ma patrie)
Où du plus vil mortel le dégoûtant juron
Retentissait aux lieux que charmait Cicéron,
Qu'Homère ravissait, qu'enchantait Euripide!....
Où tonnait Démosthène, où soupirait Ovide.
Là, sur l'horrible amas des lances et des dards,
On insulte à grands cris la science et les arts.
Toi, de mes jeunes ans premier dépositaire,
Temple majestueux, ton sacré sanctuaire (18)
S'est transformé soudain en un cachot affreux :
L'asile du bonheur est plein de malheureux ;
La vieillesse gémit où s'égayait l'enfance.
Mais ce fut toujours là qu'habita l'innocence.
Eh! pourquoi rappeler ces déchirants tableaux?
A des objets plus doux j'ai voué mes pinceaux :
Revenez, souvenirs de ma tendre jeunesse;
Dissipez mes regrets, rendez-moi mon ivresse.
Oh! que ne vais-je encore à l'université?
Le plus léger souci, la moindre anxiété
N'osaient crisper mon front qui repoussait leur trace.
Aux beautés de Virgile, aux préceptes d'Horace
Mon esprit attentif se prêtait tour à tour.
L'heure sonnait enfin. Dans une vaste cour,
Contre un long et beau mur on envoyait la balle;
La balle revenait, et d'une ardeur égale,
En s'écriant : *A moi!* chacun la renvoyait.

L'âge d'or a passé. L'âge suivant voulait

Que des jeux enfantins on abjurât l'usage.
Je l'ai fait. Toutefois, pourvu d'un instinct sage,
J'ai conservé la paume; et mes jours les plus doux,
Je les dois à ce jeu, fruit de mes premiers goûts.
D'âge en âge, on reçoit de ces beaux exercices
Toujours plus de bienfaits, toujours plus de délices.
Et toi, sexe charmant, loin de t'en courroucer,
Pour nous, pour toi, ces jeux doivent t'intéresser (19).
J'ose en mes faibles vers le dire à chaque belle :
Voulez-vous des plaisirs la fleur toujours nouvelle;
A la paume envoyez votre époux, votre amant :
Sans être moins aimable, il sera plus constant.

Du destin ici-bas jadis la loi suprême
A la fidélité soumit l'amour lui-même.
Abusant de ses droits, elle enchaîne le dieu,
Sans pitié pour toujours l'attache au même lieu,
Auprès du même objet. Dans l'ennui qui l'accable
L'amour pleure et s'endort. Son tyran plus traitable
Après ce vain effort lui rend la liberté;
L'amour pour se venger vole de tous côtés;
Répand et les soupçons et les fureurs jalouses;
Désole les maris, tourmente les épouses,
Et, contre sa rivale armant ses traits vainqueurs,
L'inconstance avec lui se montre à tous les cœurs.
De la fidélité qu'on juge les alarmes :
Ah! périssent, dit-elle, et son culte et ses armes!
Mais comment de l'amour renverser les autels?
Ses flèches, son carquois, son arc sont immortels.

Quoi! de l'amour jamais je ne serai maîtresse?
Ne pourrais-je donc pas, trop faible, user d'adresse?
Ses flèches et son arc, les faire enfin servir
A des jeux moins cruels, et, sans les lui ravir
(La sagesse, à mes vœux dans tous les temps propice,
M'inspire en ce moment l'innocent artifice),
En changer et l'usage et l'effet dans sa main?
Je le peux, je l'ordonne. Elle dit, et soudain
Le bois divin de l'arc perd sa forme allongée;
D'une part c'est un cercle, et l'autre prolongée
S'adaptant à la main l'invite à la saisir.
Bois sacré, c'est toujours l'instrument du plaisir.
Dans le milieu du cercle est la corde sonore
Qui forme mille tours et qui résonne encore.
Chaque flèche aussitôt en balle s'arrondit,
Et comme auparavant sur la corde bondit.
Vainement à Cythère on prend fort mal la chose.
L'amour est satisfait de la métamorphose.
A son ordre la paix renaît chez les amants,
Et la fidélité reçoit tous ses serments.

On dit qu'un faux amour est resté dans le monde,
Causant à bien des cœurs mainte douleur profonde,
Escorté des ennuis et de l'oisiveté,
Faisant partout la guerre à la fidélité,
Fréquentant les palais, se glissant sous le chaume;
Belles, donnez faveur à l'amour de la paume.

Ainsi j'osais chanter la paume et ses bienfaits.

Ce sujet négligé par nos auteurs français
Avait déjà su plaire à trois muses latines (20);
Pétrone y consacra quelques lignes badines;
D'Adisson, de La Sante il charma les loisirs.
J'aurai voué les miens à d'utiles plaisirs
S'ils peuvent propager ce beau jeu dans la France.
Pour en nourrir au moins la flatteuse espérance (21),
Ma raquette à ma lyre unira ses doux sons;
Je cours sur le terrain pratiquer mes leçons.

ENVOI

A LA JEUNESSE

PAR UN OCTOGÉNAIRE.

Age des jeux, âge de l'exercice,
Abri des maux et source de plaisirs,
En ta faveur, sous ton heureux auspice (1),
J'ose exposer ce fruit de mes loisirs.

Ces dons brillants que t'a faits la nature,
De la vieillesse usurpant la langueur,
Seraient perdus, s'ils restaient sans culture;
L'art que je chante exerce la vigueur.

Par l'exercice, on conserve la vie
Dans son hiver telle qu'à son printemps;
Pourquoi, mortels, n'est-elle pas suivie,
Cette leçon que vous donnent les temps?

Jeunesse, écoute un ami qui t'éclaire:
J'aurai fait choix d'un sujet trop heureux,
Utile au corps, à l'esprit, s'il sait plaire,
S'il peut, lui seul, les récréer tous deux.

Si, dans mes vers, Pégase un peu rétif,
Faisait broncher une Muse indiscrète,
Blâme la Muse, approuve son motif;
Ferme le livre, et vole à la raquette.

---

(1) C'était en 1806; l'auteur avait alors 31 ans.

NOTES

DE

LA PREMIÈRE PARTIE.

(1) S'il n'est question, dans cet éloge, que de la *longue paume*, et nullement de la *courte paume* ou *paume fermée*, ce n'est pas que cette dernière ne soit aussi recommandable, sous tous les rapports ; elle a même sur l'autre l'avantage de pouvoir se jouer dans toutes les saisons. Elle ne méritait donc pas moins les honneurs du panégyrique. La seule difficulté, c'est qu'il fallait à l'auteur plus de temps qu'il n'en pouvait consacrer à ses amusements ; mais l'exemple était donné, et l'on espérait qu'un jour il serait suivi par quelque amateur de la courte paume.

Était-ce un véritable amateur de ce jeu, que le père *La Sante*, qui, vers le milieu du siècle dernier, composa ou fit composer par un de ses élèves, au collége Louis-le-Grand, une pièce d'environ cent soixante vers latins (elle fait partie du recueil intitulé : *Musæ Rhetorices*, imprimé en 2 vol. in-8, à Paris, chez Barbou, en 1745), dans lequel ce bon jésuite prétend nous donner l'origine de la courte paume ?

« Clytemnestre, dit-il, entraînée par ses infâmes amours, après « avoir égorgé Agamemnon, son époux, jouissait paisiblement du « fruit de ses crimes, lorsque Oreste, leur fils, destiné à punir dans « le sang de l'une le meurtre de l'autre, arrive sous l'habit d'un « étranger, pour mieux préparer l'exécution de ses vengeances.

« Dans le palais du roi, Egisthe, coupable amant de Clytemnestre, se « livrait à une joie effrénée, au milieu d'une foule de jeunes Grecques. Oreste, sans se faire connaître, et sous le prétexte de se divertir à chasser, environne de filets cet affreux séjour. Bientôt, « accompagné de Pylade, qui, jusque-là, s'était tenu caché, il en « franchit l'enceinte, fond sur sa mère les armes à la main, la saisit, « l'enlève de terre et l'y précipte avec fureur. Pour empêcher qu'Egysthe ne vienne au secours, Pylade l'enchaîne à une des colonnes « de l'édifice, afin que de là l'exécrable adultère ait sous les yeux « les traitements réservés à sa criminelle complice. Oreste poursuit « le cours de ses forfaits; il foule aux pieds sa mère, et, lui serrant « étroitement la gorge, il la jette loin de lui, comme privée de « toute existence.

« Les jeunes filles fuient éperdues, les unes par des ouvertures qui « servent à introduire le jour, les autres par les issues où règne « l'obscurité : toutes vont tomber dans les filets.

« Cependant Clytemnestre conserve encore un souffle de vie, et, « d'une voix étouffée, implore assistance. Pylade revient sur ses pas, « et se dispose à l'achever : *Ah ! Pylade ! Pylade !* lui dit-elle. A « cette exclamation, Oreste accourt, la ressaisit comme un forcené, « et fait voler son corps, qui va s'écraser contre les murs du palais; « ils sont inondés d'un sang corrompu.

« A peine la reine a-t-elle rendu le dernier soupir, qu'on voit « tout à coup s'opérer un prodige incroyable. Oreste rassemblait « ses membres épars pour les jeter dans un fleuve voisin : soudain « ils se convertissent dans sa main en une balle; et, parce qu'en expirant Clytemnestre avait prononcé : *Ah ! Pylade ! Pylade !* Les « deux premières syllabes de ce nom furent, dans la suite, consacrées « à exprimer en latin le mot *balle* :

« Et quoniam exspirans clamaverat illa gemendo :
« Heu ! *Pylade, Pylade* ! Pila nomine dicta latino est.

» Oreste, sentant cette balle dans sa main, la jette par terre; elle « fait aussitôt plusieurs bonds. Le fils d'Agamemnon, épouvanté,

« hors de lui-même, croit voir et voit en effet se teindre en noir les « murailles contre lesquelles il avait si impitoyablement fait voler « le corps de sa mère. Un repentir tardif s'empare de lui ; il va « pour délivrer les jeunes Grecques prises dans ses filets. Mais, ô « nouveau prodige ! elles sont toutes devenues des balles. Sa fureur « redouble.

« Que fera Pylade pour calmer son ami ? Il lui vient à l'idée de « tirer le remède du mal même. Il imagine sur-le-champ un jeu que « depuis Rome, en l'admettant dans ses exercices, a nommé *le Jeu « de Paume*. — Ami, dit-il à Oreste, pourquoi ce désespoir ? Nous « venons de triompher d'un ennemi barbare, c'est un motif pour « nous livrer au plaisir plutôt qu'à la douleur ? Viens, et jouons en- « semble à un jeu qui doit être un monument éternel de notre vic- « toire. Il dit, et, prenant deux raquettes qui se trouvaient là par « hasard (le hasard vient ici bien à propos), ils s'envoient alternati- « vement, et de mille manières, la balle. Sous cette nouvelle forme, « Clytemnestre n'en est pas moins tourmentée qu'elle l'était, de son « vivant, par les remords.

« Tout ceci se passait sous les yeux d'Egysthe, qui, la rage dans « l'âme, sentait retentir au fond de son cœur chaque coup dont la « balle était frappée. Longtemps Oreste balança pour le tuer aussi. « Mais Pylade : Nous avons, lui dit-il, assez versé de sang ; il ne « convient pas à des héros de se souiller de celui d'un lâche. *Vis « donc, perfide séducteur, et porte longtemps le châtiment de ton « crime. Tu étais esclave d'Agamemnon, deviens valet de paume ;* et « c'est depuis lors qu'attachés au poteau de la porte, les descendants « d'Egysthe sont les marqueurs qui comptent les coups.

« Le jeu de paume s'est ainsi transmis jusqu'à nous ; les murs « de l'édifice où il se pratique sont noirs, garnis, en certains en- « droits, de filets : ouvertures, grille, balles, c'est aujourd'hui « comme alors ; cependant (ajoute en finissant le jeune rhétoricien, « ou le jésuite son professeur), « s'il s'élève quelques contestations « quand nous jouerons, qu'elles ne ressemblent point aux fureurs « d'Oreste. »

A cette conception lugubre nous en avons, à la fin de notre poëme,

substitué une autre aussi hardie peut-être, mais plus gaie et plus morale, c'est la métamorphose en raquette et en balles de l'arc et des flèches de l'Amour. Nous avons d'ailleurs imité en partie ce même père La Sante, dans son origine du jeu de volant. (Voir à la fin des notes.)

(2) Sapientem decet interdum ingenii remittere aciem rebus agendis intentam.

AUGUSTINUS, *de Musis.*

(3) « Caton, après s'être vu préférer Sulpicius et Marcellus pour le consulat, ne changea rien à sa façon de vivre accoutumée. On le vit le jour même jouer à la longue paume dans le champ de Mars, comme il le faisait tous les jours après son dîner. »

« Quo repulsus est die in comitio pila lusit. »

SÉNÈQUE, cité dans l'*Hist. rom.* de ROLLIN, t. XIII, p. 193, édit. in-12.

(4) Là sa muse évoquait Achille, Agamemnon ;
Célébrait Dieu, le monde et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles.

Poëme des Jardins de DELILLE.

(5) Tytirus, et segetes, æneiaque arma legentur.

OVID., *Amor.*, liv. I, 15, 25.

Ovide, vers la fin du second livre des *Tristes*, fait connaître à nos auteurs modernes que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a chanté la paume, la natation et divers exercices.

Ecce canit formas alius jactusque pilarum,
Hic artem nandi præcipit ; ille trochi,
Hic epulis leges hospitioque dedit.

Protinus Italiam concepit, et arma virumque,
Qui modo vix culicem fleverat ore rudi.

MARTIALIS, lib. VIII, 56, 19.

(6) Voy. les Odes de Pindare à Hiéron, roi de Syracuse, vainqueur

à la course équestre; à Théron, roi d'Agrigente; à Psaumis de Camarine, vainqueurs à la course des chars; au jeune Alcimédon, à son frère Thimostènes, vainqueurs à la lutte; et à Mélésias, leur maître de palestre. Qu'on juge, par la traduction d'une partie de cette dernière ode, de l'enthousiasme des anciens pour les jeux d'exercice :

« La même chose ne peut plaire à tous les humains; mais que « l'envie ne pousse pas contre moi ses vaines clameurs, si je chante « dans cette hymne la gloire que procure à Mélésias ses jeunes élè- « ves. Il a remporté lui-même, en sa première jeunesse, la victoire « dans les jeux Néméens, et dans l'âge viril, il a été vainqueur dans « le combat du pancrace.

« Il est facile à un maître instruit par sa propre expérience de « former d'habiles élèves; mais, sans elle, il serait insensé de vou- « loir l'entreprendre. Mélésias nous montrera mieux que tout autre « par quels travaux se forme l'athlète qui, dans les jeux sacrés, doit « mériter la couronne. Alcimédon, le trentième de ses élèves qui « ait remporté la victoire, le comble de gloire en ce jour. Par son « courage, et par la faveur de Jupiter, il impose à quatre jeunes « athlètes un silence honteux, et les oblige de retourner dans leur « patrie, couverts d'opprobre et d'ignominie : au contraire, il ins- « pire à son aïeul paternel une vigueur inconnue à la vieillesse, et « ces heureux succès lui font oublier facilement les approches du « trépas.

Mais rappelons dans cette hymne le souvenir des ancêtres de ces « deux jeunes héros qui furent six fois vainqueurs dans ces combats. « Ceux qui ne sont plus peuvent encore partager notre gloire, et la « poussière du tombeau n'ensevelit point pour nous la gloire de nos « aïeux, » etc., etc.

On trouve dans Diodore de Sicile une preuve de l'importance des jeux parmi tous les peuples de l'antiquité. Cet écrivain rapporte que les Eléens, occupés des règlements des jeux Olympiques, envoyèrent consulter le roi d'Egypte Boccoris sur l'ordonnance de ces jeux.

(7) « Les deux fils d'Alcinoüs prennent un ballon de pourpre que

Polybe leur a fait; l'un, le corps renversé, les reins ployés, lance le ballon avec force : il semble toucher la nue ; l'autre, s'élevant avec justesse, le saisit avant qu'il touche la terre, et le renvoie. »

Huitième livre de l'Odyssée, traduction de M. Gin, *qui dit, dans une note :*

« Les anciens comprenaient entre les exercices de la gymnastique « la danse du ballon; car cet exercice se faisait en cadence et au « son des instruments. »

(8) . . . . Te quoque, maxime Python,
Tum genuit (tellus) : populisque novis, incognite serpens,
Terror eras ; tantum spatii de monte tenebas.
Hunc Deus arcitenens, et nunquam talibus armis,
Ante, nisi in damis, capreisque fugacibus usus,
Mille gravem telis exhausta pene pharetra
Perdidit, effuso per vulnera nigra veneno.
Neve operis famam posset delere vetustas,
Instituit sacros celebri certamine ludos
Pythia, perdomitæ serpentis nomine dictos.
Hic juvenum quicumque manu, pedibusve, rotave
Vicerat, esculeæ capiebat frondis honorem.

Ovid., *Métam.*, liv. I, f. 13.

(9) « On a successivement augmenté et décoré le gymnase du Lycée; on voit à l'entrée la statue d'Apollon, divinité tutélaire du lieu (et dans l'intérieur, d'après l'atlas, l'emplacement d'un jeu de paume). »

Voyage du jeune Anacharsis, chap. viii.

« La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du Lycée se retracèrent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs. »

Ibid., p. 351, édit. in-4°, 1788.

L'origine de la statue connue sous le nom d'*Apollon du Belvédère* étant ignorée, l'auteur croit pouvoir supposer que cette statue est la même que celle vue par Anacharsis, et qu'elle a été donnée par le dieu lui-même aux Grecs, qui en furent dépouillés par les Romains,

ainsi qu'on le pense communément. Nous avons vu à Paris cette image vraiment céleste du dieu chimérique.

(10) Arduus ad Boream mons tempestatibus horret,
Et cererem planis imber suffocat in agris.

VANIÈRE, *Prædium rusticum*, lib. I., v. 92.

(11) Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa;
Pars optare locum tecto et concludere sulco.

ENEID., lib. I, v. 427.

(12) Mathias-Casimir Sarbieuski, jésuite polonais du seizième siècle, dont les poésies lyriques sont très-estimées, fait, dans une ode latine, cette belle comparaison entre l'inconstance de la fortune et les bonds d'une balle qui tantôt fend l'air, et tantôt rase la terre :

. . . . Occidet
Quod surgit : sed adhuc surget et occidet :
Ritu præcipitis pilæ,
Quæ, cum pulsa cava rejicitur manu,
Nunc lenes secat Africos,
Nunc terræ refugis absilit ictibus.

Liv. I, ode 7.

A la fin du quatrième livre de l'*Anti-Lucrèce*, le cardinal de Polignac, pour réfuter le système de Spinosa, qui, comme Epicure, suppose le mouvement éternel et nécessaire, et pour prouver que le repos et le mouvement sont de simples modes; que le corps, indifférent par lui-même, a besoin d'être mû par une cause supérieure, emprunte cette ingénieuse comparaison du jeu de courte paume :

Parietis offensu pila viribus acta resultat,
Contorsit quam reticulo circum undique tenso
Strenuus in nigra Juvenis validusque palæstra :
Eque solo, cum lapsa fuit, sursum incita fertur.
Quapropter? Quoniam stratum pariesque resistunt,
Accepta motus aliquanta parte; pilamque
Nonnil flexibilem (quo constat elastica virtus)
Paulum complanant ac firma mole retundunt.

« Une balle de paume, qu'un bras jeune et vigoureux pousse avec une raquette bien tendue, est réfléchie par la muraille, qu'elle frappe avec roideur, et se relève dès qu'elle a touché la terre. Pourquoi? C'est que le mur et le pavé résistent, n'ayant reçu qu'une très-petite partie du mouvement ; qu'ils aplatissent un peu la balle, qu'un tissu flexible rend élastique, et la repoussent par la solidité de leur masse. »

(13) Chacun de ces noms, qui, comme on le voit, sont de pure invention, se trouve approprié au caractère que l'on donne au joueur qui le porte, et chacun de ces caractères a été puisé dans les exemples que l'auteur a constamment sous les yeux.

VAFRIN, *Vafer*, fin, adroit, rusé.

LUDIPHILE, *Ludus*, jeu, φίλος, ami; c'est-à-dire, ami du jeu.

AGATHON, ἀγαθός, bon, brave à la guerre; c'est-à-dire, vaillant joueur.

PILORE, πῖλος, balle, ὥρα, soin; c'est-à-dire, qui soigne la balle.

EUTROPHE, εὔτροπος, de εὖ, bien, et de τρέφω, je nourris; c'est-à-dire, gros et bien portant.

ALTUS, grand, élevé; ayant, en conséquence, plus d'avantage pour jouer.

EUTON, εὔτονος, qui se développe bien, de εὖ bien, et τείνω, tendo.

PALMIGÈNE, παλάμη, paume, et γένος, enfant; c'est-à-dire, enfant de la paume.

PILANDRE, πῖλος, balle; ἀνήρ, homme; c'est-à-dire, homme de balle.

ROMALÉON, ῥωμαλέος, fort par excellence.

PODOQUE, πόδας ὠκύς, léger à la course.

ALEXANDRE, ἀλέξω, je chasse, je repousse, ἀνήρ, homme de courage; c'est-à-dire, défenseur courageux.

On a vu dans le discours préliminaire que le jeu de balle ou de ballon entretenait l'union chez les peuplades sauvages visitées par les voyageurs des 16e, 17e et 18e siècle.

(14) Est ardelionum quædam Romæ natio
Trepide concursans, occupata in otio,
Gratis anhelans, multa agendo nihil agens,
Sibi molesta et aliis odiosissima.

PHEDRE, *Cæsar ad atriensem.*

(15) Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis;
Indoctusque pilæ, discive, trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impune coronæ.

« Celui qui n'est pas fait aux exercices du champ de Mars en laisse manier à d'autres les instruments; quand on ne sait pas jouer à la paume, au disque, au troque, on se tient en repos pour ne pas prêter à rire à la foule de spectateurs qui entourent le jeu. »

HORACE, *Art poétique*, v. 379.

(16) « Ludi pretium erit quoniam ex studiis et oblectationibus intelligitur puer; ipsaque natura judice quæ nusquam aperta magis est quam in ludis, quia nusquam de latendo minùs sollicita. »

(*Vingtième proverbe de Salomon.*)

(17) *Baiser le cul de la vieille,* manière de parler usitée à Paris aux jeux de paume et de billard, pour dire ne pas faire un seul point, perdre sans avoir pu gagner ni prendre un seul point. Il y en a qui, pour parler plus poliment, disent : *perdre bredouille.*

(*Dictionnaire de Trévoux*, supplément, 1752.)

« Enimvero, Dî nos quasi pilas homines habent. »

« En vérité les dieux nous ballottent comme il leur plaît, et nous sommes entre leurs mains comme la balle d'un joueur de paume. »

PLAUTE, *Prologue des Captifs.*

(18) « Cæsari omnia uno tempore erant agenda... Iis difficultatibus erant subsidio scientia atque usus militum quod superioribus præliis exercitati non minus commodi ipsi sibi præscribere quam ab aliis doceri poterant. »

« César se trouva alors avoir tout à faire en même temps. Ces difficultés étaient aplanies par la science et l'expérience des soldats, qui, exercés dans les combats précédents, n'étaient pas moins capables de se prescrire à eux-mêmes ce qu'il y avait à faire que de l'apprendre aux autres. »

(*Commentaires de César*, Guerre des Gaules, liv. Ier.)

(19) « Fortior miles ex confragroso venit : segnis et urbanus et

verna; nullum laborem recusant manus quæ ad arma ab aratro (lisez retiquetta) transferuntur. »

SENECA, *Epist.* 5.

Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer; sudavit et alsit,
Abstinuit venere et vino.....

« Le jeune homme qui aspire à remporter le prix de la course s'est donné bien des peines et bien de l'exercice; il a supporté le froid, le chaud; il s'est privé de tous les plaisirs. »

HORACE.

In Athenæo Deinosophista, libro 1°; Demoxènes parlant d'un jeune homme extrêmement adroit à la paume : *Pilam sive sumeret, sive daret, acclamabant*, soit qu'il reçût, soit qu'il envoyât la balle, tout le monde applaudissait.

(20) « Lysis se rendait assidûment au gymnase du lycée. Le senfants commencent leurs exercices de bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans. Ils les continuent jusqu'à vingt. On les accoutume à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons, ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs et à se les envoyer mutuellement. »

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, t. III, p. 27.

« Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumait à aller au pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles et quelquefois vingt-quatre milles (7 à 8 lieues). Pendant ces marches, on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir et de sauter tout armés, etc.

« Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps. Un homme qui s'y appliquerait nous paraîtrait méprisable, par la raison que ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agréments, au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisait partie de l'art militaire. »

MONTESQUIEU, *de la Grandeur et de la décadence des Romains*, chap. II, p. 17.

(21) « Il en est des vainqueurs aux jeux publics comme des favoris de l'inconstante fortune. L'âme des spectateurs s'attache aux uns de préférence aux autres. Cette préférence n'est quelquefois fondée sur aucun motif raisonnable. Elle est le résultat des caprices, des bruits insensés, d'erreurs populaires plus mobiles que les eaux de la mer. Mais dans certains cas elle dérive d'un mérite réel, de talents distingués et d'une estime générale. »

Mohamed ou la Chute d'un empire d'Asie, par M. Ducos de Selvès. 2 vol. in-12, Paris, chez Emeri, rue Mazarine, 30.

(22) Nunc est ludendum ; nunc pede libero
Pulsanda tellus.

(23) Ipse dies agitat festos : fususque per herbam.
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,
Te, libans, Lenæe, vocat ; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo ;
Corporaque agresti nudat prædura palæstra.

Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs,
Il propose des prix à la force, à l'adresse :
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse,
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

VIRGILE, *Géorgiques*, liv. II, v. 527.

(24) On lit dans le feuilleton du *Journal de Paris* du 24 juillet 1820 :

« Si les charmants jardins de Beaujon, de Tivoli, se disputent la foule avide des plaisirs que l'on goûte dans un délicieux repos, les Champs-Elysées, vaste emplacement destiné à tous les exercices, n'offrent pas un spectacle moins intéressant aux nombreux amis de la gymnastique. Dimanche, 16 de ce mois, à cinq heures du soir, six amateurs de la Picardie sont entrés en lice contre un pareil nombre de Parisiens. Ces derniers, sur quatre parties, en ont gagné trois, MM. les Picards se sont bien promis de prendre leur revanche dans

leurs départements, où la paume commence à être pratiquée avec la plus grande ardeur par une vigoureuse et brillante jeunesse, digne de rivaliser avec celle de Paris. »

Dans le même journal, feuilleton du 11 juillet 1825, on lit encore :

« Depuis quelques années plusieurs médecins ont écrit sur la gymnastique, et ont reproduit les principes des Mercurialis et des Sabathier.

« En 1821, il a paru un volume de 350 pages in-8°, intitulé : *Gymnastique médicale*, ou l'*Exercice appliqué aux organes de l'homme*, par M. Charles Londe, docteur en médecine à la faculté de Paris.

« En 1823, M. le docteur Bégin a aussi publié un mémoire de 30 pages sur la gymnastique médicale, ouvrage, dit le titre, dans lequel on démontre l'utilité des gymnases chez les nations modernes, et l'heureuse influence qu'ils peuvent exercer sur la santé et sur les facultés morales des hommes.

« En 1825, M. Junod, professeur de gymnastique, a donné des considérations sur la gymnastique, etc. — Il est difficile, continue le journal dans un numéro subséquent, d'être plus érudit sur la matière que M. Charles Londe, de mieux démontrer les avantages de l'exercice que M. Bégin, d'avoir de meilleures intentions que M. Junod; mais il existe à Paris des docteurs qui n'écrivent pas sur la gymnastique et qui la pratiquent; qui le matin donnent de bonnes consultations, et le soir s'exercent avec ceux qui se portent bien. Tous les mardis et vendredis de chaque semaine, plus de quinze cents personnes viennent voir aux Champs-Elysées, vers six heures de l'après-midi, ces médecins jouer à la longue paume contre des amateurs qui cherchent à étendre la vigueur de la jeunesse, à soutenir les forces de l'âge mûr, ou à reculer l'affaiblissement qui résulte du nombre des années. Parmi ces amateurs, on en remarque deux surtout auxquels nos jeunes Esculapes donnent particulièrement leurs soins. L'un est un homme de haute stature, dans la force de l'âge, mais convalescent; l'autre, d'une taille moyenne, déjà sur

le retour, mais ardent et trop persuadé qu'on ne vieillit pas. Ces deux champions voudraient battre leurs médecins. S'ils y parviennent, l'honneur de la victoire appartiendra encore aux vaincus; car quelle gloire pour des docteurs de rendre leurs clients plus forts qu'eux-mêmes !

(25) J'ai tort. Les précieux avantages de l'exercice en faveur de l'estomac ne pouvaient échapper à l'aimable et judicieux auteur de la *Gastronomie* :

D'un utile appétit munissez-vous d'avance ;
Sans lui, vous gémirez au sein de l'abondance.
Il est un sûr moyen d'acquérir ce trésor :
L'exercice, Messieurs, et l'exercice encor.

BERCHOUX, *Gastronomie*, chant 2e.

SECONDE PARTIE.

(1) Voltaire a dit :

Quittons les voluptés, pour savoir les reprendre.

Dans sa harangue pour le poëte Archias, Cicéron pose cette question :

« Quare me aliquis reprehendet si quantum ad requiem animi et corporis conceditur temporis, quantum alii tribuunt conviviis, quantum pilæ, tantum mihi egomet ad litterarum recolenda studia censeo ? »

(2) « Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit, semperque aut belli aut pacis inservit artibus ; semper inter arma aut studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. »

« Personne ne savait mieux que Scipion entremêler le repos et l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui laissaient les affaires; partagé entre les armes et les livres, entre les travaux militaires du camp et les occupations paisibles du cabinet, ou il fortifiait son corps par les exercices de la guerre, ou il cultivait son esprit par l'étude des sciences. »

VELLEIUS PATERCULUS, I, 13.

(3) « La plus grande difficulté et importance de l'humaine science semble estre en cet endroit où il se traite de la nourriture et instruction des enfants. Tout ainsi qu'en agriculture, les façons qui vont devant le planter sont certaines et aisées, et le planter mesme. Mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande variété de façons et de difficultés. Pareillement aux hommes. Il y a peu d'industrie à les planter, mais depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soin divers qui sont pleins d'embesognement et de crainte à les dresser et nourrir. »

Essais de Montaigne, liv. Ier, chap. XXV, t. II. p. 4, in-12, édition de 1771 (*).

Montaigne, dans le même chapitre, page 89, toujours en parlant des jeunes gens :

(*) Cette pensée est prise d'un dialogue de Platon, où un père qui, avec son fils, vient consulter Socrate pour savoir à qui il doit confier l'éducation de ce fils, dit d'abord, comme Montaigne, que dans l'agriculture les façons qui vont devant le planter n'ont rien de difficile non plus que le planter; et qu'à cet égard il en est des animaux comme de toutes les plantes. Mais qu'après que les plantes ont une fois pris racines, la culture en est fort variée et très-difficile, et « il semble, ajoute-t-il, qu'il en est de même de l'homme autant que j'en puis juger par mon fils. »

Οὕτω δὲ ἔχειν ἔοικε καὶ τὸ περὶ τῶν ἀνθρώπων..... καὶ γὰρ ἐμοὶ ἡ τοῦ υἱέος τουτουὶ εἴτε φυτείαν εἴτε παιδοποιίαν δεῖ αὐτὴν ὀνομάζειν, πάντων ῥάστη γέγονεν, ἡ δὲ τροφὴ δύσκολός τε καὶ ἀεὶ ἐν φόβῳ, περὶ αὐτοῦ δὲ διότε, κτλ.

PLATO, *in Theag.*, p. 88. Francofurti, anno 1602.

« La sagesse française a été anciennement en proverbe pour une « sagesse qui prenait de bonne heure et n'avait guère de tenue. « Nous voyons encore qu'il n'est rien de si gentil en France; mais « ordinairement ils trompent l'espérance qu'on a conçue, et, hommes « faits, on n'y voit aucune excellence. »

Ecoutons J. J. Rousseau, qui, parmi beaucoup d'erreurs, a proclamé de grandes vérités :

« L'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance; il en sort au moment prescrit par la nature; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences.

« Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes; une fermentation sourde avertit de l'approche du danger : un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation dans l'esprit, rend l'enfant presque indisciplinable, » etc., etc.

Émile, t. II, liv. IV, p. 107. Amsterdam, 1762.

« Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil et le bras à la justesse; quand il fouette un sabot, il accroît sa force en s'en servant, mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offrait pas aux enfants les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le ballon. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étaient au-dessus de leurs forces, et que leurs membres et leurs organes n'étaient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises. Un enfant n'a point la taille d'un homme, et ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. Je n'entends pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds: je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de paumier; mais qu'il joue dans une salle dont on aura garni les fenêtres; qu'il ne se serve que de balles molles; que ses premières raquettes soient de bois, puis de parchemin, et enfin de corde à boyau. Vous préférez le volant parce qu'il fatigue moins et qu'il est sans danger. Vous

avez tort par ces deux raisons : le volant est un jeu de femme ; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent point s'endurcir aux meurtrissures, et ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ? Et de quelle défense serons-nous capables si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement des jeux où l'on peut être maladroit sans risque ; un volant qui tombe ne fait mal à personne ; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête ; rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux : s'élancer d'un bout du jeu à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte et sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former. »

Émile, t. Ier p. 257.

(4) « Nisi vero approbet quisquam bonus rerum arbiter vapulasse me quia ludebam pila puer, et eo ludo impediebar quominus celeriter discerem litteras, quibus major deformius luderem, aut aliud faciebat idem ipse a quo vapulabam, qui si in aliqua quæstiuncula a conductore suo victus esset, magis bile atque invidia torquebatur quam ego in certamine pilæ a collusore meo superabar. »

« Car, à juger sainement des choses, qui pourrait approuver qu'un enfant pour s'amuser à jouer à la paume, et pour n'avancer pas assez dans des choses auxquelles on ne le poussait qu'afin qu'elles lui donnassent dans la suite les moyens de badiner d'une manière bien moins pardonnable, en fût châtié par un homme qui n'en faisait pas moins de son côté, et qui était bien plus piqué de colère et d'envie quand il arrivait que quelque autre régent avait eu l'avantage sur lui dans une question de grammaire, que je ne l'étais quand quelqu'un de mes camarades en avait un sur moi à la paume ?

Confessions de Saint-Augustin, liv. I, chap. 9 et 10,
traduction de M. Dubois, de l'Académie française.

(5) Nous renvoyons nos lecteurs au livre Ier du chapitre XXIV des *Essais* de Michel Montaigne, et aux notes de son commentateur Costes, *du Pédantisme*.

(6) « Tabulam aleæ dico ubi venale perjurium, imperium et colloquium serpentinum. Illic rabiosa amicitia; illic convicia et audacia sæva, et mens insana et fera impatientia; illic atrocissimi sceleris fraternitas discordans. Aleæ tabulam dico ubi possessionum amissio, et pecuniarum ingentium perditio. O aleatorum noxia, sedentaria et pigra nequitia! O manus crudeles et ad periculum sui armatæ quæ bona paterna et opes avorum sudore quæsitas ignominioso studio dilapidant! »

SAINT-CYPRIEN, *de Aleatoribus*, Paris, 1649, in-f°, p. 456.

« Dès qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice et d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hasard tomberont infailliblement. »

J. J. ROUSSEAU, *Lettre sur les spectacles*, t. III, p. 166.

Plaute, dans sa comédie intitulé *Bacchides*, introduit sur la scène un jeune homme qui a encore son précepteur, mais qui commence à secouer le joug et à se moquer tellement de son maître, que celui-ci est forcé de se plaindre au père de l'élève :

« Non, lui dit-il, ce n'est pas là l'éducation d'autrefois. Vous-même, avant l'âge de vingt ans accomplis, n'avez pas fait un pas sans votre précepteur. Il vous fallait être tous les jours rendu à la palestre avant le lever du soleil, ou sinon le préfet du gymnase vous punissait très-sévèrement... Là, les jeunes gens s'exerçaient à courir, à lutter, à sauter, à lancer le javelot et le disque, à jouer à la paume. Ils passaient leurs premières années dans ces exercices salutaires, et non pas dans de mauvais lieux. »

Eademne erat hæc disciplina tibi cum tu adolescens eras!
Nego tibi hoc annis vigenti fuisse primis copiæ
Digitum longe a pedagogo pedem ut efferres ædibus.
Ante solem exorientem nisi tu in palestram veneras,
Gymnasii præfecto haud mediocres pœnas penderes.....
Ibi, cursu, luctando, hasta, disco, pugilatu, pila,
Saliendo, sese exercebant magis quam scorto aut saviis.

A deux mille ans de distance, chez les deux premiers peuples du

monde, deux poëtes moralistes ont attribué le relâchement des mœurs à l'abandon des jeux d'exercice. Le passage suivant du *Prædium rusticum*, par le père Vanière, peut être mis en parallèle avec celui de Plaute :

Fluxit in hos juvenum nunc mollis inertia mores,
Deseruere pilam, simulacraque ludicra pugnæ,
Et celeres in equo cursus : non flumine nando
Trajicere et duris juvenilia membra palæstris
Exercere juvat, pictis sed ludere chartis,
Concertare scyphis, mimoque obscena jocanti
Plaudere, vel satyri risus captare dicacis.
Proque tuba mollem chelyn, et peccare docentes
Historias, vel quos moriendo cygnea cantant
Ora tragœdorum querulos audire dolores.
Vestitu indulgent muliebriter, oraque fuco
Dedecorant, etc.

Ex Prædio rustico J. Vanieri, lib. XIV, 1784. Barbou.

(7) « Tous les hommes, dit Perse (satire 5, vers 52 à 61), ne sont pas d'un même caractère. Leur vie, leurs inclinations, leurs occupations sont bien différentes. Celui-ci passe les mers et pénètre jusque dans l'Orient pour y faire échange de ses marchandises avec le poivre et le cumin ; celui-là fait son plaisir de bien dormir après avoir bien mangé ; un autre aime les jeux d'exercice ; un autre les jeux de hasard ; en voici d'autres abîmés dans la débauche. Mais dès que la goutte se sera saisie d'eux et les aura rendus impotents des pieds et des mains, ils auront le loisir de se désespérer d'avoir passé leurs beaux jours dans de sales jouissances, et seront réduits à regretter d'être encore en vie et à souhaiter la mort comme l'unique remède à leurs maux. »

Mille hominum species et rerum discolor usus,
Velle suum cuique est ; nec voto vivitur uno.
Mercibus hic italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper et pallentis grana cumini.
Hic satur irriguo mavult surgescere somno,
Hic campo indulget ; hunc alea decoquit ; ille
In venerem putret ; sed, cum lapidosa chiragra
Fregerit articulos, veteris ramalia fagi,

Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi jam seri vitam ingemuere relictam.

Montaigne, que nous croyons ne pouvoir trop citer, dans le chapitre XXV de ses *Essais*, page 85 :

. . . . ., qui au son du tambourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se détourne à un autre qui l'appelle au jeu des batteleurs ; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux de revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paume et du bal avec le prix de cet exercice.

« Sed in magna copia rerum, aliud aliis iter ostendit. »

SALLUSTII *Catilina.*

(8) Réminiscence de ce vers de Racine :

Il excelle à conduire un char dans la carrière.

(9) Terrarum dominos evehit ad Deos.

HORACE, liv. I, ode 1re.

Denys, tyran de Syracuse, jouait à la paume, exercice qu'il aimait beaucoup et qu'il pratiquait souvent.

CICÉRON, dans ses *Tusculanes*, t. VIII, liv. V, § 60.

(10) Delille a dit :

Prodigue de génie, et non pas de dépense.

(11) Æque pauperibus prodest, locupletibus æque,
Et neglecta æque pueris senibusque nocebit.

« Elle est également utile aux pauvres et aux riches, et les vieillards et les jeunes gens ne peuvent la négliger impunément. »

(12) « Tous ceux qui ont réfléchi sur la manière de vivre des anciens attribuent aux exercices de la gymnastique cette vigueur de corps et d'âme qui les distingue le plus sensiblement des modernes. La manière dont Montaigne appuie ce sentiment montre qu'il en était fortement pénétré. Il y revient sans cesse et de mille façons.

En parlant de l'éducation d'un enfant : « Pour lui roidir l'âme, dit-il, il faut lui roidir les muscles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur. Il faut le rompre à l'âpreté des exercices pour le rompre à l'âpreté de la dislocation, de la colique et de tous les maux. Le sage Locke, le bon Rollin, le savant Fleury, le pédant Crouzas, si différents entre eux dans tout le reste, s'accordent tous en ce seul point d'exercer beaucoup le corps des enfants : *c'est le plus judicieux de leurs préceptes ; c'est celui qui est et qui sera toujours le plus négligé.* »

Émile, t. I, p. 207.

« Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espèce d'égalité. Nos exercices de l'académie sont des jeux d'enfants, en comparaison de ceux de l'ancienne gymnastique. *On a quitté la paume comme trop fatigante.* On ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes : on ne conçoit plus les marches des armées grecques et romaines. Le chemin, le travail, le fardeau du soldat romain fatigue seulement à le lire, et accable l'imagination. Le cheval n'était pas permis aux officiers d'infanterie. Les Romains étaient les hommes les plus petits et les plus faibles de tous les peuples d'Italie, et cette différence était si grande, dit Tite-Live, qu'elle s'apercevait au premier coup d'œil dans les troupes des uns et des autres. Cependant l'*exercice* et la discipline prévalurent tellement sur la nature, que les faibles firent ce que ne pouvaient faire les forts, et les vainquirent. »

J. J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, p. 154.

(13) « Un grand nombre de citoyens romains venaient dans le Champ de Mars pour s'y promener, pour y jouer à la paume et au ballon. Les plus grands capitaines de la république, tels que Marius, Pompée, Jules César et beaucoup d'autres, ne dédaignaient pas de s'y rendre, non-seulement pour encourager les jeunes gens par leur présence, mais pour y prendre de l'exercice et faire montre de leur adresse et de leurs forces, même dans l'âge le plus avancé. »

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, par Furgault, article *Champ de Mars*.

« Les exercices que l'on pratique dans les gymnases sont ordonnés par les lois, soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres et plus encore par l'émulation qui subsiste entre les disciples. Toute la Grèce les regarde comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste, capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix. Considérés par rapport à la santé, les médecins les ordonnent avec succès. Relativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent les victoires qui les firent redouter des autres peuples, et dans ces derniers temps il a fallu pour les vaincre les égaler dans la gymnastique. »

Voyage du jeune Anacharsis, chap. VIII.

« L'homme civilisé, dit Buffon, ne connaît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il peut en acquérir par l'habitude d'un fort exercice. »

Histoire naturelle de l'homme, t. IV, p. 881, édit. in-12 du Louvre.

Les Egyptiens élevèrent une statue à Philippe de Crotone, vainqueur dans les jeux Olympiques et le plus bel homme de son temps.

HÉRODOTE, liv. V.

Les Athéniens donnèrent un témoignage signalé de l'estime qu'ils faisaient de la sphéristique en accordant le droit de bourgeoisie et en élevant des statues à Aristonique, Carystien, joueur de paume, et qui excellait dans cet exercice.

CÆLIUS AUROELIANUS, cap. 20, lib. XIV.

Pausanias est entré dans les plus petits détails sur les victoires et la force de Milon le Crotoniate, qui vivait du temps de Tarquin, 500 ans avant J. C.

« Les jeux même (dit encore Montaigne dans son chapitre XXV, livre I, page 92, *de l'Institution des enfants*) et les exercices seront une bonne partie de l'étude. La course, la musique, la danse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance

extérieure, l'entregent et la disposition de la personne, se façonnent quant et quant l'âme; ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on dresse, c'est un homme. Il n'en faut pas faire à deux, et, comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également comme un couple de chevaux attachés à un même timon. Et à l'ouir semble-t-il (Platon) pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quant et quant et non au contraire.

« C'est merveille de voir combien Platon se montre soigneux en *ses loix* de la gayté et passe-temps de la jeunesse de la cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquels il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes, Apollon, les Muses et Minerve. »

(14) Voyez la fin du Discours préliminaire, p. 91.

(15) Je crois faire plaisir aux amateurs de la belle poésie latine en donnant ici une jolie description du *jeu de Boule*, par Adisson; elle est tirée du recueil de ses poésies, imprimé à Londres en 1722.

SPHÆRISTERIUM.

Hic, ubi graminea in latum sese explicat æquor
Planities, vacuoque ingens patet area campo,
Lignea percurrunt vernantem turba palæstram
Uncta, nitens oleo, formæ quibus esse rotundæ
Artificis ferrum dederat, facilisque moveri.
Ne tamen offendant incauti errore globorum
Quæque suis incisa notis stat sphæra....

Postquam ideo in partes turbam distiuxerat æquas
Consilium aut sors, quisque suis accingitur armis.
Evolat orbiculus, quæ cursum meta futurum
Designat; jactique legens vestigia, primam
Qui certamen init sphæram demittit. At illa
Leniter effusa, exiguum quod ducit in orbem
Radit iter, donec sensim primo impete fesso
Subsistat; subito globus emicat alter et alter.

Mox ubi funduntur late agmina crebra minorem
Sparsa per orbiculum, stipantque frequentia metam,
Atque negant faciles aditus; jam cautius exit,
Et leviter sese insinuat revolubile lignum.
At si forte globum qui misit spectat inertem
Serpere et impressum subito languescere motum,
Pone urget sphæræ vestigia, et anxius instat,
Objurgatque moras, currentique imminet orbi,
Atque ut segnis honos dextræ servetur, iniquam
Incusat terram ac surgentem in marmore nodùm.

Nec risus tacuere, globus cum volvitur actus
Infami jactu, aut nimium vestigia plumbum
Allicit, et sphæram a recto trahit insita virtus.
Tum qui projecit, strepitus effundit inanes,
Et variam in speciem distorto corpore, falsos
Increpat errores, et dat convicia ligno.
Sphæra sed, irarum temnens ludibria, cœptum
Pergit iter, nullisque movetur surda querelis.

Illa tamen laudes summumque meretur honorem
Quæ non dirumpit cursum absistitque moveri,
Donec, turbam inter crebram dilapsa supremum
Perfecit stadium et meta inclinata recumbit;
Hostis at hærentem orbiculo detrudere sphæram
Certat, luminibusque viam signantibus, omnes
Intendit vires et missile fortiter urget:
Evolat adducto non segnis sphæra lacerto.

Haud ita prosiliens Eleo carcere, pernix
Auriga invehitur, cum raptus ab axe citato,
Currentesque domos videt et fugentia tecta.

Si tamen in duros, obstructa satellite multo
Impingat socios, confundatque orbibus orbes,
Tum fervet bilis, fortunam damnat acerbam
Atque deos atque astra vocat crudelia.....
Si vero incursus faciles, aditum que patentem
Inveniat, partoque hostis spolietur honore,
Turba fremit confusa, sonisque frequentibus: *Euge*,
Exclamant socii, plausu strepit omne viretum.

« Dans un champ spacieux et libre, dont le sol aplani et couvert de gazon s'étend au loin, roulent sur une arène-lice une infinité de

globes en bois bien luisant, auquel un fer artistement employé a donné cette forme ronde pour les rendre plus mobiles. Les joueurs gravent sur leurs boules une marque particulière pour ne pas les confondre.

« Dès que par convention ou en tirant au sort on s'est divisé en deux nombres égaux, chacun prend ses armes. En avant, vole au hasard une bille pour servir de but. Celui qui doit commencer la partie observe attentivement quelle direction elle prend pour la suivre, et le premier pousse sa boule. Mollement balancée, elle s'échappe de ses mains, décrit un petit cercle et parcourt légèrement sa route, jusqu'à ce que, son premier essor venant peu à peu à se ralentir, elle s'arrête : aussitôt chaque autre lui succède.

« Quand un grand nombre de boules entourent le but, et, lui faisant pour ainsi dire un rempart, en rendent les approches plus difficiles, il faut alors plus de précaution pour s'introduire doucement auprès de lui.

« Un joueur voit-il sa boule se traîner languissamment et ralentir tout à coup le mouvement qu'il lui a imprimé, il la suit pas à pas, s'agite autour d'elle, lui reproche sa lenteur, et voudrait par ses menaces hâter sa marche tardive ; pour sauver son honneur, il accuse les inégalités du terrain et les monticules qui se sont rencontrés.

« On entend rire, lorsqu'une boule reste honteusement en route, ou qu'entraînée par son propre poids, elle prend une fausse direction. Celui qui l'a poussée se répand bruyamment en vaines plaintes, fait mille contorsions, peste après les écarts de sa boule et l'accable d'injures. Au mépris de ce courroux, la boule poursuit le chemin qu'elle a pris, sourde à toute lamentation.

« Mais les éloges et la gloire sont réservés à celle qui, sans se déranger ni se ralentir, passe à travers toutes les autres, achève victorieusement sa course, et vient se reposer sur le but. Vite un adversaire se dispose à l'en chasser de force ; des yeux il mesure l'espace, calcule ses efforts, et saisit fortement sa boule. Elle vole, lancée par un bras vigoureux. Tel, en Élide, un Automédon s'élançait de la barrière, emporté rapidement sur son char, et voyait tout fuir, tout disparaître à ses yeux. Si, au lieu de la boule ennemie qu'il ajustait,

le joueur attrape celles de ses partners, et occasionne un dérangement désavantageux, il entre en colère, crie au malheur et s'en prend à la nature entière. Mais, s'il réussit et trouve le moyen d'enlever à la partie adverse la gloire qu'elle s'était acquise, un murmure d'approbation se fait entendre; on applaudit : *Bravo!* disent ses compagnons, et toute la galerie fait chorus. »

(16) . . . . . . Petite hinc juvenesque senesque
Finem animo certum miserique viatica canis.
PERSE, satire 5, vers 64 et 65.

« Jeunes et vieux, tirez de là les moyens d'atteindre sûrement à votre but, et vos provisions pour passer doucement les tristes années de la vieillesse. »

Pétrone, dans le festin de Trimalcion, parle aussi d'un vieux joneur de paume qui s'exerçait avec des jeunes gens :

« Nos interim vestiti errare cœpimus, imo jocari magis et circulis ludentium accedere; qum subito videmus senem calvum, tunica vestitum russæa, inter puellos capillatos ludentem pila. Nec tamen pueri nos, quanquam erat operæ pretium, ad spectaculum duxerant quam ipse pater familiæ qui soleatus pila prasina exercebatur. »

« En nous promenant çà et là pour notre plaisir et formant galerie autour de joueurs, nous jetâmes d'abord les yeux sur un vieillard chauve, vêtu d'une camisole rousse, qui jouait à la paume avec de jeunes garçons à la longue chevelure. Cette jeunesse, quoiqu'elle en valût bien la peine, attira moins nos regards que ce père de famille qui jouait en chaussons. »

Dans la description des amusements villageois pendant les jours de fête, J. Delille, après avoir peint les vieillards contant leurs jeunes amours et leurs vieux services, les jeunes filles se balançant dans les airs, ajoute :

Ailleurs, s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.

Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle, et la main la rejette.

(*L'Homme des champs*, chant 1er.)

(17) A cette époque désastreuse, où l'éducation n'étant plus comptée comme utile, la plupart des colléges de Paris furent changés en salles de club, d'autres en prisons, d'autres en casernes.

(18) Le collége Mazarin, une des plus redoutables prisons d'alors.

(19) Loin de moi l'idée de m'écrier avec Properce, élégie 14, liv. 3 :

Multe tuæ, Sparte, miramur jura palæstræ;
Sed mage virginei tot bona gymnasii,
Quod non infames exercet corpore ludos
Inter luctantes nuda puella viros,
Cum *pila* veloci fallit per brachia jactu.

Nous avons chez nous trouvé le moyen de concilier la décence avec la pratique d'un exercice salutaire, et, sans vouloir citer d'exemple, je dirai qu'on voit des dames jouer à la courte paume avec toutes les grâces de leur sexe et toute la modestie que pourrait exiger le plus sévère moraliste. Et pourquoi n'y joueraient-elles pas aussi bien qu'au volant, qui ne diffère de la paume que par un peu plus de légèreté dans les instruments? Le fameux docteur Tronchin ordonnait aux femmes qui le consultaient sur leurs vapeurs, de sauter à pieds joints sur un tabouret, de trotter sur de grands chevaux, ou de faire la culbute dans leur chambre, et jamais, dit M. de Mannevieux, il ne s'est fait autant de culbutes que dans ce temps-là. Il aurait dû plutôt leur conseiller de jouer à la paume (1).

Plus heureux dans l'origine qu'il prête au *jeu de volant* que dans celle de la *courte paume*, le Père La Sante, ou un de ses élèves, suppose, dans un autre petit poëme latin, faisant partie du recueil déjà cité, qu'un Amour, fils de Vénus et d'un mortel, entre un jour en étourdi dans la demeure de Diane : « Là, le jeune téméraire ose

(1) Voir plus loin : Traité de M. de Mannevieux sur la connaissance du royal jeu de courte paume.

s'armer d'une flèche, et fait mine d'en vouloir percer les compagnes de la chaste déesse. Il accompagne l'insulte d'un rire moqueur. A la seule vue des armes sacriléges, les nymphes éprouvent une frayeur mêlée d'indignation : *Le petit brigand*, s'écrient-elles, *il en veut en notre honneur !*

Aussitôt elles se précipitent sur cet Amour, plus imprudent que coupable, et qui leur voulait faire plus de peur que de mal : elles le frappent, le meurtrissent sans pitié, se le renvoient l'une à l'autre, le tourmentent et l'accablent, au point que l'infortuné tombe sous leurs coups, victime de sa folle audace.

Une de ces nymphes cruelles, pour ériger un monument à leur victoire, enlève du carquois le morceau de liége qui en formait le fond, perce plusieurs trous autour de la partie qui présente une surface unie, et, arrachant les plumes que l'Amour portait aux ailes, elle les fixe sur ce liége, et fabrique ainsi le premier volant, emblème, ajoute le galant Père La Sante, de la légèreté du beau sexe.

L'arc est aussi transformé en raquette, et de là s'est répandu chez les humains le jeu de volant.

(20) Des érudits m'ont assuré qu'il existait une petite pièce de vers intitulée : *Pila lusoria*, qu'on devrait trouver, mais que je n'ai pu découvrir dans les *Catalecta*, à la suite des satires de Pétrone, auquel on l'attribue. Le temps, et plus tard la patience m'ayant manqué pour étendre mes recherches, j'ai seulement pris et gardé note de cet avis.

(21) Cette espérance s'est réalisée, et le jeu de la longue paume est pratiqué à :

Amiens.
Arpajon.
Arras.
Apremont.
Avesnes.

Beauvais.
Bondi.
Breteuil.
Bresne.
Brune-Hamel.
Bruyères.

Cambray.
Chantilly.
Château-Thierry.
Chauny.
Chenevières.
Crespy.
Compiègne.

Dammartin.

Ecouen.
Ermenonville.

Faitieu.
Fismes.

Genlis.
Guise.

Ham.

Jeancour.
Jouars.

Laferté.
Laon.
Luzarches.

Mantes.
Meaux.

Melleau.
Meygnelay.
Montdidier.
Moncornet.
Moui.
Nanteuil.
Nesle.
Noyon.

Paris.

Péronne.
Petit-Bric.
Pontoise.
Pont-Saint-Maxence.
Pronleroy.
Ravenel.
Reims.
Roy.
Roissy.
Sarcelles.
Senlis.
Saint-Germain.
Saint-Just.
Saint-Quentin.
Soissons.

Tricot.
Tartigny.
Valenciennes.
Velly.
Vineuil.
Vandeuil.
Villeneuve-le-Roy.
Villers-Cotret.

RÈGLES GÉNÉRALES

DU JEU

DE LA LONGUE PAUME.

Ayant fait connaître, au commencement de cet écrit, les différentes manières dont on jouait à la paume chez les anciens, je dois ne pas laisser ignorer comment elle se pratique aujourd'hui parmi nous. Après la description qu'on a lue dans la thèse du docteur *Bellot*, après ce que j'ai dit moi-même dans la partie poétique de ce petit ouvrage, tant sur le choix et la préparation d'un emplacement propre à établir un jeu de longue paume, que sur les préceptes bons à suivre pour l'exercice lui-même, il ne me reste ici qu'à donner les principales règles que l'usage a établies, et que la tradition conserve.

Comme cet art a son langage particulier ainsi que tous les autres arts, je terminerai par l'ex-

plication des divers termes qu'on emploie à la paume, en laissant parler le paumier lui-même (1).

Du Pelotage.

Peloter, c'est se renvoyer simplement la balle sans suivre aucune des règles du jeu, pour passer le temps sans but, ou pour attendre qu'il se forme une *partie.*

De la Partie.

La partie, est le jeu même : on y est astreint à des règles qui demandent de l'adresse et du raisonnement, un coup d'œil prompt et beaucoup d'agilité : on exerce un art qui a ses difficultés, et dans lequel il faut du talent pour réussir.

Il est de règle que ceux qui s'amusent à peloter cèdent leur place à ceux qui veulent jouer partie, à moins que, par arrangement, ils n'entrent dans la partie.

(1) Le sieur Tison, sous le premier empire, quitta le jeu de courte paume qu'il tenait rue Beaubourg, et vint aux Champs-Élysées tenir le jeu de longue-paume. Quelques années après il fut appelé, en qualité de paumier, près du roi de Westphalie, aujourd'hui S. A. I. le prince Jérôme. M. Tison, retiré à Versailles, est âgé de soixante-dix-neuf ans.

Les parties se font depuis deux jusqu'à douze joueurs, c'est-à-dire seul à seul, ou un contre deux (ce qui s'appelle faire LA CHOUETTE), ou deux contre deux; trois contre trois; quatre contre quatre; cinq contre cinq; six contre six, jamais davantage. Chaque partie est au moins de quatre jeux; mais, quand on est plus de trois contre trois, elle est d'un nombre de jeux égal à celui des joueurs de chaque côté, plus un; c'est-à-dire, qu'à la partie de quatre contre quatre, il faut, pour gagner, avoir cinq jeux; à celle de cinq contre cinq, il en faut six; à celle de six contre six, six jeux suffisent. Dans toutes ces parties il est possible, et il arrive même souvent que le nombre des jeux s'augmente à l'infini par suite des *à-deux,* qu'on expliquera plus bas.

Chaque jeu est de 60 points, dont chaque coup vaut 15 points. On peut dont avoir un jeu en quatre coups décidés, en les gagnant de suite; cependant il est rare qu'un côté gagne toujours ses jeux en quatre coups, à moins que l'autre ne fût si faible, qu'il ne pût parvenir à gagner un seul coup dans la partie, ce qu'on peut dire n'arriver presque jamais : ces parties seraient bien fastidieuses pour le côté gagnant, quoiqu'elles fussent bientôt terminées; mais on

tâche de s'assortir d'à peu près égale force; alors on jouera bien plus de coups avant de gagner ou de perdre. Je suppose qu'un côté ait gagné *quinze* au premier coup, l'autre gagne *quinze* au second coup, on dit *quinze à un;* le premier côté encore *quinze,* qui fait *trente;* l'autre *trente à un;* le premier encore *quinze,* qui fait *quarante-cinq :* le coup d'après gagné par l'autre se dit : *à deux ;* le coup d'ensuite qui gagne se dit : *avantage;* l'autre gagne : *à deux. Avantage* d'un côté, *à deux* de l'autre, augmente encore le nombre des coups, jusqu'à ce que le dernier qui a *avantage* gagne tout de suite le coup d'après; alors il a *jeu :* quelquefois le jeu n'est pas encore gagné au bout de douze coups, et plus. Faire des *chasses,* les tirer, les défendre, allonge le jeu : cette dernière circonstance demande à être expliquée le plus clairement qu'il sera possible.

Une des premières lois du jeu est de reprendre la balle qui vous est envoyée, ou de *volée,* c'est-à-dire en l'air, avant qu'elle ait touché la terre, ou quand elle y a fait son premier bond; il n'est plus temps de la prendre à son second bond, et l'endroit dans le jeu où elle touche terre pour la deuxième fois, si on l'arrête à l'endroit même, est ce qu'on appelle une *chasse;* je dis, si on l'arrête à l'endroit même, parce que,

tant que la balle roule et gagne du terrain sans avoir touché les limites, la *chasse* s'allonge d'autant, et ce n'est qu'à l'endroit où elle est arrêtée, avant d'avoir dépassé le lieu du *tirer,* que le marqueur plante l'un de ses deux petits piquets, rouge ou bleu, pour indiquer la *chasse.*

Une *chasse* est donc faite : *à la partie de tout le jeu,* depuis le *tirer,* lorsqu'une fois l'on a servi, jusqu'à l'autre bout du terrain; *à la partie limitée,* dans l'un des deux espaces compris depuis la corde jusqu'à la ligne placée dans chaque bout, parallèlement à la corde, par-dessus laquelle la balle doit passer en l'air, et non en roulant par terre, comme cela se fait dans l'autre partie.

La *chasse* faite ne cause ni perte ni gain; ce n'est que lorsqu'on la *tire* qu'on peut la gagner ou la perdre, et on ne peut la *tirer* que lorsqu'on est *passé,* c'est-à-dire lorsqu'on a changé de côté; et même on ne *passe* que pour *tirer* et *défendre* les *chasses;* alors les joueurs qui étaient au fond du jeu vont prendre la place de ceux qui étaient de l'autre côté, et réciproquement.

Tirer une *chasse,* est essayer de la gagner : on la gagne, en ménageant son coup de façon que le second bond de la balle que l'on envoie se fasse au delà du lieu où la *chasse* a été faite; on

la perd, s'il se fait en deçà : mais, s'il tombait exactement sur la ligne de la *chasse,* le coup serait *à remettre,* c'est-à-dire à recommencer.

Défendre une *chasse,* c'est reprendre, avant son second bond, la balle de celui qui la *tire,* quand on juge qu'il peut la gagner; car, lorsqu'on prévoit que le second bond se fera en deçà de la chasse, le joueur habile ne s'avise pas de la reprendre; et si la chose arrive comme il l'a prévue, la *chasse* est perdue pour le tireur, et il gagne *quinze* sans jouer.

Dès qu'il y a deux *chasses* faites dans un jeu, on passe, si aucun des deux partis n'a 45; mais si l'un ou l'autre a *quarante-cinq,* on passe à une *chasse* faite.

A la partie limitée, le sort de celui qui *tire* une *chasse* est à plaindre, car il la perd dans tout le jeu de paume, depuis l'endroit où est la chasse, jusqu'à lui : s'il met la balle en deçà de la corde, en servant, il la perd; s'il la met dessus, comme il y est obligé, mais qu'elle n'aille point jusqu'à la chasse, il la perd encore; et enfin il la perd s'il envoie sa balle au-delà de la ligne qui limite le jeu par le bout. Il ne peut donc la gagner que depuis l'endroit de la chasse, jusqu'à cette ligne : aussi les chasses les plus avantageuses sont les plus près de la corde et

sur la corde même ; l'espace en sa faveur est plus grand. Au contraire, il devient plus petit à mesure qu'elles approchent de chaque ligne du bout du jeu, et il ne peut gagner une chasse touchant à cette ligne, que par un bonheur ou une adresse rare.

Comme les joueurs, de part et d'autre, se placent dans le jeu à d'assez grandes distances, que la perte ou le gain dépend des endroits où tombe la balle, et qu'occupés à attaquer ou à se défendre, ils auraient de la peine à les remarquer bien exactement, ce qui donnerait lieu à des disputes sans fin, on est convenu de s'en rapporter à un garçon de jeu, qui se nomme le *marqueur*. Ce marqueur circule autour du terrain, pour observer si les balles tombent au dehors ou dedans ; si elles sont prises *bonnes*, c'est-à-dire du premier bond ou *doublées*, c'est-à-dire, du second ou troisième bond, par les joueurs, qui sont quelquefois eux-mêmes incertains de la vérité. Son office est de prononcer à haute voix la perte ou le gain ; d'annoncer où est la chasse ; enfin, de compter le jeu. C'est aussi lui qui marque le nombre des jeux qui se prennent de part et d'autre, et même celui des parties ; il les écrit, à cet effet, sur un petit calepin qu'il porte à la main.

Il se fait aider de deux ou trois *ramasseurs*, pour que les balles qui sont sans cesse jetées de côté et d'autre, à un grand éloignement du lieu d'où l'on *tire*, y soient aussitôt rapportées.

J'ai omis de dire, au commencement de cet article, que, lorsque les joueurs sont assemblés dans le jeu, avant tout, on *tire* le *service;* ce qui se fait en jetant une raquette de façon qu'en tournant en l'air, elle retombe à terre, au hasard, sur un côté ou sur l'autre : le côté des cordes qui est plat, c'est-à-dire, où il n'y a point de nœuds, se nomme *le droit*, l'autre côté où les nœuds paraissent se dit *le nœud.* Le joueur qui voit tomber la raquette dit : *droit* ou *nœud.* Si, quand elle est à terre et qu'il a pris *droit*, par exemple, elle se trouve du côté des *nœuds*, c'est celui qui a jeté la raquette qui gagne le *service*, c'est-à-dire, qui servira la balle à l'autre, et *vice versa.* Chaque joueur sert à son tour, c'est ordinairement le plus habile qui commence, et ainsi de suite, dans l'ordre de la supériorité reconnue de chacun.

L'endroit du *tirer* ou *service* est indiqué par un petit morceau de drap fixé en terre par un clou. Le *tirer* s'avance ou se recule à volonté, et selon la force du vent, à l'opposé duquel il se place toujours.

Des Avantages.

La partie se dit être *but à but*, quand les joueurs, se sentant d'égale force, ne se font aucun *avantage;* mais, lorsque la partie n'est pas égale, c'est-à-dire qu'il se trouve des joueurs plus faibles, les plus habiles, pour rendre la partie égale, leur accordent des *avantages* plus ou moins grands.

Rendre demi-quinze ou *demi-trente*, c'est donner à quelqu'un la liberté de prendre *quinze* en deux jeux ou *quinze* à un seul jeu, et *trente* à l'autre.

Rendre *quinze*, *trente*, *quarante-cinq*, c'est donner un, deux ou trois *quinzes* par chaque jeu.

Donner *bisque*, c'est laisser prendre un *quinze* à volonté dans toute la partie.

Deux, trois, quatre *bisques*, sont autant de *quinze* de même nature; il n'est plus temps de prendre ses bisques sur un coup terminé; aussi est-ce un résultat de l'intelligence, et souvent même d'une grande expérience du joueur, de savoir prendre une *bisque* à propos.

Les autres *avantages* raisonnables que l'on peut faire, sont :

1° De s'astreindre à enlever tous les coups

par-dessus la *corde*, tandis que l'autre parti peut faire rouler la balle sur terre, de ses pieds, soit pour faire, soit pour gagner une *chasse*. Cet avantage est estimé valoir *demi-trente*, et même trente.

2° De jouer tous les coups de *volée*.

3° De les jouer tous du *revers de la raquette*.

4° De jouer d'*un côté du jeu*. On partage le jeu en deux, par une lisière, dans toute sa longueur, et comme il l'est déjà dans sa largeur par la ligne qui porte le nom de *corde* : le joueur qui fait cet immense avantage n'a que le quart du jeu pour placer la balle bonne.

5° De jouer *dans les quatre lisières*. On établit dans chaque bout du jeu, et parallèlement à la corde, deux lisières, à 6, 8 ou 10 pas de distance des deux lignes qui bornent le jeu, à la partie limitée; c'est dans cet espace seul que le plus fort peut faire tomber la balle, établir et gagner des chasses.

6° Enfin de jouer avec un battoir, un bâton équarri, etc., pendant que le plus faible joue avec la raquette.

Ces sortes de parties ne sont ni nobles ni amusantes; elles servent seulement à faire voir que la paume est un art dont les difficultés ne peuvent être bien senties que de ceux qui le pra-

tiquent: mais ces difficultés sont la source du plaisir qu'on y trouve.

Termes du jeu et les principaux coups.

Servir ou *tirer*, c'est commencer le coup.

Tenir le fond, c'est être derrière les autres joueurs, tout au bout du jeu. Il ne peut y avoir qu'un *fond* de chaque côté.

Place de la demi-volée, c'est celle qui vient après le *fond*, en allant vers la corde; elle oblige souvent à *jouer la volée*. Aux parties de 3, 4 et 5, il n'y a, de chaque côté, qu'une *demi-volée*, à la partie de 6, il y en a deux.

Le *tiers*, c'est la place la plus voisine de la corde; à la partie de 3, il y a un tiers; à celle de 4, il y en a 2; à celle de 5 et de 6, il y en a 3. *Tiercer*, est arrêter la balle, soit au bond ou à la volée, soit même en roulant, ou pour faire une chasse, ou pour la gagner.

Mettre dessous, est jouer la balle trop bas, et de façon qu'elle fasse son premier bond avant d'avoir passé la corde.

Prendre la volée ou *se porter à la volée*, c'est renvoyer la balle avant qu'elle ait touché terre.

Entre-bond (jouer la balle à l'), c'est la jouer presque en même temps qu'elle a touché terre la première fois.

Bonne, expression du marqueur, qui signifie que la balle a été reprise avant son second bond, ou qu'elle est tombée dans le jeu, et non dessous ou dehors.

La balle porte, signifie que la balle va faire un bond allongé.

Juger la balle, c'est prévoir l'effet qu'elle doit faire.

Hasard, est un bond inattendu et irrégulier, ou même un bond nul.

Le coup coupé, consiste à prendre la balle de façon à lui donner un mouvement de rotation sur elle-même; elle fait peu d'effet en tombant.

Le coup tourné, se fait quand on coupe la balle de façon qu'elle décrive en l'air une ligne oblique.

La plupart des termes suivants portent avec eux leur signification, ou l'ont déjà reçue par ce qui a été dit :

Arrière-main.
Appuyer sur le vent.
A deux de jeu — sans passer.
A remettre.
Arrêter la balle.
Quitter à moitié de frais.
Bonne, si elle entre.
Brasser, c'est *déployer trop le bras*.
Corde.
Chasse.
Couper la balle, la doubler.
Donner beau.
Défi.
Entre deux airs.
Empaumer.
Être touché.
Enlever le tiers.

Effet faux; — nul.
Etançon.
Filer.
Forcer le quinze.
Garder le quinze.
Galerie.
Lâcher la main.
— la raquette.
— la balle.
Limites.
Partie limitée.
Marquer.
Montant.
Mazette.
Opposer la raquette.
Placer la balle.
Prendre le défaut.
Rachat; contre-rachat.
Raquette ouverte; — tendue.
Serrer la main; — le petit doigt.
Serrer les limites.
Coup croisé.
Se placer.
Se développer.
Toucher à deux; — deux fois.
Prendre de la tête.

A la nomenclature des termes techniques du jeu de paume, je pourrais, s'il était nécessaire, ajouter celle des expressions figurées dont il a eu la gloire d'enrichir notre langue; expressions qui sont généralement adoptées dans la conversation du monde le mieux choisi, et où l'on trouve, en effet, autant de précision que de clarté, autant de force que de justesse:

Empaumer une affaire (la bien saisir, y bien débuter).
Telle personne, ou tel objet, fait faux-bond.
Peloter quelqu'un (le manier avec la même facilité qu'une balle).
Peloter en attendant partie (faire quelque chose en attendant mieux).
Prendre la balle au bond (ne pas laisser échapper l'occasion).
Les hasards de la guerre.
Les revers de la fortune, etc., etc.

Les historiens, dit Montaigne dans le chapitre

des LIVRES, *sont ma droite balle, car ils sont plaisants et aisés.*

Le commentateur fait remarquer que Montaigne appelle l'étude de l'histoire *sa droite balle*, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume qui, lorsque la balle lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de *revers*, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que le jeu de paume a prêté au langage figuré et quelquefois au langage mystérieux. Ainsi, dans Rabelais, liv. Ier, chap. 58, frère Jean des Entomures expliquant à Gargantua l'énigme trouvée au fond de l'abbaye des Thélémites sur une grande lame de bronze, s'exprime ainsi :

« Par sainct Goderan, le style est de Merlin « le prophète ! C'est une description du jeu de « paulme soubs obscures paroles. Les suborneurs « de gents sont les faiseurs de parties, qui sont « ordinairement amis, et, après les deux chasses « faictes, sort hors le jeu, celuy qui y estait et « l'aultre y entre. On croit le premier qui dict « si l'esteuf est sus ou soubs la chorde. Les

« eaües sont les sueurs. Les chordes des ra- « quettes sont faictes de boyaulx de moutons « ou de chièvres. La machine est la pelote ou « l'esteuf. Après le jeu on se rafraîchit devant « ung clair feu et change-l-on de chemise et « voluntiers banquette-l-on, mais plus joyeuse- « ment ceulx qui ont gaigné que perdu. »

Dans De Viu : le *Passe-Temps agréable, ou Nouveaux Choix de bons mots, de pensées ingénieuses*, etc., Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12, au tome II, p. 31 et 32, on trouve une pièce de 34 vers sur le jeu de paume.

Ce jeu a aussi ses comparaisons, ses analogies, comme on va le voir dans l'article suivant, qui s'applique aux deux paumes.

— *Traité* contenant les secrets du Ier livre sur l'épée, seule mère de toutes armes, par Henri de Saint-Didier, gentilhomme provençal, in-8° avec fig., 1573 (ouvrage très-rare, qui ne se trouve qu'à la bibliothèque de l'Arsenal).— Se vendait à Paris chez Métayer.

Après une dissertation de 80 pages sur le sujet ci-dessus :

« S'ensuit un traité sur l'exercice et certains points requis de sçavoir au jeu de paulme, pour tous ceux qui l'aiment, composé par Henri de de Saint-Didier, attendu que y est requis, mêmes démarches et sçavoir mêmes coups que ausdites armes, comme se vera par icelui traité et l'a fait

ledit auteur, à cause de ladite affinité et sympathie qu'ils ont ensemble, joint pour bailler avertissement et instruction aux indoctes et qui n'entendent les termes de cedit exercice et non pas pour les doctes adroits.

« Ledit auteur ayant considéré que la paulme et les armes sont cousins germains bien proches, comme a été dit ci-dessus, et qui saura bien jouer à ladite paulme, facillement aurait aprins à tirer coups d'épée et à l'opposite, mais l'un vaut mieux que l'autre, qui sont les armes. Car elles conservent la santé et l'honneur de ceux qui ont peur de le perdre. Quelqu'un pourrait dire pourquoi lesdites armes et ceste paulme sont cousins germains? L'auteur respond à cela et dit que de mesmes coups que on tire ausdites armes pour vaincre son ennemi au temps de paix ou de guerre, d'autant aussi de mesme coups, on peult vaincre sa partie pour lui gaigner son argent, en quelque banquet, qui sont :

Main-droit.
Revers.
Estoc.

« Bien est vrai qu'il fault oster desdits coups qui est l'estoc, et n'en demeurera que deux qui sont :

Main-droit.
Revers.

« La raison pourquoi j'oste ledit estoc est, attendu que la raquette n'a pas de pointe, et pour ainsi, on n'en saurait faire un estoc.

« Bien est vrai que quelques fois on fait quelques coups et rabat-on de la raquette quand l'éteuf vient droit le visage ou plus haut qui est qu'on détourne l'éteuf et on le rabat de la raquette quand il vient d'hault ou au visage, la tenant droite et non penchante neu du côté droit, neu du côté gauche et pourtant à cedit jeu de paulme, il n'y a que les deux susdits coups main droit et revers; mais il les faut multiplier proprement en quatre lieux d'hault et de bas, comme par exemple main droit de bas et main droit d'hault; revers de bas, revers d'hault et pour ainsi les faut bien dextrement et avec grace savoir tirer, car ils se tirent tout ainsi que font ausdites armes et les sachant bien adextrement tirer, fault bien observer le dire de nos ancêtres, bons joueurs, (qui dient) : qui pour le bond délaisse la volée jamais bon joueur estimé ne sera, c'est-à-dire qu'il fault prendre un bon avertissement que quand on peut prendre la volée, jamais ne fault s'attendre au bond. La raison parce qu'à un bond il peut survenir quelques accidents et à la volée jamais, si on est si bien exercé et qui soit seure.

« A ceste cause, je veux advertir ceux qui ne sont encore seurs du bond, qui s'exercent à la-dite volée, car elle ne faut jamais. Ce sont eux qui la faillent, et si on la faut, on a recours au-dit et pourtant qui peut faut toujours prendre ladite volée et non ledit bond.

« Le premier point nécessaire est requis à un qui veut assaillir un autre et faire partie de conséquence, de prendre des mules plombées ou bien pesantes et les porter deux ou trois heures avant la partie. Ce temps passé, tel vient à laisser cesdites mules pesantes et se contente de ses souliers, ou il se fait bailler des chaussons légers qui soyent bien à son point, et en ce faisant tels ou tels se trouveront bien plus dispos et adextres que ceux qui ne le feront. L'expérience est la maîtresse de tous les arts.

« Le second point est requis de demander le premier des raquettes et de choisir la meilleure, et qui soit bien à la main. Car, tout ainsi que ausdites armes est requis une épée légère et une dague pesante, ainsi, à la paulme, faut avoir une raquette légère et l'éteuf pesant. Je dis pesant neu trop, neu trop peu, car toute où il y a trop ou trop peu ne vault rien.

« Le troisième point est requis, et fault bien regarder que quand on sera dans le jeu de

paulme, d'avoir une raquette autre que celle dont on se veut aider et dire à la partie adverse : jettons la raquette pour voir qui sera dedans ou dehors, et alors dire : jettez la vôtre. S'il te donne la liberté, jette la meschante et non la bonne, et pour cause qui sera ci-après déclarée, et s'il veult jetter la sienne, laisse la lui jetter, car la jettant, les cordes s'affaiblissent ; s'affaiblissant, elles se gâtent, attendu que les cordes se détendent, et par ainsi, elle ne pourra servir si bien qu'auparavant. On pourra dire : on en demandera une autre. Réponse à ce possible n'en pourra trouver si bien à la main que celle qu'avait trouvée auparavant que n'a voulu contre garder. Car bien souvent une raquette est le gain de la partie comme une bonne épée est aussi le gain que on vaincra son ennemi.

« Item, ayant bien observé tout ce que dit est, reste à savoir sur quelle démarche il faut se tenir pour bien exécuter ledit art de la paulme et pour bien servir l'éteuf sur le toit et donner mauvais jeu le plus qu'on pourra tout le long du jeu. Je dis que pour bien pratiquer tous lesdits coups étant multipliés, et pour bien servir, il faut se tenir sur le pied gauche pour la première fois, et presque toujours en faisant la pirouette sur icelui, cherchant l'éteuf du côté qu'il ira. Quel-

qu'un pourra dire : Je ne sçai pas où ira l'éteuf et je n'en puis juger. Fault considérer qu'aucuns quand ils jugent de l'éteuf où il sera tiré par leur partie adverse, la regardent à la vue, et par là jugent où elle le veut tirer. Mais j'en donnerai un qui sera meilleure et la raison en est apparente. Ce jugement est souvent déceptif. Car, par la vue, on ne peut juger surement ce que l'intérieur veut faire exécuter, qui est de conduire et de jetter l'éteuf. Je dis que pour bien juger de l'éteuf où partie adverse le pourra jetter, ne fault le regarder à la vue, car il te decevra par icelle, mais regarder l'éteuf que auras servi et ne le perds jamais de vue, car ledit éteuf qui est l'extérieur est conduit et mené sans fallace par l'intérieur et volonté de la partie adverse, et pourtant étant bien seure de ta main sans faulte vaincras ta partie adverse aisément; et non en regardant la vue, car la regardant tu penseras qu'elle jette l'éteuf à l'opposite de son regard et son intérieur sera tout autrement et pourtant voilà, regardant la vue de la partie adverse tu pourras être déçu et regardant l'éteuf, ne le seras jamais, et c'est l'argument que j'ai dit ausdites armes que fault regarder la pointe de l'épée et non la vue de l'homme. »

Il existe à la Bibliothèque impériale une pe-

tite brochure in-12 de 40 pages pour la première partie et de 12 pour la seconde, ayant pour titre :

« *Du Jeu de paume.* — La signification de l'ancien jeu des « chartes pythagoriques et la déclaration de deux doubles qui se « trouvent en comptant le jeu de paume ; lesquelles connaissances « ont été longtemps cachées ci-devant ; mais depuis peu de jours « trouvées et expliquées par J. C. » — Paris, 1582, chez Goubin, à l'enseigne de *l'Espérance*, devant le collége Cambray.

Jeu de longue paume aux Champs-Élysées, en 1854.

Le jeu de longue paume qui existait depuis si longtemps à l'extrémité occidentale du grand carré des Champs-Élysées, où vient de s'élever comme par enchantement le monumental palais de l'Industrie, a été transféré au levant, près de ce palais auquel notre modeste et beau jeu est digne de se rattacher. Il semble inspirer le regret de ne pas voir dans le voisinage un jeu de courte paume, si l'on ne rétablit pas au Louvre celui de 1555.

On lira plus loin les articles du programme, dressé en 1798, par ordre du ministre de l'intérieur, pour l'embellissement des Champs-Élysées : les jeux d'exercice, et surtout la paume, y figuraient en première ligne.

JEU DE LONGUE PAUME, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

ROMALÉON.

ALEXANDRE.

EUTON.

PODOQUE.

PALMIGÈNE. PILANDRE.

LUDIPHILE. PILORE.

AGATHON.

VAFRIN.

EUTROPHE.

ALTUS.

RÈGLES GÉNÉRALES

DU JEU

DE LA COURTE PAUME.

Nous ferons connaître sommairement les règles générales de la courte paume en indiquant les ouvrages où elles se trouvent *in extenso*, tant en France que chez les étrangers.

Nous avons déjà cité, dans le Discours préliminaire, l'*Art du Paumier-Raquettier et de la Paume,* par M. de Garsault. — Paris, 1767, 1 vol. in-fol. avec fig.

Académie des jeux : de Trictrac, des Echecs, de la Paume, du Billard et d'antres. — Paris, 1718, in-12, chez Legras.

Traité sur la connaissance du royal jeu de Paume, et des principes qui sont relatifs aux différentes parties qu'on y joue, dans lequel on établit les moyens les plus prompts et les plus sûrs pour devenir habile à ce jeu, soit dans l'attaque, soit dans la défense, suivi d'autres détails curieux, auxquels on a joint des conseils sur la prudence que doivent avoir les amateurs pour éviter les piéges que l'on peut tendre à leur inexpérience; avec le nom des plus fameux paumiers et celui des amateurs les plus connus. Ce traité a pour épigraphe :

Inter se adversis arena luctantur jactus ;

dédié à Mgr. le comte d'Artois, par M. de Mannevieux, amateur. — 1 vol. in-8 de 188 pages. *Neuchâtel*, 1783.

Règles et principes de Paume, par Barcelon, paumier. In-16 de 124 pages.— Paris, an VIII (1800), de l'imprimerie de Delance; chez l'auteur, rue de Seine, n° 1442, ou rue Mazarine, n° 1580.

Législation de la Paume. (Dictionnaire de police, par M. Des Essarts, avocat, membre de plusieurs académies, secrétaire ordinaire de Monsieur, frère du roi, et député de la ville de Cherbourg; 8 vol. in-4. — Paris, chez Moutard, 1789, t. 7, p. 634, 635 et 636.

On donne le nom de paumier à l'ouvrier qui fait des raquettes, des balles et tout ce qui sert au jeu de paume. Les paumiers tiennent aussi des jeux de paume.

Il y a dans Paris une communauté de maîtres paumiers-raquettiers et faiseurs d'esteufs, pelottes et balles. Leurs statuts sont de l'année 1610. Quatre jurés sont à la tête de cette communauté. Ce sont eux qui reçoivent les apprentifs. Ils sont obligés de faire des visites tous les mois.

L'apprentissage est de trois ans, et le brevet doit être porté aux jurés huit jours après sa passation pour être enregistré.

Ceux qui veulent être reçus maîtres doivent faire chef-d'œuvre. Les fils de maîtres sont affranchis de cette obligation.

Les veuves jouissent des mêmes priviléges que leurs maris, tant qu'elles restent dans un état de veuvage.

Il leur est permis de conserver les apprentifs que leurs maris avaient pris; mais elles ne peuvent en prendre de nouveaux. Un règlement de discipline a fixé les obligations des maîtres et des garçons paumiers. Ce règlement est du 24 avril (1).

Dictionnaire de Trévoux, 1752, à l'article PAUME. — « Paume est un jeu où l'on pousse et repousse plusieurs fois une balle avec cer-

(1) Ces documents, pris dans Des Essarts, complétent ceux que j'ai extraits du Paumier-Raquettier de M. Garsault, dans le Discours préliminaire.

taines règles *pila ludere*. On joue à la paume avec des raquettes, des battoirs, de petits bâtons, etc. La longue-paume se dit quand on joue à ce jeu dans une grande place ou campagne qui n'est pas fermée : *pilæ lusus laxior*. La courte paume ou la paume absolument est un jeu fermé et borné de murailles, qui est tantôt couvert, tantôt découvert. Il y a des jeux de paume quarrés et des jeux de dedans. Ce mot vient du latin *palma*, parce qu'autrefois on poussait la balle avec la main. »

Dans le *Supplément* de ce dictionnaire (t. 1, p. 200), paumier est un maître qui a droit de tenir un jeu de paume, qui fait des balles et des raquettes : *sphæristerii dominus*. Il y a à Paris un corps de maîtres paumiers. La plupart des marqueurs sont de pauvres paumiers.

Cérémonial diplomatique des cours de l'Europe, par Dumont. — Amsterdam et Lahaye, 1739.

Extrait du cérémonial de France, livre III, contenant le cérémonial domestique de la cour, ch. 1er.

« Lorsque le roi joue à la paume, le porte-manteau lui présente la balle d'une main, pendant qu'il garde l'épée de l'autre. Il marque encore les frais de toutes les parties du jeu que le roi perd, pendant qu'il joue, et le roi paye tout, soit qu'il gagne ou qu'il perde. Lorsque le roi a cessé de jouer, le maître du jeu de paume a soin de fournir aux officiers de la chambre et de la garde-robe la collation, si c'est l'après-dîner, et le matin le déjeuner. »

Se reporter à ce que nous avons dit à la fin du discours préliminaire sur la fréquentation des jeux de paume par les différentes classes de la société pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Trattato del giuoco della palla, di Messer Antonio Scaino da Salo, diviso in tre parti, con due tavole : l' una de capitoli, l' altra de cose più notabili che in esso si contengono ; in Venegia ; appresso Gabriel Giolito, de Ferrari et Fratelli, 1555, in-8, fig.

(Copié sur l'exemplaire déposé à la bibliothèque Mazarine, sous le n° 30,472.)

Prima parte del giuoco della palla.

Proemio.

Fra tutti i più famosi et honorati eserciti che sono stati trovati dall' arte, et approvati a commodo et beneficio del corpo, et a recreatione et tranquillità dell' animo, illustrissimo principe (1), non ne conosco alcuno che ragionevolmente agguagliar si possa o debba, non che anteporre al nobilissimo et artificiosissimo giuoco della palla. La cui eccellenza conosciuta da Galeno, et di quanto giovamento è fosse a' mortali, ne scrisse uno libro con somma dottrina et eloquenza, dimonstrando che niun' altro giuoco, quatunque d' ingegno et forza si trova, che meglio di questo eserciti ogni, picciola parte delle membra nostre, con si leggiadra et armonica misura rendendo puri et incorrotti gli humori, et vivaci gli spiriti, in che consiste la sanità de' corpi nostri : et è tanto ad ogniun coro che gli huomini in riguardar duo eccellenti giuocatori (massimamente al giuoco della corda) s' ivaghiscono di tal maniera, che perdendo il sensa d'ogn' altra cosa, vinti da soverchio piacere, non sanno, ne possono levar gli occhi da si generoso ci dilettevol spettacolo insino al fine. I giuocatori istessi medicamente dalla dolcezza di questo giuoco adescati (quantunque stanchi) non si partirebbono giammai, dico, insino che fossero consumate di tutte le loro forze ; se la fame o la sete, o altro naturale et estraordinario bisogno nou li cacciasse. Conviene a' fanciulli, a' giovani, a' huomini, e quasi anco a' vecchi : è caro a'

(1) L'auteur a dédié son ouvrage à un duc de Ferrare, prince de la maison d'Este.

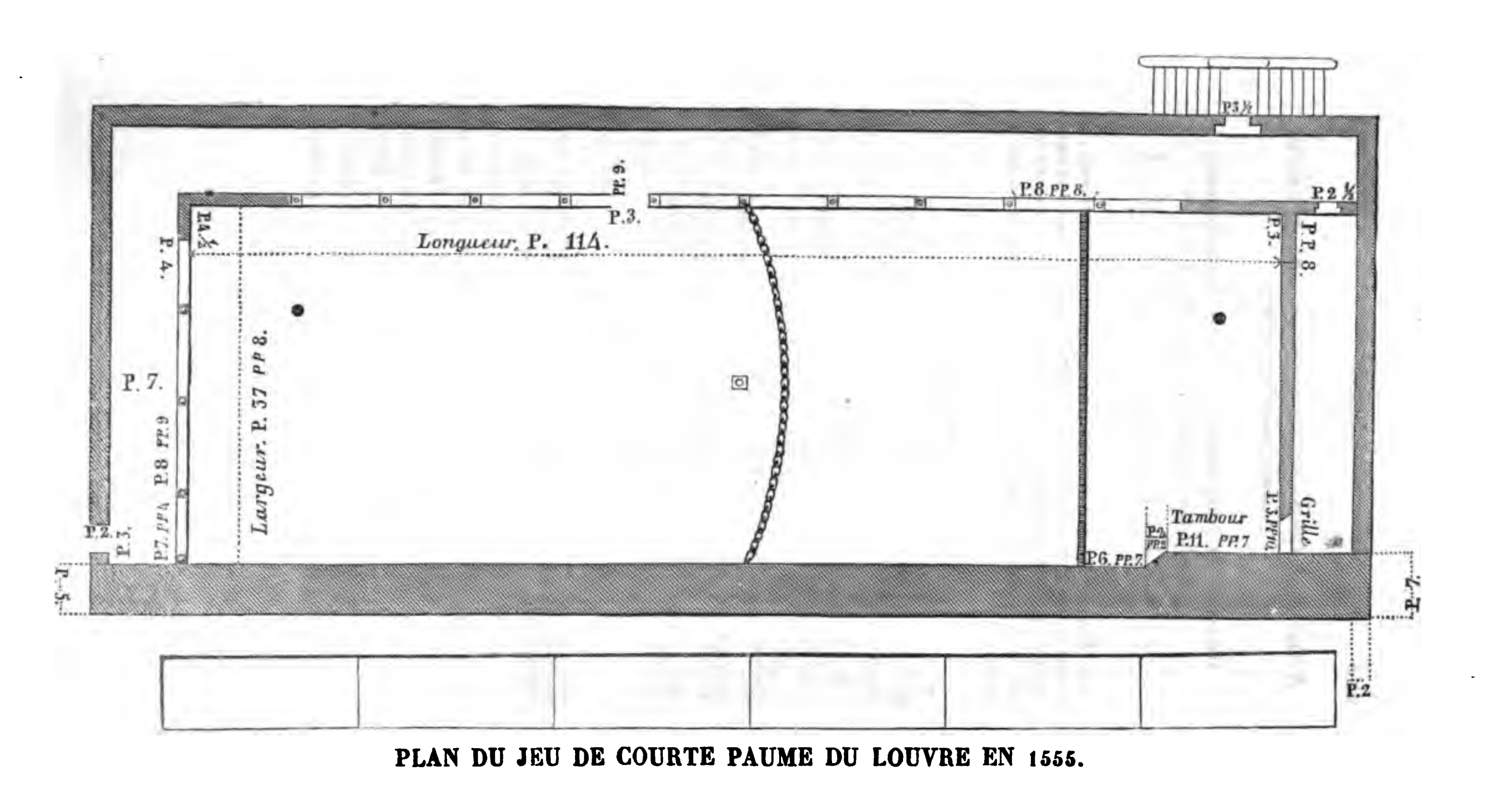
gioviali, piace a' melancolici, a' gravi e severi, et si confà quasi con tutti gli humori, et complessioni de gli huomini. Le donne ancora presso ad Homero giuocavano alla palla, et in Udine, terra principalissima del Friuli, et altrove ancora hoggidi le vaghe donzelle con honesti modi si trastullano in questo giuoco; et già furono in Ferrara, dignissima città di vestra Eccellenza, alcune damigelle nel giuoco della corda con raquetta molto destre et ammaestrate a mariviglia.

(Ce Traité forme un volume de 315 pages, dont voici la table :)

Capitoli contenuti nella prima parte.

sonna di due famosi giuocatori, Gian Fernando Spagnolo e Gian Antonio Napoletano.

Le journal l'*Illustration* contient, dans son N° 377, vol. xv, p. 315, samedi 18 mai 1850, une gravure représentant l'intérieur d'un jeu de courte paume, sous le titre : *Histoire de la Paume*. On entre dans les mêmes détails que les nôtres en 1806.



PLAN DU JEU DE COURTE PAUME DU LOUVRE EN 1555.

Villes et châteaux où il y avait des jeux de courte paume jusqu'en 1792.

Fontainebleau (existe encore); Versailles; Saint-Germain; Compiègne; Chantilly; Villers-Coterets.

PARIS.

Rue Mazarine (il y en avait trois); place Saint-Michel; Estrapade; rue Beaubourg, rue de Grenelle-Saint-Honoré et boulevard du Temple ont successivement cessé d'exister depuis le commencement du siècle. Il en a été construit un très-beau à la chaussée d'Antin, passage Sandrié; il est très-fréquenté.

PROVINCES.

Agen.
Aix.
Alençon.
Amiens.
Angers.
Autun.
Avignon.

Beaune.
Besançon.
Blois.
Bordeaux.
Bourges.

Caen.
Châlons.

Clermont.

Dijon.

Grenoble.

La Rochelle.
Laval.
Lille.
Limoges.
Lyon.

Marseille.
Montpellier.

Nanci.
Nevers.
Nîmes.

Orléans.

Poitiers.

Reims.
Rouen.

Saumur.

Tarascon.
Toulon.
Toulouse.
Tours.

VILLES ÉTRANGÈRES.

Bâle.
Bruxelles.
Chambéry.
Genève.
Londres.
Madrid.
Manheim.
Turin.
Vienne.

AUTRES OUVRAGES

ANCIENS ET MODERNES

SUR

LA GYMNASTIQUE

EN GÉNÉRAL.

Aux ouvrages sur la sphéristique et sur la paume en particulier, nous ajouterons ceux dans lesquels il est question de la gymnastique en général, non-seulement sous le rapport de la santé et du développement des facultés physiques, mais encore sous celui de la religion, de la morale, de la philosophie, de la politique, en tout temps et partout. Nous suivrons l'ordre alphabétique.

Amoros :

— Mémoire lu à la Société pour l'instruction élémentaire de Paris, dans les séances des 6 et 20 septembre 1815, par M. Amoros, membre de la même société et de différentes sociétés patriotiques d'Espagne, sur les avantages de la méthode d'éducation de Pestalozzi, et sur l'expérience décisive faite en Espagne en faveur de cette méthode. — In-8 de 69 pages; Paris, 1815.

— Lettre de M. Amoros à M. Bajot, sur l'excellence de la paume comme exercice salutaire. — Paris, 18 novembre 1818.

— Lettre de M. Amoros à la Société pour l'instruction élémentaire. — Paris, 1819; in-8 de 56 pages.

— Observations de M. le colonel Amoros sur le coureur Rummel, sur les courses en général, sur un coureur français qui prétend le surpasser en vélocité et en résistance, et sur un professeur du Gymnase normal qui peut lutter avec le premier. — Paris, 1826, in-8 de 12 pages; imprimerie de Delaforest.

— Exposition des modèles, des machines et instruments de la Méthode d'éducation physique, gymnastique et morale du colonel Amoros. — Paris, 1827, in-8 de 4 pages; imprimerie de Farcy.

— Gymnase normal, militaire et civil. Continuation de l'histoire de cet établissement, depuis la publication des derniers Mémoires jusqu'au mois d'avril 1828. — Paris, 1828, in-8 de 132 pages, un tableau; Roret.

— Rapport sur l'état actuel du Gymnase normal, militaire et civil, et sur les progrès extraordinaires des élèves militaires qui ont suivi le cours du Gymnase normal depuis le mois d'octobre 1829 jusqu'à la fin de mai 1830, sur les moyens adoptés pour les obtenir, et quelques observations relatives aux résultats des leçons données par le colonel Amoros, directeur de cet établissement. — Paris, 1830, in-8 de 20 pages; imprimerie de Crapelet.

— Programme particulier pour les exercices qui auront lieu au Champ-de-Mars, le samedi 28 juillet 1832, sous la direction du colonel Amoros. — Paris, in-8 de 8 pages, 1832; imprimerie de Crapelet.

— Gymnase normal, militaire et civil. — Paris, 1832, in-8 de 8 pages; Crapelet.

— Quelques mots sur le Gymnase normal, militaire et civil, et sur les contrariétés que son fondateur éprouve. — Paris, 1836, in-8 de 16 pages; imprimerie d'Everat.

— Pièces et documents relatifs à l'histoire du Gymnase normal, militaire et civil, exposant plus particulièrement les persécutions

éprouvées par son fondateur. — Paris, 1836, in-8 de 96 pages; Everat.

— Lettre du colonel Amoros, sur le Gymnase normal, militaire et civil, sur les contrariétés qu'il éprouve, et invitation qu'on vienne voir les établissements qu'il dirige.—Paris, 1838, in-8 de 16 pages; imprimerie de Dupont.

NOTICE BIOGRAPHIQUE DU COLONEL AMOROS (Extrait de la *Revue des Beaux-Arts*, 1853, p. 420).

Société libre des Beaux-Arts. Bulletin n° 507. Séance du mardi 6 décembre 1853. — Présidence de M. Delaire.

« Il est procédé à la lecture de la notice nécrologique du colonel Amoros, créateur du gymnase en France, par M. J. N. Bidaut.

« M. Maillet fait cette lecture au nom de notre collègue; et nous y trouvons, par les soins du narrateur, que notre collègue, M. Amoros, fut le rénovateur de la gymnastique en Europe, et le fondateur ou promoteur de nombreux gymnases établis en France depuis 1817 jusqu'au 9 août 1848, jour où il succomba, frappé d'apoplexie, à l'âge de 78 ans.

« Né à Valence (Espagne), le 19 février 1770, de la noble famille des Sotillo, M. Amoros parcourut avec distinction la noble carrière des armes. Il était colonel en 1808, lors de l'invasion de l'Espagne par l'armée française.

« Retiré en France et pénétré de reconnaissance pour l'hospitalité qu'il y reçut, M. Amoros se livra tout entier au perfectionnement du système qu'il avait conçu. Après de nombreux et dispendieux essais, il offrit, en 1816, à la France le plan mûr, développé et appliqué par lui, dans un local provisoire, d'une gymnastique propre à moraliser les esprits en même temps qu'à fortifier les corps.

« Ce plan, accueilli et apprécié, fut adopté en 1817, par le gouvernement; et bientôt il fut enseigné sous ses auspices.

« De bons principes de conduite, de bons procédés pour surmonter les périls : tels étaient les deux principaux résultats de la mé-

thode pratiquée par M. Amoros avec ses élèves; mais la santé du corps, celle de l'esprit, la beauté des formes, des poses, des mouvements, la facilité de la marche, en dérivaient nécessairement, et présentaient à tous un attrait irrésistible.

« Désireux d'étendre les bienfaits de sa gymnastique, M. Amoros fonda, en 1838, le gymnase de la rue Jean-Goujon.

« Les immenses services de M. Amoros avaient été reconnus par les ministres, par les savants et par les médecins, surtout en alliant, comme il le faisait, les enseignements de la morale à celui des exercices corporels. De colonel et d'officier de la Légion d'honneur qu'il était, il fut nommé inspecteur de tous les gymnases du royaume, et tous les gouvernements lui demandèrent des modèles et des instructions pour la gymnastique de leurs pays. L'Académie des sciences morales lui décerna même un prix pour son système d'éducation morale et physique.

« Tels furent, pendant vingt-cinq années, les utiles travaux de notre vénérable collègue ; mais rien n'est stable dans ce monde; et M. Amoros subit la rigueur de cette loi fatale en voyant l'indifférence et l'ingratitude l'accabler dans ses dernières années; tandis qu'il n'exprima jamais dans sa douleur que le regret de n'avoir pu faire davantage pour sa nouvelle patrie.

« Aujourd'hui son œuvre, loin d'être détruite, subsiste ; elle brille même d'un nouvel et vif éclat par les soins de plusieurs de ses élèves, dont le talent, le zèle et la persévérance ont vaincu tous les obstacles. Sa gymnastique est enseignée aujourd'hui dans tous les corps de l'armée, dans tous les établissements d'instruction publique ou privée; elle est même employée dans les hôpitaux à la guérison des maladies de l'enfance et des infirmités de tous les âges.

« Honorons, autant qu'il nous est possible, dit notre collègue, la mémoire de l'homme qui a si bien mérité de notre société et de la France entière par l'utilité et l'importance de ses travaux. Dans ce but, qu'il nous soit permis de proposer que la Société libre des Beaux-Arts sollicite respectueusement de M. le ministre d'État la reproduction, par le moulage, du buste de M. Amoros, et son dépôt dans tous les gymnases entretenus par le gouvernement, ainsi que dans les écoles

spéciales de la capitale, afin de transmettre à notre jeunesse le souvenir et les traits de celui qui, le premier, a su allier la gymnastique à l'enseignement de la morale, et former ainsi à la fois des corps robustes et des âmes honnêtes, de bons soldats et de bons citoyens.

« Les vœux exprimés par notre honorable collègue ont été adoptés par la Société libre des Beaux-Arts, et le bureau est chargé de les mettre à exécution. Le travail de M. Bidaut doit faire partie de nos Annales, et il est, quant à présent, déposé aux archives de la Société. »

Aristote. « Problemata 8, 12, 14 et 38. — *Idem* de l'Ame. — Politique, *lib.* 1° *cap.* 3. — Ars exercendorum corporum gymnastica. » — Aristote, dit Montesquieu, *Esprit des Lois*, chap. 8, qui semble n'avoir fait sa *Politique* que pour opposer ses sentiments à ceux de Platon, est pourtant d'accord avec lui touchant la puissance de la musique (Platon ajoute et de la gymnastique) sur les mœurs.

Artois. C. J. B. De la Gymnastique dans les colléges royaux. — Paris, 1846, in-32 de 8 pages; imprimerie de Malteste.

Archigènes. Dissertation sur la gymnastique, à l'usage de l'empire ottoman. — Paris, in-8 de 28 pages, 1843. Chez l'auteur, à l'ambassade ottomane, rue des Champs-Elysées.

Argy (comte d'). Gymnase des Perses modernes, décrits par le comte d'Argy, lieutenant au 35e de ligne. — Lyon, 1839, in-8 de 16 pages.

Averroès, philosophe médecin, né à Cordoue en Espagne dans le 12e siècle, et

Avicenne, aussi philosophe médecin, né en Perse, l'an 980 de Jésus-Christ, qui ont écrit en arabe, avaient, selon Gassendi, traduit Aristote dans cette langue. — Dans les *Recherches critiques sur l'âge et les traductions d'Aristote, et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scoliastes* (Paris, 1819, 4 vol. in-8), par M. Jourdain, je trouve à la page 481, *liber problematum* :

« De problematibus quæ sunt circa medicinalia; de his quæ sunt circa su-
« dores; de his quæ sunt circa ebrietatem; de his quæ sunt circa venerea; de
« his quæ sunt a labore; *de his quæ sunt ex modo jacendi.* »

BACCIUS, premier médecin du pape Sixte-Quint. — Traité sur les Bains et les Thermes des Anciens, dans sa Description des bains de Dioclétien.

BERNOUILLY. Ars conjectandi, opus posthumum. Basileæ, 1713. A la fin de cet ouvrage, on trouve une lettre en français à un ami, sur les parties du jeu de paume.

BIENAIMÉ. Gymnastique appliquée à l'éducation physique des jeunes filles. — Paris, 1844, in-8 de 16 pages.

BORIE. Aperçu sur la Gymnastique et son influence sur les passions tristes. — Paris, 1830, in-8.

BULLINGER, né en 1504, mort en 1575. — De ludis veterum.

CAGNATUS MANILIUS. De Sanitate tuenda libri duo, scilicet de continentia seu temperantia et arte gymnastica. — Romæ, 1591; *idem, Patavii*, 1605, in-4.

CELSE, appelé l'Hippocrate des Latins, florissait sous Auguste, Tibère et Caligula.

CLIAS, professeur gymnasiarque de l'académie de Berne :

— Gymnastique élémentaire ou Cours analytique et gradué d'exercices propres à développer et à fortifier l'organisation humaine; par Clias, professeur gymnasiarque de l'académie de Berne, précédé du Rapport fait à la Société de médecine de Paris, par Bailly, et de Considérations générales, par Baillot, ancien conservateur de la bibliothèque de Versailles. — Paris, L. Colas, 1819, in-8 avec 13 planches.

— Callisthénie ou Somascétique naturelle appropriée à l'éducation physique des jeunes filles, par Clias. — Besançon, Dais, 1843, in-8, 208 pages et 9 planches.

— Réponse de M. Clias à un article du *Moniteur* du 31 août 1844,

signé Matter, et relatif à l'ouvrage précédent.— Paris, impr. de Dupont, 1845, in-8 de 32 pages.

— An elemantary course of gymnastic exercices, etc. Cours élémentaire d'exercices gymnastiques destinés à développer et à perfectionner les facultés physiques de l'homme, suivi du Rapport fait à ce sujet à la Faculté de médecine de Paris, et d'un nouveau Traité complet de l'art de nager, par le capitaine Ph. Clias, 4e édition. — Londres, 1825, Shewood Gilbert et Piper, 1 vol. in-8 de 182 pages avec 9 planches.

Aucun homme de bonne foi, dit le rapporteur, ne contestera l'utilité de la gymnastique. Les médecins les plus éclairés, les philosophes et même les hommes d'État doivent reconnaître en elle, non-seulement l'un des puissants auxiliaires de l'hygiène, mais encore l'une des parties les plus importantes de l'éducation. Les facultés morales de l'homme ne sont pas les seules qui demandent à être développées. Comment les employer avec un corps débile et des membres sans force et sans adresse? On n'accorde pas, en général, aux avantages extérieurs et corporels la même estime qu'aux talents de l'esprit; mais on ne peut pas nier que l'homme qui les réunit à un degré élevé ne soit bien supérieur à celui chez lequel le corps ou l'esprit aura seul été cultivé. Cette vérité, que les anciens avaient parfaitement sentie, comme le prouve l'histoire de leurs mœurs et de leurs usages, quoique reconnue aujourd'hui,

ne reçoit pas encore une application assez générale. Dans nos colléges et dans nos écoles, on laisse, il est vrai, aux enfants et aux jeunes gens l'usage d'une grande cour ou d'un jardin, destinés aux jeux auxquels ils se livrent dans leurs moments de récréation; encore ces moments sont-ils rares et très-courts; mais aucune direction n'est donnée à ces jeux. Cependant le développement des facultés physiques, comme celui des facultés morales, ne peut avoir lieu que par degrés. Si l'on reconnaît la nécessité d'une méthode pour régler et diriger l'exercice de ces dernières, pourquoi nier qu'une semblable méthode ne soit pas aussi nécessaire pour former les premières. Cette erreur a frappé plusieurs bons esprits. Depuis quelques années, d'habiles professeurs ont établi la gymnastique, non-seulement dans les écoles, mais encore dans les armées, où son utilité est plus immédiate et plus évidente; d'abord en Allemagne et en Suisse, puis en France et en Angleterre. M. Clias, fondateur des gymnases de Berne, de Genève, de Londres, et dont les élèves ont répandu les leçons dans plusieurs endroits, a publié, d'abord en allemand et en français, un excellent ouvrage digne de servir de manuel à tous les gymnasiarques. Comme son titre l'annonce, son ou-

vrage ne contient que l'exposé d'un cours élémentaire. Les exercices y sont classés avec soin et avec méthode. Les plus simples précèdent les plus compliqués. Les premiers sont ceux qui tendent à fortifier les extrémités inférieures; suivent ceux des extrémités supérieures. Un troisième chapitre traite des extrémités compliquées, c'est-à-dire qui mettent en mouvement toutes les parties du corps. Enfin, une dernière partie est consacrée à la natation. Chacune de ces divisions est subdivisée à son tour et d'après la même méthode. Les descriptions des divers exercices sont rendues plus claires par des planches réunies à la fin du volume. Nous ne pouvons mieux louer M. Clias qu'en rapportant le jugement porté sur son ouvrage et sur ses leçons de gymnastique dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. LII, pag. 28 et 29. Les exercices gymnastiques de M. Clias offrent tous les avantages possibles, et si on les étudie avec soin, on reconnaîtra qu'ils sont en tous points propres à redresser un grand nombre d'infirmités et à guérir beaucoup de maladies obstinées. Ils sont parfaitement adaptés aux besoins de la vie et aux règles de l'économie animale. Ils tendent à accroître la vigueur des facultés utiles en assurant leur durée. L'auteur, toujours animé du désir d'éten-

« Au lieu d'absorber la jeunesse studieuse dans la contemplation prématurée et inconsidérée de l'antiquité, ne vaudrait-il pas mieux emprunter à l'antiquité l'exemple qu'elle nous a légué du soin tout particulier qu'elle apportait et qu'elle avait raison d'apporter à l'éducation physique de l'homme? Pour cette éducation si essentielle, qu'a fait l'État prodigue du latin? Où sont les gymnases qu'il a fondés? A-t-il songé à se demander le parti que l'on pourrait tirer du concours de cet habile et unique professeur qui a voué toute sa vie à l'étude de la gymnastique pour en faire une science après en avoir fait un art, la science des rapports entre la force physique et la force morale de l'homme, la première servant à developper la seconde dans toute sa plénitude?............................

« La force des muscles, l'adresse des membres, la souplesse des mouvements, la justesse de l'œil, de l'oreille et de la voix, l'aplomb du corps qui, dans un grand nombre de cas, entrent pour une proportion si considérable dans la présence d'esprit, ne sont-elles pas des qualités qui s'acquièrent? »

Georgii Gumpelzaimeri, gymnasma de exercitiis academicorum eorumque necessitate, tempore, personis et utilitate. — Argentiæ, Zetnerus, 1652, in-12.

— Of gymnastic exercices by Lucyan, translated by West-Esq. in his odes of Pindare. — London, 1753, in-8.

— The of the game of Cricketas seltled by the Cricket clubs, etc. — London, Wilhem, 1756, in-12.

— Gymnastique des jeunes gens, ou Traité élémentaire des différents exercices propres à fortifier le corps et à entretenir la santé. — In-18 de 36 pages; Paris, 1829, Audot.

— Instruction pour l'enseignement de la gymnastique dans les corps de troupes et établissements militaires. — Paris, 1848; Dumaine.

— Principes élémentaires des exercices gymnastiques. — Paris, 1848, Pilot, in-16 de 8 pages.

— Gymnastique moderne en Europe et dans le nouveau monde.

— Fore methode of improving heath and prolongind life ; or a treatise on theart of iving, etc., by a physician. — London, 1827, in-12. Cette méthode, dans laquelle la gymnastique est très-recommandée, a été traduite en partie dans la *Revue Brittanique*, 1827, t. XIV, pages 132-148 ; septembre 1828, tome XX, p. 38-70 ; février, 1836, n° 2, p. 225.

IGNARO, de Palæstra neapolitana commentarius in inscriptionem athleticam, Neapoli, anno 1764, autore Nic. Ignaro.—Neapoli, 1770.

JAHN. A treatise on gymnastica, etc. Traité des exercices gymnastiques, tiré principalement des auteurs allemands par F. L. Jahn, (Massachussets) ; 1828, in-8. *Revue encyclopédique*, mars 1828, p. 394. « Quoique cet ouvrage ne soit qu'un résumé de ce que l'on savait en Europe sur la gymnastique, son apparition en Amérique doit être remarquée. On sent donc aussi dans le nouveau monde qu'un exercice bien dirigé est l'éducation du corps, comme l'instruction est celle de l'âme ; et comme on n'ignore pas que ces deux parties de l'être humain agissent et réagissent l'un sur l'autre, on ne peut pas douter que ces deux sortes d'éducation ne soient nécessaires pour assurer et compléter le perfectionnement de chaque jeune membre de la société, et par conséquent celui de la société entière. L'ouvrage de M. Jahn peut tenir lieu de tout ce qu'on a publié sur le sujet qu'il traite. L'histoire de la gymnastique, ses vicissitudes et son influence y sont exposées avec clarté, et les récits de l'auteur amènent de temps en temps des anecdotes intéressantes. Les établissements modernes de gymnastique y sont passés en revue ainsi que les professeurs en Europe et aux Etats-Unis. »

JOUBERTI, médecin du roi, né à Valence en Dauphiné, en 1529, mort à Lombez en 1582. De gymnasiis et generibus exercitationum apud antiquos.

I. *Journal des Sciences et de la Littérature*. — 18 mai 1807, Paris, chez Landon. Une partie si essentielle de l'éducation, la gymnastique si nécessaire aux jeunes gens pour entretenir leur agilité et

la souplesse de leurs membres, sera-t-elle toujours négligée en France ? Dans nombre de circonstances nous avons fructueusement imité les Grecs. Imitons donc en cela et établissons un gymnase. »

« Pourrait-on consacrer à un meilleur usage la vaste portion de terrain qui avoisine le jardin de l'Arsenal, lequel devrait différer des autres jardins de la capitale tant par sa distribution que par sa distinction ? D'abord ce jardin, à proximité de la rivière, permet un canal dont, d'après les vues du gouvernement, on ferait une école de natation. Des emplacements seraient disposés pour les jeux de paume, les jeux de ballon ; et enfin on placerait dans divers quartiers tous les jeux d'exercices considérés sous le rapport de leur utilité physique et morale, si bien décrite dans les ouvrages de MM. Amar et Jauffret.

« Tous ces jeux, en nombre suffisant, seraient établis par le gouvernement et sans rétribution. L'utilité de ce que nous énonçons reconnue, il serait établi trois inspecteurs chargés de la surveillance et juges des petits différends. Ils dirigeraient, professeraient les jeudis soirs, et les dimanches seraient consacrés à cette éducation dont la nécessité est reconnue chez nos voisins. Si notre observation était trop tardive parce que ce jardin aurait reçu une destination, nous prions d'observer que l'île Louviers contient un terrain non moins précieux pour cet établissement. (Voir ci-après, page 247, le programme du ministère de l'intérieur de 1798 pour l'établissement de jeux publics et surtout de jeux de paume dans les Champs-Elysées.

Dans le même journal du 10 mars 1812, à l'article Littérature orientale : du Jeu de Paume, Buch des Kabus ou les maximes de sagesse du roi de Perse Kjejkianzes, adressés à son fils, traduit par Dietz.

Laisné. Gymnastique pratique, contenant la description des exercices, la construction et le prix des machines et des chants spéciaux inédits, par Napoléon Laisné, professeur de gymnastique, avec une préface par Barthélemy Saint-Hilaire. — Paris, 1850, in-8 de 780 pages et 6 planches, chez Dumaine.

Le même. Gymnastique des Demoiselles, ouvrage dédié aux mères de famille et contenant la description des exercices avec la description et le prix des instruments, par Nap. Laisné. — Paris, Lelièvre et l'auteur, rue de Vaugirard, n° 9, in-12 de 168 pages, 6 planches, 1854.

LAKANAL, représentant du peuple, présente, en 1794, à la Convention nationale un rapport remarquable dans lequel il propose un système d'exercice appliqué au corps. Voir le *Moniteur* de l'époque.

LING P. H. Gymnastic free exereices of P. H. Ling : arranged by H. Rothstein, tranlated with additions by M. Roth, m. d. — London, Groombridge, 1853, in-8 de 136 pages 58 planches.

MERCURIAL, déjà cité dans le Discours préliminaire ; on le rappelle ici pour les diverses espèces d'exercices à la balle. On suit toujours l'édition d'Amsterdam, 1572, in-4.

Pila robustis corporibus convenit.........................
Pila trigonalis quænam esset. — Ejus utilitas.
Pila paganica ; — quænam esset ; — quibus conveniat.
Pilæ parvæ lusus in tres species dividitur.
Pilæ magnæ lusus duos habuit species.
Pilæ inanis lusus quid apud antiquos fuerit.
Pilæ quatuor ludorum apud Græcos fuerunt genera et quæ.
Pilæ lusus secundum Latinos et ejus species.
Pilæ parvæ lusus omnes quid præstarent utilitatis corporibus.
Pilæ parvæ exercitatio inter veloces motus numeratur à Galeno et Paulo.
Pilæ follis exercitationis figura.
Pilæ magnæ lusus utilitates quid sint.
Pilæ trigonalis figura.

Meursii græca ludibunda, sive de ludis Græcorum liber singularis, 1625, in-12. — Accedit Soutari Palamedes, sive de tabula lusoria, alea et variis ludis.

Moniteur universel du 27 mars 1836, supplément, page 554. « Il est digne de remarque, dit le *Times*, que le duc de Wellington, lord Hill et d'autres officiers distingués ont déclaré, dans l'enquête relative à l'armée, qu'il serait très-convenable d'encourager les soldats à jouer

à la balle et d'établir pour eux des lieux de récréation à cet effet, parce qu'ils passent en ce moment tous leurs loisirs dans les cantines. Tous les officiers ont déploré la prédominance du vice de l'ivresse parmi les soldats ; mais aucun d'eux n'a dit que des mesures eussent été adoptées à aucune époque pour procurer aux soldats des moyens de récréation utiles à leur santé. »

Le journal le *Temps* du 2 avril 1841 donne le résultat de l'enquête :

« Un ordre de lord Hill, commandant en chef de l'armée, a prescrit la formation d'un terrain pour l'exercice du jeu de paume et de raquette à l'usage des troupes. Il devra y avoir un de ces terrains auprès de chaque caserne dans tout le royaume. Il a déjà été désigné un terrain de deux hectares auprès de la caserne du régiment des gardes. »

« Semblable mesure, dit la *Sentinelle de l'armée*, devrait être adoptée en France là où le voisinage des casernes le permettrait (1). »

Maintenant, pour l'armée de mer, que l'on rapproche de ce qui précède ces deux articles que nous allons extraire, l'un de la *Revue des Deux Mondes*, l'autre des *Annales Maritimes et Coloniales*.

(*Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 décembre 1849, article intitulé : La Marine et l'Enquête parlementaire (2), par M. Clément de la Roncière, capitaine de vaisseau) : « Si l'on traduisait en chiffres « la moyenne de la force corporelle des Anglais, relativement à celle « des Français, on le trouverait dans la proportion de 5 à 4. Il en « résulte que, bien que nos équipages soient un peu supérieurs à « ceux des Anglais, ce qu'on nous reproche sans cesse, ceux-ci re- « présentent une plus grande force musculaire que les nôtres, et la

(1) Dans les Universités d'Oxford et de Cambridge, il y a des jeux de paume où les jeunes gens vont prendre des leçons comme ils en prennent pour les armes, la danse, la natation, etc.

(2) Enquête parlementaire sur la situation et l'organisation des services de la marine, ordonnée par loi du 31 décembre 1849, accomplie en 1850, et imprimée à l'Imprimerie nationale, en 1851. 2 volumes in-4° de chacun 700 pages.

« proportion entre les équipages des deux nations étant comme 8 est « à 9, la supériorité des forces reste encore aux Anglais. Cette dif- « férence de force musculaire est encore bien plus sensible à bord « des bâtiments du commerce. Elle oblige nos navires à avoir des équi- « pages plus nombreux que ceux de tous les États septentrionaux. « C'est une des causes du prix élevé du fret dans notre marine mar- « chande, et par conséquent une des causes de sa décroissance. Si « l'enquête étend ses travaux jusqu'à la marine du commerce, elle « ne pourra manquer de tenir compte de cette considération. »

Annales maritimes et coloniales, année 1837, tome II de la seconde partie, sciences et arts, tome LXIV de la collection, page 711) (1).

Lettre du commissaire général de la marine de Bordeaux au ministre de la marine.

« Une institution éminemment utile, et dont la marine pourra ultérieurement recueillir de grands avantages, s'est formée à Bordeaux, au mois de décembre 1836, sous la direction de deux anciens officiers de la marine marchande. MM. Laporte frères, voyant grossir incessamment, dans cette immense cité, le nombre des enfants qui, faute de pouvoir trouver de l'emploi et vu le dénûment des familles, se livraient au vagabondage, conçurent la philanthropique pensée de les arracher à cette fâcheuse oisiveté en faisant un appel aux parents pour mettre à leur disposition cette pauvre jeunesse, s'offrant de lui donner des leçons de gymnastique et de la soumettre aux exercices du matelotage afin de les préparer à se rendre utiles à bord des navires du commerce, et plus tard, sur les bâtiments de guerre. Une ancienne église, celle de Saint-Simon, servant jadis de magasin, a été louée par MM. Laporte, et ils y ont installé :

« La mâture d'un bâtiment de 200 tonneaux ;

« Un atelier de garniture ;

---

(1) *Annales maritimes et coloniales*, rédigées et publiées par M. Bajot, du 1er janvier 1816 au 31 décembre 1847. 100 vol. in-8 et 4 vol. de tables. Paris, Imprimerie royale.

« Un pont à roulis;

« Une vergue mobile avec ses agrès;

« Un matériel d'armes blanches et à feu;

« Des instruments de pêche, etc.

« Dès le matin à cinq heures commencent les exercices.

« Un contre-maître, avec des sifflets de bord, donne le signal, et aussitôt, vêtus d'une vareuse fermée par une ceinture de cuir et coiffés d'un chapeau ciré, les enfants se mettent en mouvement dans le plus grand ordre, et se rendent par escouades aux postes désignés à l'avance.

« Au commandement donné par MM. les directeurs, les uns se portent à la mâture, déploient les voiles, les serrent, tandis que d'autres prennent des ris sur une vergue mobile, aux deux extrémités de laquelle sont fixées des cordes qui, balancées par des élèves, produisent tout l'effet d'un fort roulis.

« Pendant que ces opérations s'exécutent avec précision, d'autres sont employés à faire du bitord, à commettre du cordage. Plus loin, et sous la conduite d'un ancien sous-officier, un autre groupe fait l'exercice du mousquet; d'autres entendent la lecture de la vie des marins célèbres, pendant que quelques-uns s'efforcent de conserver leur équilibre sur le pont à roulis, et que les plus jeunes s'étudient à la gymnastique appliquée au matelotage. Enfin des éléments d'écriture et de calcul sont donnés aux élèves.

« Dans la soirée, les élèves se rendent à tour de rôle en rade, où ils arment deux grands bateaux avec lesquels ils vont au bas de la rivière, et apprennent de la sorte à ramer en mesure sous la surveillance d'un des directeurs.

« La natation faisant partie obligée de l'éducation nautique, ces mousses, pour s'y livrer, vont trois fois la semaine dans le bassin du chantier du roi.

« Un fait remarquable, c'est que, lorsque les glaces mirent en danger, l'hiver dernier, quelques navires de la rade, ces intrépides enfants déployèrent la plus grande activité, et ce fut même en grande partie à leur concours que l'on dut de voir bientôt ces navires amarrés en lieu de sûreté. »

Moïse, au chapitre 32 de la *Genèse*, versets 24 et 25, indique par un fait que la lutte était pratiquée chez les Hébreux; mais il ne nous donne aucun détail sur cet exercice, que l'on voit en si grand usage chez les Grecs et les Latins :

« Mansit solus Jacob, et ecce vir luctabatur cum eo usque mane.
« Qui cum videret quod eum superare non posset, tetigit nervum
« femoris ejus et statim emarcuit. »

« Jacob demeura seul, et tout à coup un homme engagea avec lui une lutte qui dura jusqu'au matin. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il lui toucha le nerf de la cuisse, qui se flétrit aussitôt. »

C'est le fait de gymnastique le plus ancien que l'on puisse citer : il remonte à l'an du monde 2266.

Histoire du peuple de Dieu, par le père Berruyer, t. 1er, p. 284.

Paul Eginète, médecin du 7e siècle, a laissé un abrégé de Galien sur la paume.

Pauvini, religieux augustin du 16e siècle : De ludis circensibus. — *Patavii,* 1681, in-8.

Philostrati libros de Gymnastica qui supersunt (græcè) nunc primum edidit et interpretatus est doctor C. L. Kaiser. Accedunt Eugenii imagines et epistolæ nondum editæ, Heidelbergæ, 1840, in-8.

Pline l'Ancien, livre 7, chap. 58, Gymnicus. Ludos gymnicos in Arcadia Lycaon invenit, liv. 16, ch. 4. Athletis ingredientibus, omnes assurgebant, iique senatui proxime sedebant.

Properce, liv. 3, Elégie 16. Virgineum gymnasium.

Programme pour l'embellissement des Champs-Elysées.

Le ministre de l'intérieur a considéré que l'on peut facilement faire de la construction des maisons, boutiques et autres bâtiments élévés dans les Champs-Élysées, un embellissement pour cette promenade, en assujettissant les fabriques à un plan de décoration propre à varier les aspects de ce lieu et à mettre en valeur tous les agréments qu'il tient déjà de sa position.

En conséquence, il adresse aux artistes le présent programme :

Art. 1er. Jusqu'à l'adoption du plan général qui sera arrêté en exécution de ce programme, il ne sera point accordé de permission pour former de nouveaux établissements dans les Champs-Elysées.

2. Tous les artistes sont invités à donner des projets de construction pour diverses maisons isolées, de bâtisse légère, de forme élégante, de diverses dimensions, remarquables chacune par un style particulier d'architecture. On abandonne à leurs talents et à leur goût le choix des genres de fabriques : ils remarqueront seulement qu'elles doivent toujours rentrer dans la classe de celles qui peuvent intérieurement servir de lieux de rafraîchissement, de cafés, de laiteries, etc. ; donner l'idée des formes nombreuses d'habitations adoptées par les différents peuples, ou rappeler quelque allégorie et mettre sous les yeux de tous les citoyens des modèles ingénieux d'architecture économique.

3. Toutes ces constructions seraient distribuées au pourtour des cinq parallélogrammes non plantés, dont le milieu serait un tapis de verdure.

4. On projettera aussi quelques maisonnettes pour être rangées dans le fossé qui se trouve entre le quinconce et le cours Égalité.

5. Il n'y aura que quatre pavillons pour les quatre angles du grand parallélogramme des jeux de paume. L'un contiendra un corps de garde et le logement du capitaine de la compagnie des invalides chargée de maintenir la police dans la promenade ; l'autre sera destiné à loger les inspecteurs des plantations nationales et des promenades publiques ; le troisième pourrait être un dépôt d'eaux minérales, afin de réaliser les propositions faites par quelques médecins ; le quatrième serait réservé pour un restaurateur. Tout l'emplacement sera d'ailleurs libre ; il est consacré pour les fêtes républicaines et les évolutions militaires, pour les jeux de paume, de balle, de quille, etc.

6. On observera que l'emplacement sur lequel avance le jardin Élysée sera régularisé par le retranchement de la saillie circulaire de ce jardin.

7. Il sera pratiqué dans toutes les constructions, des réservoirs pour les immondices, les eaux ménagères et pluviales, etc., de ma-

nière que le pourtour extérieur soit toujours mainteau dans une grande propreté.

8. Les hauteurs de ces constructions pourront être de dix mètres dans le grand parallélogramme; mais elles n'excéderont pas six mètres dans les autres, à moins que cependant des artistes qui embrasseront la promenade entière dans leurs projets, n'imaginent des combinaisons générales, et ne trouvent des moyens d'embellissement dans la variété des élévations.

9. Tout doit être projeté en mesures décimales.

10. Tous les projets seront adressés au ministre de l'intérieur, 3e division, bureau des bâtiments civils, jusqu'au 30 nivôse inclusivement, époque à laquelle le concours sera fermé.

11. Les concurrents fourniront, pour chaque bâtisse qu'ils auront projetée, un plan, une élévation, une coupe, et un détail estimatif. Ils pourront aussi fournir à leur volonté, pour éclairer le jury, un plus grand nombre de pièces, telles que des mémoires, des devis explicatifs, d'autres plans, coupes et élévations que ceux qui sont exigés.

12. Un artiste pourra, 1° se contenter d'envoyer le projet d'une seule bâtisse; 2° il pourra remplir un parallélogramme; 3° il pourra embrasser dans son projet la promenade entière. Si le jury n'adoptait pas un seul des projets généraux du troisième genre, il serait chargé d'en composer un de différentes parties prises dans les projets du premier et du deuxième genre.

13. Les constructions adoptées seront adjugées ou individuellement, ou par parallélogramme, et exécutées sous la conduite des architectes dont les projets auront été couronnés, lesquels seront payés par les adjudicataires. Cette condition sera la première stipulée dans le programme que l'on publiera lors de l'exécution.

14. Les projets qui sont déjà dans les bureaux du ministre seront admis au concours; et les auteurs peuvent les retirer pour les corriger conformément aux conditions ci-dessus expliquées.

15. Le ministre de l'intérieur engage les élèves en architecture à concourir, et désire beaucoup que cette occasion lui procure le plaisir d'en couronner quelques-uns.

A Paris, le 1er brumaire an 7 de la République française, une et indivisible.

Le ministre de l'intérieur,
FRANÇOIS (de Neufchâteau).

QUADRIO (l'abbé). Sphéristique du jeu de balle.

SALISBURY (Jean). De usu et abusu ludorum.

SABATTIER. Les Exercices du corps chez les anciens. — Paris, 1772, 2 vol. in-12, Anthologie grecque.

SALZMANN. Translation from the Germon of his gymnastics for youth, or a pratical guide to youth fal and amuring exercises for the use of schools. — London, 1790, 2 vol. in-12, pl. — The Same London, 1800, 3 vol. in-12, pl.

THRAUBE, docteur en médecine, auteur d'un traité estimé : — « Combien sont coupables, dit-il, les instituteurs qui, au lieu de chercher à perfectionner la bonne constitution que presque tous les enfants apportent en venant au monde, ne font que s'opposer à son développement en brisant le corps par les fatigues auxquelles ils soumettent l'esprit de leurs élèves ! C'est en vain qu'ils auront reçu la meilleure constitution de leurs parents ; les enfants n'en jouiront pas longtemps si on les prive de l'exercice et des avantages qu'offre une éducation physique bien dirigée.

« Les pères et mères qui ne peuvent pas surveiller eux-mêmes l'éducation de leurs enfants, et ayant auprès d'eux un sage instituteur, ne devraient s'en défaire et les envoyer dans un établissement public que lorsqu'ils seraient sûrs que leur constitution est assez forte pour pouvoir supporter les travaux auxquels ils doivent se livrer. Combien de parents deviennent eux-mêmes, sans s'en douter, la principale cause de la perte de leurs enfants, en les envoyant de trop bonne heure dans un collége ! »

TISSOT. L'exercice fortifie les vaisseaux, maintient les fluides dans un état de santé, aiguise l'appétit, facilite les excrétions, ranime les esprits, et excite dans l'ensemble du système nerveux les sensations les plus agréables : *Mens sana in corpore sano.*

Treatise on Gymnastics by cap. Chiosso.—London, Baillère, 1854.

TUCCARO. Trois dialogues. Le premier traite des exercices gymnastiques dont les anciens usaient. Le second contient plusieurs discours du saut appelé *cubistique*. Au troisième est discouru des exercices que l'homme peut faire selon sa nature et ses complexions, etc.; par Archange Tuccaro. — Paris, C. de Monsl'œil, 1590, in-4.

XÉNOPHON. Livre intitulé : L'*Economique*, édition Charpentier, t. I, p. 468 et 469 :

« D'abord, Christobule, je te vois obligé à de grands et nombreux « sacrifices, sous peine d'attirer le courroux des dieux et la défa- « veur des hommes. Ce sont des fêtes publiques à payer, des com- « bats, des gymnases à présider, etc. »

CONCLUSION.

Platon, dont nous avons invoqué l'autorité au début de cet ouvrage, nous en fournit encore le résumé, et consacre ainsi les principes appuyés d'ailleurs de tant d'autres témoignages sur lesquels est fondé l'Éloge de la Paume :

L'essentiel, » dit-il, dans le 3e livre de sa *République*, pages 376 et 410, cité dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, t. IV, pages 33 et 338, « est que la musique et la gymnastique « influent également sur l'éducation, et que « les exercices du corps soient dans un juste « tempérament avec ceux de l'esprit; car, par « elle-même, la musique ennoblit un caractère « qu'elle adoucit, et la gymnastique le rend dur

« et féroce en lui donnant de la vigueur. C'est « en combinant ces deux arts, en les corrigeant « l'un par l'autre, qu'on viendra à bout de ten- « dre ou de relâcher dans une exacte propor- « tion les ressorts d'une âme trop faible ou trop « impétueuse. C'est par là que nos guerriers, « réunissant la force et le courage à la douceur « et à l'aménité, paraîtront aux yeux de leurs « ennemis les plus redoutables des hommes, « et les plus aimables aux yeux de leurs conci- « toyens.

« Mais, si les avantages de la gymnastique sont « extrêmes, les abus ne le sont pas moins. La « médecine et la philosophie condamnent de « concert ces exercices lorsqu'ils épuisent le « corps ou qu'ils donnent à l'âme plus de fé- « rocité que de courage. »

ÉTABLISSEMENTS GYMNASTIQUES

A PARIS EN 1854.

Gymnastique normale, civile et orthosomatique, 14, rue Jean-Goujon, quartier François Ier, près les Champs-Élysées, fondé par Amoros.

Gymnase Bienaimé Davoir, sous la direction d'une dame qui depuis plus de douze ans donne des leçons dans des pensions et dans les couvents, spécialement consacrées aux jeunes personnes, 50, rue Saint-Lazare.

Institution du docteur Bouvier, 24, rue Basse-Saint-Pierre, à Chaillot.

Institution de Jules Gesell, 43, rue Monsieur-le-Prince.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin; dirigé par Girreban Buffault, 13, rue Montmartre.

Instituts gymnastiques et orthopédiques de madame Masson, de la Malmaison, 14, faubourg Saint-Honoré.

Gymnase du Montblanc, à l'usage des deux sexes, établi par M. Tarlé, élève et successeur de M. Clias, 75, rue Saint-Lazare.

Gymnase Triat. Gymnase central pour les personnes de tout âge et des deux sexes, 36, avenue Montaigne aux Champs-Élysées.

Il n'est pas jusqu'aux souvenirs des lieux où existèrent des jeux de paume, surtout lorsque ces souvenirs s'associent à quelque particularité remarquable ou à l'existence de quelque homme célèbre, qui n'offrent leur genre d'intérêt.

« Si le nom de Braque, » dit un chroniqueur du temps, « échappe à l'immortalité, ce ne « sera pas la faute de l'opulent Braque, maître « d'hôtel de Charles V. Il paraît que de tout « temps on a pu faire fortune à l'Intendance. « Les *modestes* épargnes de Nicolas Braque le « mirent à même de faire bâtir, en 1348, avec « Arnould son père, un hôpital et une chapelle « dans une rue qu'on appelait alors la rue des « Bouchers-du-Temple, à cause d'une bouche- « rie que les Templiers y avaient établie en 1182. « — Nicolas Braque donne son nom à tout ce « quartier : c'était le marquis de Carabas. Le « nom de Braque était partout : *hôpital de Bra- « que, hôtel de Braque, fontaine de Braque, jeu « de paume de Braque.* »

Deux siècles après, au sortir du collége, Molière, né à Paris, le 13 janvier 1620, et dont le père (Poquelin), valet de chambre tapissier de la cour et fripier, était devenu infirme, se vit obligé d'exercer sa charge pendant quelque temps. C'est en cette qualité qu'il fit le voyage de Narbonne à la suite du roi Louis XIII. De retour à Paris, il entra dans une société de comédiens, qui se constituèrent en troupe régulière, et s'établit dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, au faubourg Saint-Germain. Le jeune Poquelin

prit alors le nom de Molière, qu'il a toujours porté depuis.

« Le 20 juin 1789, les membres de l'Assemblée nationale, siégeant à Versailles, blessés de ce qu'on avait fermé leur salle et suspendu leurs séances sans notification officielle, se réunirent dans le jeu de paume. L'exaltation était au comble. Les députés debout se pressaient autour d'une table qui servait de tribune, et d'où fut prononcé par Bailly la formule du serment qui a tant influé sur les événements politiques. »

Histoire de France, par Toulongeon; 2 vol. in-8. — Paris, Didot jeune, an IX (1801), t. I, p. 6, et biographie de Sylvain Bailly, par François Arago, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* de 1853, p. 305.

Exposition versaillaise dans la salle de ce même jeu de paume; 16 juillet 1848, in-8 d'une feuille, de Klefer, à Versailles. En vers, signée Michaut.

Mentionné dans le *Journal de la Librairie* du 28 octobre 1848.



